

# **Dossier Verfeuil**

Sommaire

**Rencontre avec Verfeuil-Lamolinairie**

**Articles à la mort de Verfeuil**

**Verfeuil dans le Petit Journal**

**L'apostolat de Verfeuil**

**Verfeuil dans la polémique en 1911**

**Verfeuil : l'acte d'accusation**

**Verfeuil est-il revenu à la SFIO ?**

**Verfeuil à Montauban en 1921**

**Verfeuil assassiné**

**Verfeuil : exclu du jeune PCF ?**

**Renaud Jean et Raoul Verfeuil**

**La tombe de Raoul Verfeuil**

**La plaque de Verfeuil au cimetière de Montauban**

**Verfeuil jeune poète**

**Verfeuil, Rappoport**

**Verfeuil, Longuet et la SFIO**

**Raoul Verfeuil face au Traité de Versailles**

**Verfeuil a vu une scène écoeurante**

**Ballade en l'honneur des gueux, Verfeuil**

**Poésie : Verfeuil a vu Chrysis**

**Raoul Verfeuil pour l'unité en 1923**

**Verfeuil à la mort de sa mère**

**Premier mai 1919 par Raoul Verfeuil**

**Verfeuil : je compte sur vous**

**Verfeuil dans le Gers 1920-1921**

**A Jaurès par Verfeuil**

**La mort de Verfeuil par Frossard**

**Raoul Verfeuil en 1907 et bio de Maurières**

**Raoul Verfeuil en 1913 et la naïveté**

**Monsarrat sur la tombe de Verfeuil**

**Le peuple, Verfeuil**

**La dernière action de Verfeuil**

**Avec Raoul Verfeuil**

**Raoul Verfeuil, le Riche (conte)**

**Pouvillon Verfeuil et son pseudo**

**Raoul Verfeuil : un mystère total**

**Raoul Verfeuil en 1916**

**Article fondamental de Verfeuil le 31-07-1914**

**Situation du PS dans le 82 en 1918-1921**

**Raoul Verfeuil au moment de la bataille de Verdun**

**L'apostolat de Verfeuil**

**[Liens sur le blog actuel](#)**

Le site Gallica vient de mettre cette photo sur son site. Pour moi c'est une intense émotion. Je découvre enfin une belle photo de Raoul Verfeuil. Je sais que le personnage a peu "d'amis" dans le monde mais que m'importe. JPD



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



18 mai 2011

### **Rencontre avec Verfeuil-Lamolinairie**

Quinze ans après, je présente à nouveau Raoul Verfeuil à quelques personnes grâce à la Compagnie des écrivains. Cette fois j'ai une vision plus globale du personnage. Du poète au romancier, du radical au communiste, de la naïveté à la lucidité, le parcours du fils du peuple qu'est Raoul Lamolinairie me paraît plus que jamais exemplaire, unique, stupéfiant.

Il reste des mystères : pourquoi ce choix de Verfeuil comme pseudo ? pourquoi ne pas avoir fait le service militaire ? Il avait peut-être les pieds plats ? Ou était-il déjà victime de la tuberculose ? J'ai envie de partir aux archives pour vérifier.

A lire à haute voix l'écriture limpide de cet écrivain, je l'entends moi-même autrement.

Verfeuil attend sans doute mieux de mon propre travail. Je vais y réfléchir.

18-05-2011 Jean-Paul Damaggio

29 janvier 2012

## **Articles à la mort de Verfeuil**

**La naissance de ce nouveau site Internet <http://archivescommunistes.over-blog.fr/> vient de m'inciter à revoir Verfeuil d'où les deux articles qui suivent où le quotidien communiste et le quotidien socialiste qui se faisait la guerre à cette époque là réussissent à dire presque la même chose sur la mort de Verfeuil. Cela valait d'être noté. JPD**

**L'Humanité : 29 octobre 1927**

### **Verfeuil est mort**

Raoul Verfeuil qui, depuis quelque temps, était très malade, est mort hier. Ancien membre de la C.A-P du parti socialistes, Verfeuil avait été parmi les minoritaires de la guerre les plus en vue. On se souvient de sa fameuse, formule : le « boulet de la victoire » qui lui avait valu d'être fortement attaqué par la presse réactionnaire, voire même d'être arrêté en province. Verfeuil, qui avait suivi notre parti après Tours, n'était cependant que peu enclin à se plier à la discipline et à la politique rigoureuses d'un parti communiste. Et c'est, quelque temps avant la trahison de Frossard, que nous nous séparions de lui. Sentimental, poète plus que militant, Verfeuil, malgré ses erreurs, reste dans la mémoire de tous, un exemple d'honnêteté et de sincérité politiques.

**Le Populaire 28 octobre 1927**

### **Mort de Raoul Verfeuil**

C'est avec beaucoup de tristesse que nous apprenons la mort de Raoul Verfeuil, qui vient de mourir dans un sanatorium du Midi où il se soignait depuis un an.

Verfeuil avait adhéré tout jeune au socialisme. Il joua un rôle important dans la minorité socialiste pendant la guerre. Journaliste, écrivain et militant, il fut rédacteur au Populaire du soir, à l'Humanité. En 1919, il fut durant quelques mois, le secrétaire de la Fédération de la Seine.

En 1922, Verfeuil qui avait adhéré au parti communiste tout en déclarant qu'il n'acceptait pas les 21 conditions, fut exclu par les moscoutaires. Il adhéra par la suite à l'Union socialiste communiste.

Tous ceux qui ont milité à ses côtés garderont le souvenir d'un camarade honnête, bon et dévoué.

(Le même jour Renaud Jean publie en une un important article pour montrer que la révolution française n'a pas fait la réforme agraire).

24 mai 2011

## Verfeuil dans le Petit Journal

*Le Petit Journal Samedi 24/05/2011*

### Raoul Verfeuil, un Montalbanais pacifiste...

Né à Montalban en 1887, où il est enterré, Raoul Verfeuil, pacifiste, militant socialiste, n'aura de cesse toute sa vie, de mettre sa plume au service de ses combats. Dans le cadre des lectures mensuelles de la Cité des Ervains, Jean-Paul Damaggio présentait et lisait à la Caro à Lire de la librairie Deloche, ce montalbanais au franc parler, contributeur de Jaurès, ami de Léon Cladel.

Fils d'un ébéniste, Raoul Verfeuil, travaillera tout d'abord comme employé des postes avant de se consacrer au journalisme et à l'écriture. Il n'a pas 20 ans quand paraissent ses premières poésies.

Toute sa vie durant il ne cessera d'écrire dans l'Indépendant puis dans Le Midi Socialiste, jusqu'à devenir journaliste professionnel à l'Usanité.

En 1920, il choisit le PCF, mais il en sera exclu dès octobre 1922. Il fondera alors le journal La Vague.

Atteint de tuberculose, il décédera dans les Landes en 1927, mais fidèle à sa ville natale il demandera à y être enterré.

Parmi ses nombreux écarts dont peu furent rassemblés en brochure, il existe un roman qui commence après l'assassinat de Jaurès et se termine par le Congrès de Tours en 1920 et où il brosse le portrait de nombreuses



présentation par Jean-Paul Damaggio

personnalités socialistes et communistes. Sa droiture, son franc parler et ses positions coura-

gées en firent un homme justement oublié après sa mort.

En quelques lignes la journaliste du *Petit Journal* a su résumer la vie d'un Montalbanais que nous célébrons sur ce blog pour son combat à la fois littéraire, culturel, social et politique qui continua celui de Jaurès. Personne ne sait ce que le célèbre Tarnais aurait fait après la déclaration de guerre, mais le parcours de Verfeuil peut en donner une idée.

A la fin de la rencontre chez Deloche, un des participants nota qu'entre le présentateur du cas Verfeuil et Verfeuil lui-même, il devait être possible d'établir une parenté.

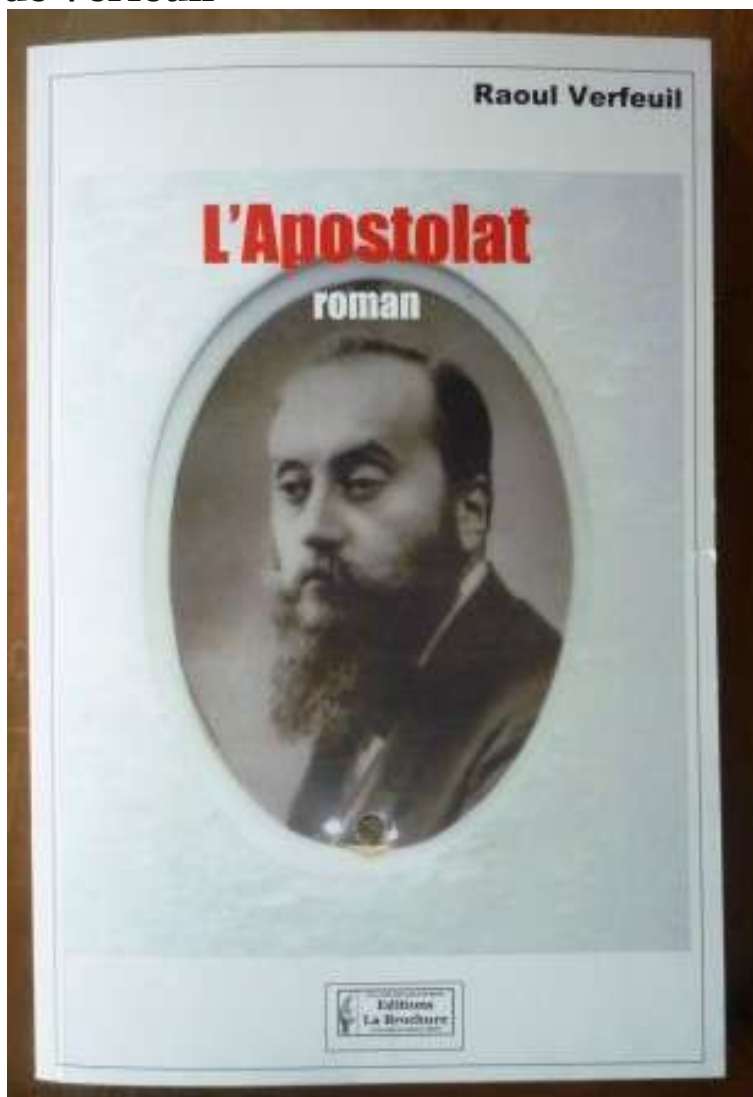
Entre Verfeuil et moi, il existe une différence de taille : chez lui le combat politique a suivi son écriture littéraire, tandis que ma propre écriture est seulement l'effet de mon engagement politique. Cette inversion dans l'ordre des causalités premières a de profondes répercussions dans la qualité de l'écriture produite. Verfeuil est resté un écrivain sa vie durant. Je ne pourrais être qu'un écrivain. A ce titre, mon activité fondamentale consiste et consistera, avec les moyens dont je dispose, à rendre hommage à ceux qui tentèrent l'impossible et qui, j'en conviens, surent se passer le flambeau à travers les générations. Raoul Verfeuil, en terminant sa vie par un hommage LUCIDE à Olympe de Gouges a prouvé qu'il savait d'où il venait.

La journaliste du *Petit Journal*, par sa présentation, aide à tisser les liens entre générations. Voilà pourquoi je la remercie pour cet écho.

25-05-2011 Jean-Paul Damaggio

5 octobre 2014

## L'apostolat de Verfeuil



Cette fois le roman est accessible : 330 pages format 16x24, 20 euros.

L'ultime livre papier publié par La Brochure : un effort considérable pour seulement 60 exemplaires !

La guerre 14-18 a révélé les émouvantes lettres que des soldats écrivaient comme une bouteille à la mer, comme la dernière preuve de leur existence avant la mort. Je pense bien sûr à celles de Renaud Jean comme à d'autres.

Ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont été des pacifistes savaient qu'ils ne mériteraient aucune médaille. Verfeuil le poète, Verfeuil le militant a vécu cette vie et il l'a racontée.

Le roman aurait pu être présent à la BM de Montauban ou ailleurs, mais il était invisible jusqu'au jour où un libraire a mis en vente un vieil exemplaire. Je l'ai acheté, j'ai pensé le recopier, je me suis découragé, puis je l'ai relu, puis j'ai été encouragé et le voici donc. C'est en même temps un hommage à treize personnes citées en introduction. Un dernier merci à tous ceux qui depuis sept ans ont été les fidèles soutiens de notre travail malgré ses imperfections et ses rêves. Jean-Paul Damaggio

Réédition de L'Apostolat, roman de 1926 :

### **A la mémoire de**

1 ) Marcel Maurières qui le 2 décembre 1980 m'a mis sur la piste de Raoul Verfeuil.

2 ) Irénée Bonnafous qui de 1905 à 1907 a permis à Raoul Verfeuil de faire ses premières armes de poètes, nouvelliste, conteur, chroniqueur et journaliste.

3 ) Albert Mathiez, le grand historien, qui, quand il fut exclus du PCF le 20 octobre 1922, put se souvenir, avec Verfeuil subissant le même sort, de son exclusion du Lycée Ingres à Montauban en 1894 pour soutien à Dreyfus.

4 ) Pierre Couchet qui, sans doute sur les conseils d'Auguste Monsarrat, appela *La Vague*, le premier journal de la fédération communiste du Tarn et Garonne en 1936 (journal introuvable).

4 ) Liza Avinenc qui accepta de participer à la Librairie Deloche, à une présentation de l'œuvre de Verfeuil, dont elle sut rendre compte à merveille dans *le Petit journal*.

### **Et nous dédions aussi ce travail à :**

1 ) Yves Vidailac fondateur du journal Point Gauche ! qui rendit compte de la première présentation de Verfeuil à Montauban, à l'Ancien Collège le 11 février 1997.

2 ) René Merle qui a fourni peu après la première photo de Verfeuil issue d'une encyclopédie socialiste.

3 ) La Compagnie des écrivains qui a permis une présentation du personnage à *la Librairie Deloche* le 18 mai 2011.

4 ) Joan Pericas qui proposa une émission de CFM-Caylus où Verfeuil trouva place en 2013.

5 ) Alain Raynal qui, à Castelsarrasin, au moment de l'évocation de l'anniversaire de la grande grève présenta efficacement le candidat socialiste de l'époque, Lamolinairie - Verfeuil (juin 2014).

6 ) La Librairie *le Père Peinard* à Lyon qui a fourni le seul exemplaire du roman disponible (2010).

7 ) Marie-France Durand un des piliers des Editions La Brochure sans lesquelles cette réédition aurait été impossible, car Verfeuil intéresse trop peu de monde.

8 ) Michel Matayron qui a permis de retrouver la tombe de Verfeuil au cimetière urbain de Montauban, tombe sur laquelle on trouve la photo de couverture.

9 ) A Michel Veyres lecteur attentif des productions de La Brochure.



10 janvier 2013

## **Verfeuil dans la polémique en 1911**

**Verfeuil se fait critique des députés socialistes. Nous n'avons pas l'article mais cette réponse donne un aperçu des positions de Verfeuil qui a 24 ans. JPD**

**25-12-1911 Midi socialiste**

### **REPONSE A VERFEUIL**

Verfeuil est un censeur sévère, il est même sans pitié.

Il me reproche de ne lui avoir pas répondu à certaines critiques qu'il avait formulé sur l'attitude résignée, pas du tout, révolutionnaire, du groupe socialiste à la Chambre.

Le saboteur en chambre Verfeuil, qui pourra se livrer au Congrès de Lyon s'il y est délégué, à la chasse aux renards contre Compère-Morel et moi, reproche au groupe socialiste de ne pas continuer à la Chambre, pour les cheminots révoqués, le sabotage auquel nous nous livrâmes contre Brian, et à certains, de s'être refusé à signer le manifeste du Parti contre la vie chère.

Verfeuil a cependant tort de faire état de pareilles critiques qui relèvent du Parti.

Il s'agit simplement d'en revenir au sujet même de notre polémique. Or, le principal grief que fait, Verfeuil à mes Discours, c'est d'avoir été applaudi par les réactionnaires de toutes les espèces, parmi lesquels presque tous les députés socialistes qui se trouvaient dans la matinée du 2 décembre sur les bancs de l'extrême-gauche.

Verfeuil serait bien plus inquiet s'il voulait se rendre compte que les deux élus qui font actuellement l'objet de ses foudres ont associé leurs votes à ceux des droitiers et du centre et de certains radicaux sur l'amendement Betoulle tendant à la suppression des contributions ouvrière et patronale en matière de retraites ouvrières.

N'est-ce pas que cette nouvelle manifestation de ces élus prouve bien qu'ils sont les suppôts de la réaction ? Hé bien ! ô douleur cruelle ! ces deux jaunes ont fait des petits : ils ont corrompu une vingtaine de leurs camarades socialistes qui les ont imités.

Il est grand temps, citoyen Verfeuil, si vous ne voulez pas assister à ce triste spectacle d'un groupe socialiste qui s'enlise et s'avachit, que vous vous prépariez à venir prendre place le plus tôt possible, parmi ces Quinze Mille qui préfèrent passer à la caisse que de casser leurs pupitres.

Verfeuil m'a lu et relu et le malheur pour moi, c'est qu'il est Un des rares privilégiés en l'espèce, car ils sont nombreux les lecteurs du Midi Socialiste qui n'ont pu me lire.

Et, remarquez que j'ai le droit de le regretter, car mes juges plus impartiaux que Verfeuil auraient pu se rendre compte que je n'ai pas entendu donner raison aux mesures répressives employées par le gouvernement de notre République bourgeoise et il suffit pour en être convaincu de lire la fin de mon discours.

Je n'aurais jamais cru que pour se défendre du reproche que je lui ai fait de m'avoir mal lu, Verfeuil aurait eu la mauvaise foi d'exploiter un mot qui n'a pas le sens qu'on veut lui donner.

Agir ainsi avec ses frères d'armes ce n'est pas de la plus grande loyauté et ce n'est pas du tout le moyen d'amener la concorde sinon entre le Parti et la C. G. T. au moins entre les camarades du Parti.

H. GHESQUIERE.

Député du Nord.

5 mai 2011

## **Verfeuil : l'acte d'accusation**

**Voici la fin de Verfeuil dans l'Humanité, Verfeuil qui meurt en 1927 de la tuberculose, continuera d'inventer l'impossible qui, des années après, s'appellera un temps, le P.S.U. (même si les conditions étaient totalement différentes). JPD**

Humanité 13 novembre 1922

Le cas Verfeuil

Marrane présente ensuite la résolution suivante :

Le Congrès fédéral de la Seine propose au Congrès national la résolution suivante :

Le Congrès national :

1. Considère que Verfeuil a mené une série de campagnes anticommunistes. Après Tours, il a attaqué le principe même de la création de la Troisième Internationale et de la création du Parti communiste français, en prêchant le retour à l'unité d'organisation avec les dissidents. Il s'est élevé contre la nécessité de la violence révolutionnaire, qui est l'un des traits essentiels de la doctrine marxiste, en critiquant le militarisme, quelle qu'en soit les couleurs. Sous l'apparence de défendre les droits des minorités dans le parti, il a soutenu, sous le nom de liberté d'opinion, le droit de miner les partis communistes par la propagande des idées anti-communistes. Sous prétexte de défendre l'autonomie des partis nationaux, il a, en réalité, défendu leur droit à l'indépendance complète vis-à-vis de l'Internationale et de sa direction responsable.

2. Constate que Verfeuil a mené publiquement cette série de campagnes l'an dernier, dans le Journal du Peuple et n'a cessé sa collaboration politique, après l'exclusion de ce journal, qu'après y avoir publié un article de rébellion contre la décision régulière de l'exclusion de Fabre, prise par l'Exécutif de l'Internationale et ratifiée par le Comité directeur.

3. Estime que l'influence qu'a pu conquérir Verfeuil dans le Parti, a sa source dans le fait qu'au mépris de la charte de Tours, Verfeuil exposait à sa façon ses désaccords avec le Parti dans le Journal du Peuple. L'Humanité se taisant sur ces désaccords, Verfeuil jouissait par là même d'un véritable privilège exploité par lui contre le communisme.

4. Constate que la politique de Verfeuil a trouvé son couronnement dans la tentative de celui-ci de former au sein du Parti une fraction anticommuniste qui, si elle se développait, mènerait le Parti soit à une scission, soit au rétablissement de l'unité dans la confusion d'avant Tours,

5. Estime intolérable que, sous prétexte de présenter une thèse au Congrès national Verfeuil puisse essayer de donner à cette fraction anticommuniste un programme d'attaque contre l'Internationale

communiste, ne se distinguant en rien des polémiques dirigées par le Journal du Peuple contre l'Internationale communiste et les militants qui jouissent de sa confiance.

Le Congrès national constate en outre que, depuis la décision d'exclusion prise à l'unanimité par le Comité fédéral de la Seine, Verfeuil persévère dans son attitude et renforce, par tous les moyens en son pouvoir, l'organisation de sa fraction et la résistance au travail communiste du Parti.

Le Congrès national, affirmant à nouveau le droit des minorités qui se placent sur le terrain communiste de lutter pour leurs idées dans l'intérieur du Parti, mais résolu à combattre sans merci tous les éléments rompant délibérément avec les principes fondamentaux du communisme :

Ratifie la décision d'exclusion du Comité fédéral de la Seine qui décide d'exclure les camarades qui se sont solidarisés ou se solidariseront avec Verfeuil., et invite le futur Comité Directeur à ne tolérer aucune manifestation anticomuniste au sein du Parti Auclair estime que l'Exécutif de l'I. C. ayant exclu définitivement Verfeuil, la question ne se pose plus.

H. Sellier regrette le manque, de sincérité avec lequel on traite cette question. Métayer (14e) lit une motion de sa section repoussant l'exclusion de Verfeuil. On vote par appel nominal des sections, chaque délégué prenant la responsabilité de son vote. La proposition du Comité fédéral est adoptée par 131 délégués contre 25 et 33 abstentions.

20 juillet 2014

## Verfeuil est-il revenu à la SFIO ?



Seule la biographie du Maitron évoque cette éventualité : « En juillet 1924, il réadhéra à la SFIO ». En 2014 la question peu paraître sans importance puisque de toute façon trois ans après? Verfeuil meurt? et la question est donc sans incidence sur l'histoire.

Pourtant j'ai envie de m'y arrêter un moment au nom de la vérité historique mais surtout au nom de la réflexion sur la stratégie politique.

En juillet 1924, Frossard, le premier secrétaire général du PCF qui a été exclu en 1923 revient en effet dans la « vieille maison » avec quelques-uns de ses amis. Parmi les amis, Verfeuil a conduit la bataille des élections législatives de 1924 au nom de leur organisation commune, L'Union communiste-socialiste (l'UCS), dont il est devenu le secrétaire général.

Frossard dont l'arrivisme, dès cette époque là, ne fait aucun doute, tire les leçons des législatives en question : leur organisation qui a présenté des listes communes avec le PS n'a pas eu de député donc, en prévision des municipales, il est plus juste d'adhérer directement au PS en question.

Verfeuil participera en effet aux dites municipales de 1925 sur la liste d'André Morizet (NKM candidate à Paris en 2014 est sa petite-fille) à Boulogne Billancourt et il sera même élu pour la première fois de sa vie. Mais Morizet est encore, et jusqu'après la mort de Verfeuil en 1927, membre de l'organisation communiste-socialiste. Il ne rejoindra le PS qu'en 1928.

Quand on lit *Le Populaire*, le journal du PS, si Verfeuil est souvent présent en 1924, à cause de son action pour l'UCS, après juillet 1924 il n'apparaît plus. S'il avait repris sa carte à la SFIO, le journal n'aurait pas manqué de s'en réjouir.

Dans *l'Histoire du P.C.*, de Jacques Fauvet (1964) la situation de Verfeuil est évoquée avec précision (fait rare) puis il signale le nom des amis de Frossard qui adhèrent en 1924 à la SFIO : Victor Méric, Henry Torrès (le futur défenseur de Cayla évoqué dans un livre de nos éditions), Pioch, F. Faure, E. Lafont. Il ne dit rien de Verfeuil.

Frossard écrira dès 1927 une petite biographie de Verfeuil où il n'évoque pas son retour au PS. Bref, j'ai eu beau chercher pas une trace du retour de Verfeuil au PS !

Pour accorder la position du Maitron (une source est utilisée que je n'ai pas à ce jour, une bio de Jean Longuet) et cette absence de référence à l'adhésion peut-on imaginer une adhésion qui aurait été faite à la base et sans suite ?

En effet, le combat de Verfeuil va rester le même avant 1924 et après, celui du rédacteur en chef de *La Vague*. (le nom que les communistes du TetG donneront à leur journal en 1936). S'il publie un article sur la *Nouvelle Revue Socialiste* tenue par Longuet et Frossard c'est pour y parler d'Olympe de Gouges, thème qui entre bien dans le cadre féministe de La Vague.

A sa mort, au cimetière de Montauban, c'est un communiste que prononce le discours or s'il avait été membre de la SFIO, les socialistes locaux n'auraient pas manqué de demander à célébrer eux aussi ce personnage.

J'en profite pour rappeler que *La Vague* qui va mourir avec Verfeuil, n'a pas été un minuscule journal d'une secte pacifiste d'égarés. Tout comme Pierre Brizon son fondateur en janvier 1918, elle est aussi méconnue que Verfeuil (il n'y aurait pas eu Verfeuil sans Brizon) or grâce à l'étude de LEE Haksu sur *le Bourbonnais rouge* nous apprenons ceci : « Le retentissement de La Vague fut énorme, dépassant l'audience de l'Humanité ». Le tirage est allé jusqu'à 300 000 exemplaires !

Je pense que Verfeuil est mort avec en lui ce rêve de toujours : la paix pour aller au socialisme. Un mois avant sa mort, il signe une pétition reprise par le journal du PS et celui du PCF (unité qui a dû le réjouir) pour soutenir des victimes de la répression dans les Balkans. A suivre.  
JPD

3 juin 2014

## **Verfeuil à Montauban en 1921**

Raoul Verfeuil était en Tarn et Garonne en 1921. à suivre. JPD

L'Humanité 11 octobre 1921

Dans la deuxième quinzaine de mai, notre-ami Raoul Verfeuil, délégué permanent du Parti, était envoyé par le secrétariat dans le Tarn-et-Garonne pour y effectuer une tournée de propagande. Les résultats de cette tournée qui aboutit à la constitution de plusieurs. nouveaux groupes, déplurent sans doute aux autorités gouvernementales judiciaires, car une instruction fut ouverte aussitôt par le parquet de Montauban où de simples auditeurs furent convoqués, questionnés, cuisinés pour savoir si. Verfeuil n'avait pas tenu des propos susceptibles de déclencher les pires bouleversements politiques ou sociaux. Après quatre mois et demi d'enquêtes et de contre-enquêtes notre ami vient d'être inculpé de provocation de militaires à la désobéissance.-nonpas pour avoir prononcé des discours séditieux, mais tenez-vous bien pour: avoir distribué au cours de deux réunions, le tract du. Parti Intitulé « aux jeunes gens! » C'est d'un ridicule qui fut rarement dépassé.. Le tract en question, ne contient naturellement aucune provocation, de quelque nature qu'elle soit. Le Comité directeur qui l'a signé et diffusé, n'a jamais été inquiété, pas plus que l'imprimeur, et il faut au parquet de Montauban une imagination singulièrement malade ou crapuleuse pour en faire un document de propagande anarchiste. Car c'est en vertu, des lois sur les menées anarchistes que Verfeuil est poursuivi. Me Henry Torrès, qu'il a choisi pour défenseur, saura rappeler à la pudeur ceux qui ont pris l'initiative de ces poursuites aussi imbéciles qu'odieuses.

17 juillet 2014

## **Verfeuil assassiné**

Nous avons déjà sur ce blog publié les documents officiels expliquant les raisons de l'exclusion de Verfeuil du PCF prononcé au congrès de 1922.

Acte d'accusation

Suite à la parution de l'article ci-dessous

On apprend dans le document ci-dessus que la publication de la lettre par **Le Matin** stupéfié Verfeuil.

Le journal **Le Matin** qui pendant la guerre n'a jamais cessé avec d'autres, de salir les pacifistes socialistes dont Verfeuil, a pris un malin plaisir à publier la lettre de Verfeuil ci-dessous. Cette tactique de la presse du système n'a jamais cessé : publier des textes, avec sans leur accord, venant de la contestation interne au PCF, en sachant que toute "utilisation" de la presse "bourgeoise" contre le parti, facilitait... l'exclusion. Après l'exclusion **Le Matin** n'aura plus à se soucier de Verfeuil.

Or cette lettre ne dit rien d'original puisqu'elle répète ce que Verfeuil a toujours répété publiquement : internationalisme oui, mais sans soumission à l'Internationale.

Cette publication est une simple manœuvre qui rappelle cependant que le parti de type nouveau ne pouvait, comme le PS, avoir des tendances affichées. Elle contribue autant que les articles insultants, à assassiner Verfeuil, qui après cet événement continuera de se battre (en créant une nouvelle organisation) mais sans pouvoir rester l'homme qu'il avait été : une voix importante du courant du socialisme authentique. JPD

### **Le Matin 9 septembre 1922**

#### **Des communistes français veulent secouer le joug de Moscou**

*Un des membres les plus influents du comité directeur du parti communiste français, le citoyen Raoul Verfeuil, a adressé la convocation suivante aux élus et aux secrétaires des sections les plus modérées du parti :*

"Dans ses dernières réunions, l'exécutif de l'Internationale de Moscou a pris des décisions qui sont de nature à bouleverser entièrement le parti, peut-être même à le ruiner.

De toutes les évidences, l'exécutif a la volonté très nette d'adopter à la section française des méthodes et une politique qui rendraient, si elles étaient appliquées, l'atmosphère du parti irrespirable.

Plusieurs des résolutions adoptées violent les statuts du parti français, et même de l'Internationale ; d'autres annulent les engagements pris au congrès de Tours ; certaines constituent un véritable dessaisissement du parti au profit de l'exécutif, transformé en une sorte de grand conseil de l'Inquisition, et qui va jusqu'à interdire la tenue de congrès nationaux aux dates fixées par les sections.

Il vous apparaîtra mon cher camarade, que c'est là une situation propre à attirer l'attention des militants.



Pour examiner cette situation et prendre les mesures qu'elle comporte, je vous prie de vouloir bien assister à la réunion qui aura lieu le samedi 9 septembre, à 14 h.-30 ,salle du Vieux-Cheval, 116. rue du Faubourg-Saint- Martin, au coin du boulevard Magenta.  
RAOUL VERFEUIL. de la 16ème section, membre du comité directeur."

5 mai 2011

## **Verfeuil : exclu du jeune PCF ?**

**Loin du poète naïf de 1906, voici le dirigeant du PCF face à une manœuvre de la direction pour le discréditer. Il sera exclu suite aux événements que relatent les deux articles de *l'Humanité* repris ci-dessous. JPD**

**Humanité 16 septembre 1922**

### **LA VIE DU PARTI**

#### **Le cas Verfeuil**

Dans sa séance de jeudi, le Comité Directeur a voté l'ordre du jour suivant :

« Le Comité Directeur après avoir pris connaissance de la circulaire adressée par le citoyen Verfeuil à un certain nombre de membres du Parti et dont le texte a paru dans un journal bourgeois du matin, enregistra que cette circulaire, dans l'esprit du camarade Verfeuil, revêtait le caractère d'une lettre privée et que c'est contre le gré de son auteur dont la responsabilité doit être sur ce point dégagée que de la publicité lui a été donnée.

Il ne conteste pas, dans la situation actuelle du Parti et à l'approche du congrès, le droit du citoyen Verfeuil de convier à un échange de vues les camarades qu'il croit en accord de pensée avec lui il estime au contraire que le Parti sortira heureusement de la crise qu'il traverse si, une bonne fois pour toutes, le congrès est placé en face d'attitudes nettes, d'affirmations claires entre lesquelles il choisira dans sa souveraineté.

Cependant il constate que la lettre de Verfeuil est devenue un document public sur le fond duquel il a le devoir de se prononcer, Il en résulte que le camarade Verfeuil travaille à organiser dans le Parti, un groupement de résistance à l'Internationale Communiste dont il dénonce l'Inquisition. Les arguments qu'invoque le citoyen Verfeuil à l'appui de la campagne qu'il a entreprise reposent sur une interprétation inexacte des décisions de l'Exécutif. Ils parlent en réalité contre la Charte de Tours, devenue la loi du Parti ; si le congrès les admettait, il ne pourrait leur donner d'autre sanction que la rupture avec l'Internationale Communiste. Il est hors de doute que l'attitude de Verfeuil, et l'acte qu'il vient de commettre ne sauraient être tolérés par le Parti. Ils constituent l'infraction la plus grave aux règles élémentaires de la discipline communiste et ils sont incompatibles avec la qualité dont Verfeuil semble vouloir qu'on le prive de membre de l'organisation communiste.

Le Comité Directeur serait fondé à demander à la commission des conflits de le signifier au camarade Verfeuil. A un mois du congrès, il estime que c'est devant le Parti tout entier que la question doit être posée. Il défère donc le citoyen Verfeuil au Congrès national. Il se

propose d'agir de même à l'égard de tous ceux qui se solidariseront avec lui. Il compte que le congrès, avec une autorité décisive, prendra les mesures capables de soustraire le Parti à l'activité de tous ceux qui, à l'exemple de Verfeuil, prétendraient le ramener en deçà du congrès de Tours, à l'unité d'impuissance et d'abdication heureusement disparue. »

Ont voté pour Frossard, Ker, Bestel, Servantier, Soutif Rappoport, Renault, Méric, Cachin, Paquereaux, Gourdeaux, Dondicol, Auclair, Paul-Louis, Garchery.

Voici le texte de la déclaration déposée par Dunois :

La minorité du Comité Directeur estimant que le citoyen Verfeuil, absolument étranger aux doctrines qui sont à la base du Parti Communiste, n'est pas et n'a jamais été à sa place dans ce parti, considère que Verfeuil s'est mis définitivement hors du Parti par la lettre au moyen de laquelle, en des termes qui veulent être une condamnation de l'Internationale il a tenté de créer une fraction anti-communiste au sein de l'organisation.

Ont voté pour Dunois, Bouthonnier, Laporte, Péri.

Abstention Lucie Colliard.

### **Voici d'autre part les explications qu'a fournies par lettre au CD. le citoyen Verfeuil :**

#### **Paris, le 14 septembre**

Mon cher Frossard,

Tu as bien voulu m'informer que le citoyen Bouthonnier t'avait saisi d'une demande d'exclusion contre moi pour la lettre que j'ai adressée à un certain nombre de camarades et qui, à ma grande stupéfaction, a été reproduite dans le Matin.

Comme je ne puis assister à la réunion de ce soir, je t'envoie par écrit les déclarations que j'aurais faites oralement si j'avais été présent.

1. Je ne pense pas qu'on puisse supposer un instant que j'ai moi-même communiqué ma lettre au Matin. Tous ceux qui me connaissent savent que je n'ai pas recours à ces procédés qui relèvent de la basse police.

2. Il conviendrait peut-être de chercher l'auteur de la divulgation du côté qui a été indiqué à Frossard il y a quelques mois. Il a été signalé en effet au secrétaire du Parti que le Matin avait un informateur appointé dans les organismes centraux du Parti ou de la Fédération de la Seine, et Frossard a vu le texte manuscrit d'un: compte rendu envoyé par cet informateur audit journal. Je demande qu'une enquête soit faite pour découvrir et - exécuter - cet individu.

3. Je rappelle que d'autres divulgations se sont déjà produites (rapport moral de Pioch. séance de la commission des conflits, où fut jugée l'affaire de Pavillons-sous-Bois): Au profit d'un autre journal, Ernest Lafont a lui aussi, été victime du même procédé que moi.

4. J'ai le droit, comme tout membre du Parti, de constituer un groupement de tendance, qui ne vient d'ailleurs que le cinquième et

dernier en date, quatre autres étant déjà formés ou en formation. Le secrétaire du Parti lui-même a pris une initiative identique à la mienne.

5. J'ai le droit, dans une lettre privée, adressée exclusivement à des membres du Parti, d'exprimer telles opinions qui me conviennent et d'employer tels termes qu'il me plait d'employer.

6. Si sévères que puissent paraître certains de ces termes à l'égard de l'Exécutif, je ne sache pas que l'Exécutif soit une institution sacro-sainte, à laquelle il est défendu de toucher sous peine d'être livré aux flammes purificatrices du bûcher. Il ne m'apparaît pas, du reste, que j'ai été, en l'espèce, moins respectueux à l'égard de l'Exécutif que le directeur du « Bulletin Communiste l'égard du Parti français, injurié » publiquement par lui dans sa majorité. Or, le citoyen Bouthonnier n'a pas encore demandé, me semble-t-il, l'exclusion du citoyen Souvarine.

7. Je prends l'entière responsabilité de ma lettre.

8. Prennent aussi cette responsabilité un certain nombre de camarades, dont je tiens les noms à la disposition du Comité directeur. Fraternellement.

Raoul Verfeuil.

### **Compte-rendu de l'intervention de Verfeuil au Congrès de la Seine telle que l'Humanité l'a publiée le 9 novembre 1922**

Verfeuil

Verfeuil prend donc la parole. Il tient d'abord à protester contre les procédés, qu'il estime inqualifiables, employés contre lui et ses amis. Ces procédés, ce sont, pour Verfeuil d'abord la décision prise récemment par la majorité du Comité directeur, sur la proposition de Frossard, le déférant devant le Congrès national aux fins d'exclusion, ce qui disqualifiait par avance la motion présentée par lui au Congrès National, faisant peser une menace d'exclusion non seulement sur ceux qui la signeraient, mais même sur ceux qui la voteraient ensuite l'exclusion votée par le Comité fédéral sans l'avoir entendu ni même convoqué.

Verfeuil ne veut pas qu'on mette en doute son attachement aux thèses et à la doctrine de la Troisième Internationale. Elles sont, dit-il, la base éternelle du socialisme. Ce n'est pas là-dessus que portaient les réserves faites à Tours, mais sur des détails de structure que le Parti dut, du reste, d'accord avec l'Internationale, modifier.

On demande mon exclusion, ajoute-t-il, et pourtant, étrange paradoxe, nous avons accepté, dès le début, le front unique tel que le réclamait l'Internationale communiste.

On nous présente comme des adversaires de l'Internationale, parce que nous avons combattu l'Exécutif, mais l'Exécutif n'est pas plus l'Internationale que le Comité directeur n'est le parti, ou le comité fédéral la fédération de la Seine.

L'Exécutif, dit Verfeuil, a commis des abus de pouvoir dans la réintégration des démissionnaires de Marseille, dans l'application de l'article 9, dans une politique systématique d'exclusions.

« On ne peut relever contre nous aucun acte d'indiscipline. C'est l'Exécutif qui a fait acte d'indiscipline en s'insurgeant contre les statuts internationaux. »

Si vous nous chassez, conclut Verfeuil, je souhaite que grand bien en soit pour le Parti. Mais si vous nous gardez, qu'il soit bien entendu que ce sera avec l'intégralité de notre pensée vous ne nous domestiquerez pas  
Une partie du Congrès applaudit Verfeuil.

21 juillet 2014

## Renaud Jean et Raoul Verfeuil



La première séance du comité directeur du nouveau Parti communiste s'est tenue à Marseille le 30 décembre 1921. Ils étaient seulement 22 autour de la table. Ils désignent le bureau définitif avec Frossard à la tête du parti, Ker pour les liens avec l'Internationale, Soutif pour l'administration, Marthe Bigot pour les femmes et Dondicol comme trésorier. Cachin est maintenu directeur de *l'Humanité* et Daniel Renoult de *l'Internationale*, avec Renaud Jean directeur de la *Voix Paysanne* et Souvarine du *Bulletin Communiste*. Les délégués à la propagande ne peuvent être désignés

Raoul Verfeuil, membre du comité directeur est présent (contrairement aux réunions suivantes), et il a donc pu y croiser Renaud Jean dans ce comité restreint.

Quels rapports possibles entre les deux hommes ? Je ne sais.

Des coïncidences feront qu'avant de mourir Verfeuil se réfugie dans les Landes, le département où dans des conditions aussi dramatiques se réfugiera ensuite Renaud Jean.

Et les deux hommes avaient une grande admiration pour un même auteur bien oublié aujourd'hui : Anatole France et surtout pour son roman *La Révolte des Anges*.

Des faits marginaux qui peuvent se compléter par un même rejet des visions de *l'Internationale* et de Trotsky en particulier.

Pour le reste le sujet mérite sans doute quelques recherches en particulier en lisant *Le Travailleur du Lot et Garonne* au moment du Congrès de 1922 qui vote l'exclusion de Verfeuil. JP Damaggio

13 juin 2014

## La tombe de Raoul Verfeuil



Vendredi 13 juin 2014, visite du cimetière urbain de Montauban. Je souhaite y repérer quelques tombes. A ce jour je n'ai jamais vu la plus célèbre, celle de Manuel Azana que j'évoquerai une autre fois. Un des buts de la visite est de trouver celle de Raoul Verfeuil. On n'a pas été de trop de trois pour conduire cette recherche.

D'abord le gardien du cimetière et ses registres.

Bien sûr, rien sur Verfeuil puisqu'en fait il s'appelait Lamolinairie.

Mais plus gênant, rien non plus pour Raoul Lamonairie décédé en novembre 1927

Il y avait bien un autre Lamolinairie mais rien à voir ou presque.

J'avais récupéré le nom de la mère, Anne Lagarde décédée en septembre 1921 en pensant que le fils avait dû se retrouver dans la même tombe. Elle est sur le registre : décédée à Mazamet elle se trouve dans le trapèze M, à côté du trapèze G mais sans caveau. Seule info, elle st dans une concession.

Par la même occasion je me dis qu'il serait bien de retrouver Marcel Guerret s'il a été enterré dans ce cimetière.

Ayant la date du décès (23 janvier 1958) à pas difficile de retrouver la référence : et lui se trouve dans le caveau de la famille Busson trapèze G. Avec le gardien, Michel Matayron qui connaît bien les lieux, est mon second guide. Nous faisons un tour pour croiser d'autres tombes puis nous arrivons dans le secteur recherché, G et M.

En fait les trapèzes ne sont pas très grands. Tout autour, donnant sur le chemin, il y a les caveaux, et au centre du trapèze les tombes toutes simples. Nous trouvons facilement le caveau Busson (l'imprimeur) où doit se trouver Marcel Guerret mais à notre grande stupéfaction pas la moindre référence.

Autour du trapèze d'à côté, il n'y a au milieu, que quelques croix sans la moindre indication, avec un monticule de terre mais une tombe se dégage du lot car il y a une pierre tombale et une photo avec écrit en dessous : « Regrets ». Le tout devant une croix qui semble sans indication. Pour moi, je n'ai aucun doute, la photo est celle de Verfeuil. Mais on peut toujours se tromper au point de ne voir de la réalité que ce qui nous arrange.

On s'approche d'une plaque illisible devant la croix.

Le dernier nom, difficile à repérer mais évident quand on le scrute : Raoul Lamolinairie.

Contre toute attente, à trois, on a bel et bien découvert l'aiguille dans la botte de foin.

J'en suis ému car Verfeuil le pacifiste, Verfeuil le socialiste, Verfeuil l'écrivain, Verfeuil le laïque avait compris très tôt ce que l'histoire a produit comme drames. Non, il n'était pas un prophète mais un esprit libre comme la France laïque en a produit un certain nombre. Sa manie de dire ce qu'il pensait sans se soucier de la bienséance révolutionnaire, lui a sans doute coûté la vie qu'il laissa à l'âge de 40 ans pour cause de tuberculose.

Quand les communistes du Tarn et Garonne, en 1936, ont créé leur premier journal, ils l'ont intitulé La Vague et personne ne pourra jamais me dire si c'était là un hommage au titre du dernier journal dont Verfeuil fut le rédacteur en chef avec un autre esprit libre comme directeur : Henri Brisson.

J'ai faiblesse de penser que oui et j'ai même la faiblesse de penser que sans le savoir, le virus Verfeuil a traversé la guerre et a été porté en Tarn et Garonne par des continuateurs qui, sans le savoir, nous ont conduit à retrouver sa tombe simple, modeste, populaire et invisible à l'œil nu. Nous rendrons justice à ce militant qui osa vivre debout face à tous les géants. Jean-Paul Damaggio



15 juillet 2014

## La plaque de Verfeuil au cimetière de Montauban



Voilà une plaque qui ajoute au mystère de Verfeuil !

Lui qui n'a pas été marié se retrouve dans une tombe aux côtés de deux femmes !

Les deux femmes sont décédées à l'âge de 29 ans !

A la vue de l'unité des caractères, la plaque ayant été réalisée après le décès de Verfeuil donc en 1927, les auteurs avaient un peu perdu la mémoire.

En effet Denise Echevery est bien morte le 17 octobre mais en 1908 et non en 1907.

Par contre pas d'erreur pour sa sœur Jeanne morte le 20 avril 1912.

Celle-ci était née exactement en 1883, le 5 avril, comme le confirme l'acte de naissance de Port Sainte Marie, dans le Lot et Garonne, où est comparu Etcheverry Jean âgé de 33 ans employé de chemin de fer, domicilié à Port Sainte-Marie qui a déclaré cette naissance d'un enfant de sexe féminin, né à son domicile, de lui et de Marie Ducassou, son épouse, sans profession âgé de 33 ans et ils la prénomment Jeanne.

Les deux sœurs ne sont pas enterrées avec leurs parents décédés je ne sais où.

Toutes les deux sont célibataires.

La plus jeune est née quatre ans avant Raoul Lamolinairie dit Verfeuil.

Pour vivre Denise, née à Bazas, était lingère et à sa mort son père Jean (dit Pierre) est décédé mais pas sa mère désignée sous le nom de Marie Ducasse alors qu'à la naissance de sa sœur, sur l'acte d'Etat civil de Port Sainte Marie elle est désignée du nom de Ducassou. Elle vivait au n°8 de la Place Nationale.

Sa sœur est sans doute décédée à l'hôpital (car indiquée rue de l'Hôtel Dieu) et sa mère est cette fois marquée décédée (peut-être le 24 novembre 1906 ?) comme son père. Elle est aussi lingère.

Grâce à la profession du père on comprend les déplacements de la famille qui est en 1879 à Bazas, en 1883 à Port Sainte-Marie et qui est ensuite venu à Montauban.

Peut-on imaginer un décès suite à une tuberculose ?

Pour pousser plus loin l'étrange de l'affaire dans son roman, ***l'Apostolat*** où Verfeuil raconte la vie de Pierre Courtès il lui donne une épouse venue du pays basque, Ondres, comme l'indique la page en question du roman publiée dans l'article suivant.

Jean-Paul Damaggio

P.S. Merci à l'ami qui a nettoyé la plaque et découvert les actes de décès des deux femmes.

15 juin 2014

## **Verfeuil jeune poète**

*Il n'avait pas vingt ans quand il publia son livre de poèmes. Le critique du journal Les Temps nouveaux en fait ici une critique. Il n'a pas tort mais le souci artistique a toujours été second chez l'auteur dont l'impatience était plutôt politique. Nous rappelons les liens internet à trois poèmes pour que le lecteur se fasse une idée. Jean-Paul Damaggio*

### **Les Temps nouveaux 18 mai 1907 (ex-journal la Révolte)**

LES POÈTES Il y a quelque immodestie à livrer son effigie au public quand elle accompagne un aussi modeste essai de vers que les Fleurs d'Avril(1) de M. Raoul Verfeuil. M. Raoul Verfeuil, dont la physionomie est évidemment celle d'un adolescent, aurait dû réserver pour le volume qu'il publiera, peut-être, dans dix ans, la reproduction du bas-relief qui illustre, aujourd'hui, son mince recueil de poésies et, jusqu'à un certain point, l'excuse. Si les poètes attendent parfois trop longtemps avant de pouvoir faire éditer leurs œuvres, il est vrai qu'ils ne laissent pas, de temps en temps, de prendre leur revanche, en jetant prématurément dans la cohue littéraire, le résultat de leurs toutes premières inspirations. Je n'aime pas, en général, les enfants prodiges. Je m'en méfie, même quand ils s'appellent Victor Hugo, et je crois que, plus la culture scientifique conquerra le monde, plus je serai justifié de m'en méfier. Aussi bien, comme dit une vieille chanson : Le mois de mai ne porte pas de mûres. Les vers de M. Raoul Verfeuil le prouveraient, si on en doutait. Ils sont, ces vers, ni meilleurs ni pires que ceux que nous avons tous faits, sur les bancs du collège ou ailleurs, entre quinze et dix-huit ans, mais que nous avons soigneusement déchirés ou brûlés, un peu plus tard. C'est assez dire qu'ils manquent de fond. Comme forme, ils permettent d'espérer du talent de leur auteur, mais on ne saurait caractériser quelle espèce de talent. Avouer cela, c'est déclarer que la facilité même dont ils témoignent est impersonnelle, et c'est répéter ce que je disais plus haut : que M. Verfeuil a par trop mis d'empressement à se vouloir faire connaître.

Les liens :

Fleurs d'avril

Ballade en l'honneur des gueux

Le poète et e peuple

4 août 2014

## Verfeuil, Rappoport



Verfeuil n'aurait pas été Verfeuil sans quelques amis avec qui il a partagé ses rêves. J'ai cité Pierre Brizon, Albert Mathiez, exclus en même temps que lui du PCF. Aujourd'hui je veux mentionner Charles Rappoport qui, lui, a tenu plus longtemps dans l'organisation communiste (jusqu'en 1935).

Dans le roman de Verfeuil *L'Apostolat*, Rappoport y apparaît en tant que tel mais aussi, à la fin, sous les couleurs du héros Pierre Courtès. En effet ce héros se trouve emprisonné pour ses idées en 1918 et même si les raisons sont un peu différentes (fiction oblige), les détails rapportés concernent l'affaire Rappoport, que justement Verfeuil a parfaitement suivi en temps que journaliste au *Populaire*.

A la fin de sa vie, juste avant l'invasion allemande, Rappoport a pu publier ses mémoires, , aussi délicieuses que le personnage lui-même, qui a décidé, au moment de la 2e guerre mondiale, de se retirer à Saint-Cirq-Lapopie dans le Lot où il sera d'abord inhumé (17 novembre 1941). On peut lire sur sa tombe (cimetière du Montparnasse, 25e division, Paris) l'épithaphe suivante : « Le socialisme sans la liberté n'est pas le socialisme, la liberté sans le socialisme n'est pas la liberté ». Une dialectique qui a

fait la vie de Verfeuil. Je donne un des articles où Verfeuil, pour contourner la Censure plaisante sur une question qui d'ailleurs faisait plaisanter Rappoport qui de ce fait aggrava sa peie. J-P Damaggio

### **Le Populaire 18 mai 1918 L'affaire Rappoport**

LA CAVE AU CONSEIL DE GUERRE

Rappoport est arrêté depuis bientôt deux mois.

Il a été interrogé, pour la première fois sur le fond, lundi dernier.

On a dit à cette occasion que Rappoport était l'objet d'une nouvelle inculpation qui expliquait le dessaisissement de la justice civile au profit de la justice militaire. C'est tout a fait inexact.

Rappoport était et reste accusé seulement d'avoir tenu, dans la cave de sa maison des propos jugés subversifs par un pion en mal d'espionnite et un marchand de cuir, Allemand d'origine.

Mais depuis, des rapports de police foisonnent. Il y en a de délicieux. Celui-ci par exemple.

En 1915, Rappoport fit un voyage à Berne. Il se rendit naturellement à la *Maison du Peuple* où il était sûr de trouver des camarades du Parti suisse. Et comme il connaît la langue allemande aussi bien que la langue française, il tint des conversations en allemand. Le mouchard qui le filait a dénoncé cette chose évidemment monstrueuse. Il devait ignorer que l'allemand est la langue du pays.

Il y a un autre rapport qui n'est pas moins charmant. C'était au congrès de Bordeaux. Rappoport, à l'issue d'une séance plus ou moins orageuse, se dirige vers un kiosque à journaux. Que va-t-il y faire ? Pour sûr; acheter quelque feuille révolutionnaire. Mais non, il prend *le Temps* et *la Liberté du Sud-Ouest*, ce *Temps* ou cette *Action Française* de la région ! Tout comme une jolie femme, notre ami a été suivi. L'aimable personnage qui a tenu, très discrètement, à l'accompagner est stupéfait de cet achat de journaux bien pensants et il fait part à ses chefs, sans sourciller, de sa stupéfaction.

L'histoire du voyage à Tours est aussi fort intéressante. L'odieux le dispute, ici au ridicule. Rappoport était allé voir Anatole France, en résidence dans les environs de Tours.

Un jour, un ancien agent électoral de Millerand le prie avec insistance de venir le voir. Rappoport, qui ne sait pas résister au plaisir d'une conversation, finit par accepter. L'individu, nanti par Millerand d'une recette qu'il juge insuffisante, demande à Rappoport d'intervenir pour faire améliorer sa situation.

Notre camarade fut légèrement ahuri ; mais, son moindre défaut étant de bavarder, il tint le coup. On parla de la guerre.

"Tout le monde en est fatigué, dit-il"

"Il faut la victoire, riposta l'autre péremptoirement."

Rappoport ne jugea pas utile de répondre.

Son interlocuteur, entendu par une commission rogatoire -et qui est sourd d'ailleurs - lui reproche aujourd'hui de ne pas avoir abondé dans

son sens. Et l'accusation retient cette prétendue "charge". C'est avec de pareils éléments d'information qu'on traduit, parce qu'il est socialiste, un honnête homme devant ce troisième conseil de guerre - le conseil de guerre qui juge les affaires de trahison et d'intelligences avec l'ennemi.  
Raoul Verfeuil.

1 août 2014

## **Verfeuil, Longuet et la SFIO**

*Depuis des années je cherche ce n°20 de la Nouvelle revue socialiste (daté du 15 septembre 1927 au 15 janvier 1928) à cause de cet article de Longuet. Il confirme une précision que j'ai déjà apportée : Raoul Verfeuil n'a pas rejoint la SFIO après son exclusion du PCF. Il est peut-être bon ici de rappeler que si après le Congrès de Tours, l'ère des exclusions du PCF a débuté par le cas de Verfeuil, du côté de la nouvelle SFIO, la tendance la plus à droite a pris le dessus? et si elle n'a pas exclu Longuet? c'est que dans ce parti il suffisait de marginaliser les indésirables pour les contrôler.*

*Longuet-Verfeuil, ce fut une longue amitié, une admiration réciproque si bien que dans l'Apostolat, le héros a bien des traits de Longuet mais à lire cet article je découvre qu'en fait il a surtout des traits de Verfeuil ! Le fait que Verfeuil a refusé de revenir à la SFIO n'a aucun intérêt en soi, mais il permet de me mieux réfléchir aux questions de fond.*

*1 ) Confondre le cas de Frossard et Verfeuil a permis d'effacer l'originalité propre de Verfeuil.*

*2 ) Effacer cette originalité, c'est oublier que des militants sincères ont cru à une alternative possible socialiste-communiste. Verfeuil n'a pas été seul et il faudrait le lier, par exemple, à ce grand historien que fut Albert Mathiez. Que Jean Longuet l'oublie dans la liste des exclus de l'équipe Verfeuil n'est peut-être pas un hasard. JPD*

### **NOS MORTS : RAOUL VERFEUIL**

La disparition prématurée de ce militant loyal et d'un absolu désintéressement, sera cruellement ressentie par tous ceux qui le connaissaient, qui ont lutté à ses côtés, qui ont pu apprécier ses qualités d'esprit et de cœur. Soldat modeste de notre grande Cause, dont l'action s'était poursuivie sans éclat, dans son Midi natal, dans le Tarn-et-Garonne, où il fut candidat en 1914, puis à Toulouse, au sein de sa corporation — il était employé des P. T. T. et des sections du Parti, la guerre devait être pour lui la grande épreuve où il devait donner toute sa mesure, au centre de l'action du Parti. Alors que tant d'autres militants éprouvés, illustres, qui avaient été jusque-là les guides sûrs, clairvoyants et vigilants de l'action politique et économique du prolétariat dans le monde, en face de la grande Catastrophe, perdaient le « sens de la direction », commettaient de lourdes erreurs sincères mais funestes --, Verfeuil fut de ceux dont jamais la foi internationaliste n'avait fléchi.

Je me souviens encore de son intervention, au premier Congrès National du Parti tenu pendant la guerre, en décembre 1915, à la « Grange-aux-Belles ». Son pacifisme apatriotique était demeuré aussi intransigeant qu'avant le cataclysme. L'opposition internationaliste que nous menions à la politique de la majorité du Parti, avec des camarades tels que Pressemane, Mistral, Mayéras, Paul Faure, lui paraissait trop timide, trop modérée. Cet état d'esprit il l'exprimait bientôt, avec la même énergie,

dans les colonnes du Populaire, organe hebdomadaire de la minorité, qu'avec le concours de nos amis de Limoges nous avons fondé quelques mois plus tard. Son pacifisme intransigeant s'apparentait fort à celui de nos camarades de l'Indépendant Labour Party anglais. Il opposait la même hostilité, presque mystique à la guerre, à l'emploi de la force militaire, à tous les aspects de la violence.

Souvent nous aimions à le taquiner — affectueusement — en l'appelant le « Doukhobore » Verfeuil, tellement son état d'âme s'apparentait à celui des mystiques disciples de Tolstoï. On se souvient de sa formule caractéristique — et qui fut tellement exploitée par la réaction bloc-nationaliste — du « boulet de la victoire » que traînait la France de 1919... Verfeuil avait salué avec enthousiasme la République des Soviets et dans toute sa propagande, exalté ses leçons, espérant que son exemple serait contagieux dans l'Europe tout entière.

Cependant lorsque se produisit, à Noël 1920, la scission lamentable de Tours, son esprit fut déchiré de doutes et d'angoisses. L'idée même de la scission — surtout avec ceux dont il avait été dans la bataille minoritaire le fidèle compagnon de lutte — lui répugnait profondément. Malgré cela, comme chez bien d'autres militants de l'époque, deux considérations dominèrent dans son esprit : le désir de maintenir le contact entre le prolétariat français et la Révolution russe, un ressentiment profond contre le « socialisme de guerre » et ceux qui l'avaient pratiqué. Et c'est pourquoi il fut un des délégués qui ayant voté avant le Congrès « la motion Paul-Faure-Jean Longuet » (il en était même l'un des rédacteurs) demeurèrent néanmoins avec la majorité.

L'atmosphère y fut tout de suite irrespirable pour lui. Il avait proclamé, en restant dans la salle du Manège de Tours, qu'il n'acceptait pas les fameuses 21 conditions de Zinovieff — dont par un étrange et juste retour des choses d'ici-bas la dernière victime est... Zinovieff lui-même Délégué à la propagande, il affirmait *urbi et orbique* il fallait refaire l'unité. Pareille hérésie était intolérable et on le lui fit bien voir. Dix-huit mois après, Verfeuil, en compagnie de Henri Sellier, bientôt suivi de Frossard, Barabant, P. Brizon, Georges Pioch, Paul Louis, était expulsé.

Obstinément, il poursuivit son rêve de refaire l'unité totale de la classe ouvrière, au sein d'un seul parti prolétarien, où socialistes et communistes seraient venus se fondre. Le groupement « provisoire », formé sous l'impulsion de Paul Louis par les excommuniés de Moscou, « l'Union Socialiste-Communiste », lui apparut comme l'instrument propre à accomplir cette tâche sacrée.

Brizon qui allait être prématurément enlevé à l'affection de milliers de militants obscurs qui eux, lui étaient demeurés fidèles, m'avait demandé de l'aider à continuer la publication de sa vivante petite *Vague* — qui avait connu des tirages de 150 000 exemplaires, et qui alors conservait encore 12 à 15.000 abonnés. Nous voulions en faire un centre de regroupement des forces socialistes.



Verfeuil s'y consacra tout entier et après la mort de Brizon en assumait la rédaction en chef. Mais la tâche était trop lourde.

La clientèle de la Vague se dispersait de plus en plus, les uns étaient entraînés par la propagande communiste, d'autres découragés, étaient rentrés chez eux. D'autres enfin, bientôt de plus en plus nombreux, regagnaient le « vieux Parti », qu'après Tours nous avons reconstitué avec Paul Faure, Léon Blum, Bracke. Renaudel, avec des effectifs d'abord squelettiques et qui bientôt dressait d'un bout à l'autre du pays ses vivantes sections et ses puissantes fédérations.

Nombre de militants de l'entourage de Verfeuil sentaient que selon la formule apportée par nos «derniers rentrés» de la Loire, il fallait rejoindre ce « plus gros morceau d'unité possible».

Dès 1924, Frossard, Auray, Barabant, Ponard, suivaient cette voie qu'ont pris depuis Ernest Lafont, Ferdinand Faure, Johannet, André Morizet, que d'autres encore suivront demain.

Verfeuil ne put se décider à suivre leur exemple et à s'incliner devant l'inévitable. Il sentait — malgré le côté un peu chimérique de son esprit si honnête et si droit — combien en l'état présent des choses l'espérance d'une totale unité prolétarienne était vaine, puisque aussi bien elle ne saurait se reconstituer dans le seul plan national mais ne pouvait se refaire qu'internationalement.

Dans les derniers chapitres de son généreux roman ***l'Apostolat*** — où il décrivait avec foi l'ardente bataille minoritaire du temps de guerre, mais où il retraçait avec amertume les heures cruelles de la scission — on retrouvait cet état d'âme, cette sensation d'isolement chagrin, le désarroi moral qui devait affecter profondément son état de santé déjà précaire, comme aussi bien les préoccupations matérielles qui l'ont assailli dans les dernières années de sa vie.

Lui-même ne se doutait pas du mal redoutable dont il était atteint : tuberculose compliquée de diabète ! Lorsqu'il s'en rendit compte, lorsqu'il partit il y a un an pour le sanatorium des Landes, où il s'était décidé à aller se soigner, il était évidemment trop tard !

Il y est mort, à 42 ans à peine, dans un isolement qui a dû paraître pénible à cette âme tendre, à cet homme bon et affectueux, dont les qualités de cœur et d'esprit n'ont pu être méconnues que par ceux qui ne le connaissaient point. Avec une absolue loyauté, un désintéressement rare, il a servi le Socialisme, la cause de la Paix et de l'Emancipation humaine. Tous les socialistes, tous ses camarades de lutte, la classe ouvrière qu'il a loyalement et fidèlement servie jusqu'à son dernier soupir, conserveront le souvenir inoubliable de cet homme de bien. Jean LONGUET.

2 juillet 2014

## **Raoul Verfeuil face au Traité de Versailles**

**Le pacifiste Verfeuil n'a jamais eu envie de transiger car toujours la guerre appelle la guerre. Comment ne pas être ému à la lecture ici prémonitoire du mot "holocauste" ? Verfeuil ne prédit pas l'avenir - la preuve, personne n'empêchera la signature du traité comme il l'espère- mais pointe des mécanismes infernaux qui nous dirigent toujours. Jean Paul Damaggio**

Le Populaire 12 mai 1919

### LA PAIX D'AIRAIN

Les membres de la Fédération de la Seine examineront cet après-midi, en assemblée générale, la question angoissante et complexe de la paix, telle qu'elle est posée par les préliminaires de Versailles. Cette réunion, en même temps qu'elle constituera une protestation contre l'impérialisme aujourd'hui officiellement avoué des pays de l'Entente, fournira aux organismes centraux du Parti des indications précieuses dont ils devront tenir compte. Les militants qui vont tout à l'heure, remplir la grande salle de la C. G. T., auront le devoir - et ils n'y manqueront pas - de dire leur opinion sur le traité de violence qu'un vainqueur impitoyable est sur le point d'imposer à un vaincu réduit à merci. Nous sommes sûrs qu'ils seront unanimes à condamner et à flétrir ce traité, que pas un socialiste digne de ce nom ne saurait accepter. Les camarades de la C. A. P. et du groupe parlementaire qui seraient enclins à l'entériner devront, s'il s'en trouve, renoncer à leur projet. Le Parti ne peut pas avaliser une semblable infamie. On a parlé de Brest-Litovsk : je crois Versailles pire que Brest-Litovsk. Les Allemands, en tout cas, s'ils ont affirmé, eux aussi, faire une guerre de défense, n'ont jamais prétendu avoir le monopole de la morale, de la justice et du droit et ils n'ont pas transformé leur entreprise de brigandage en une croisade pour la liberté humaine et la sauvegarde de la civilisation. Les Alliés devaient, par leur victoire, régénérer le monde : ils vont le précipiter - si les prolétariats ne se lèvent pas - dans un abîme de sang d'où il ne lui sera plus possible de sortir. La guerre devait nous apporter la paix définitive : c'est la guerre permanente qu'elle est sur le point de nous donner. Le cycle infernal ouvert en août 1914 n'est pas près d'être fermé ; la « paix » gouvernementale et capitaliste de Versailles voue les peuples à d'autres et prochains holocaustes.

Le Parti ne la signera pas et si, malgré lui, elle est signée, il appellera la classe ouvrière à la réviser sans retard. Les socialistes ne transigeront pas avec le crime. Raoul VERFEUIL

15 juin 2009

## **Verfeuil a vu une scène écoeurante**

Article du ***Républicain*** du 9 mars 1907

Une scène écoeurante

Ceux de nos concitoyens qui sont passés, dans l'après-midi de mercredi, à côté du café de la Comédie sur le Pont des Consuls ont pu assister à une scène écoeurante et lamentable. Une pauvre jeune veuve chargée d'un enfant en bas âge, nous a-t-on dit, a été expulsée du modeste logement qu'elle occupait rue de la Comédie, maison C... C'est un de nos moins sympathiques huissiers qui était chargé de la besogne. Il s'en est naturellement tiré à merveille. Il ne faut pas plus demander de la pitié à un officier ministériel qu'à celui qui le commande en l'occurrence le propriétaire.

Mais si le cœur de ces gens-là est de pierre, leur intelligence - s'ils en ont une ! - devrait bien leur faire comprendre qu'ils n'ont pas le droit, légalement parlant, d'agir de la sorte. Il peuvent avoir le droit d'expulser le locataire, c'est entendu mais non pas celui de détériorer ses meubles en les jetant pêle-mêle sur une place publique par un temps épouvantable, comme c'était le cas mercredi. Aussi bien, à quoi sert de protester ? Cela est écoeurant, lamentable, je le reconnais. Mais cela est une des beautés du régime capitaliste que nous subissons. Tant que la société actuelle subsistera les pauvres resteront les pauvres c'est-à-dire les esclaves, les exploités et les parias. La révolution sociale peut seule changer ce monstrueux état des choses.

Raoul Verfeuil

4 mai 2011

## **Ballade en l'honneur des gueux, Verfeuil**

**Je présente Raoul Verfeuil le 18 mai, il serait tant que je me penche sur le sujet donc voici un poème de plus du jeune lycéen avant qu'il ne devienne potier à Paris. Après le poème en l'honneur du peuple déjà publié sur le blog, voici une ballade en l'honneur des gueux. JPD**

### BALLADE EN L'HONNEUR DES GUEUX

Ils s'en vont, les gueux, par le froid,  
La neige et le vent, sur les routes ;  
Ils cheminent, sans feu ni toit,  
Magnifiques dans leur dérouté.  
Ils vont, sous la céleste voûte,  
En partageant, eux, miséreux,  
Leur nourriture, quelques croûtes :  
C'est qu'ils sont généreux, les gueux !

Ils n'ont pas de maîtres, sans quoi,  
Dans la vie, ils ne verraient goutte ;  
Ils n'ont ni dieu, ni foi, ni loi :  
La liberté, coûte que coûte !  
Déesse Bonté, qu'on écoute,  
Les pousse à devenir des preux,  
Ils se sacrifient. C'est, sans doute,  
Qu'ils sont tous des braves, les gueux !

Les Bastilles pleines d'effroi  
Ils courent les détruire toutes ;  
Ils ne veulent plus d'aucun roi ;  
Ils vont à l'assaut des redoutes ;  
Enfin leur troupe au bonheur goûte ;  
Ils vainquent ; ils sont radieux,  
Et le sang des tyrans s'égoutte :  
C'est qu'ils sont justiciers, les gueux !  
Prince ! si leur masse, qui broute,  
Humiliée, un pain hideux,  
Hors des palais enfin te boute :  
C'est qu'ils sont sublimes les gueux.  
1906

24 juillet 2014, **Poésie : Verfeuil a vu Chrysis**

Je voulais oublier un peu Verfeuil mais il me revient sous une autre forme qui me semble de saison. C'est dans le numéro de mai 1919 que la revue d'art et de littérature, *La Forge* (celle qui lui a publié le poème sur Jaurès) offre ce poème. Cette revue est une revue pacifiste avec comme premier article *La guerre et la non résistance* de Bertrand Russell. On y trouve aussi Jean Cassou avec *Lettres espagnoles*. JPD

Chrysis

Chrysis, dans l'onde claire, a glissé doucement  
Son corps de néréide aux souplesses félines  
Epouse le flot bleu, mystérieux amant  
Qui l'enlace et l'étreint et meurt sur sa poitrine.

Elle offre au baiser rude et furtif de la vague  
L'harmonie impeccable et svelte de ses bras ;  
L'aube encore imprécise épand des clartés vagues  
Sur la mer indolente aux paisibles ébats.

Et Chrysis s'abandonne aux caresses de l'onde  
Et les dieux sont épris de ses charmes subtils,  
Mais, toute à son bonheur, d'un geste puéril,  
Elle défait soudain sa chevelure blonde.

Car Chrysis est heureuse. Et longtemps elle reste  
A jouer et rêver parmi les flots berceurs  
Elle hume la brise et les nymphes ses sœurs  
La garde de l'abîme et des rochers funestes.

Mais le char d'Apollon s'avance, triomphal ;  
Les dernières lueurs sidérales s'éteignent ;  
Le grand jour resplendit et les vagues se ceignent  
De couronnes de feux, de perles, de cristal.

La vierge quitte alors ses compagnes marines  
Qui la comblaient de soins, d'amour, de volupté ;  
Elle sort de la mer et sa beauté divine  
Provoque au fond des eaux des sanglots indomptés.

Sur la plage d'or fin son pied d'ambre se pose ;  
Elle éblouit le ciel de sa nudité rose  
Et ses seins, aux blancheurs et de nacre et d'émail,  
Dardent vers le soleil leurs pointes de corail.  
Raoul VERFEUIL.

20 juillet 2010

## **Raoul Verfeuil pour l'unité en 1923**

(Ce document pour compléter l'information sur le cas de Raoul Verfeuil)

« Extraits des rapports du Congrès de Marseille de la Section Française de l'Internationale Ouvrière tenu du 30 janvier au 3 Février 1924. »

« Le 22 octobre 1923, le secrétariat recevait la lettre suivante :

*Il y a déjà plusieurs mois, l'Union socialiste communiste vous faisait des propositions tendant à la reconstitution de l'Unité des forces socialistes et communistes. Une délégation de notre groupement et une délégation de votre parti se rencontrèrent, mais vous nous fîtes connaître au cours de cette rencontre que votre mandat était extrêmement limité et la conversation ne pût aboutir.*

*Nous tenons aujourd'hui à vous renouveler les propositions que vous formulions alors et de vous demander notamment si vous êtes disposés, en vue de réaliser l'unité organique des forces socialistes et communistes, à participer à un Congrès commun de toutes les organisations politiques de la classe ouvrière, seul moyen qui nous paraît susceptible de réaliser rapidement, complètement et loyalement cette unité.*

*Nous attirons, d'autre part, votre attention sur les décisions prises par le parti communiste à son dernier Conseil national en ce qui concerne la formation d'un bloc ouvrier et paysan pour les prochaines élections législatives.*

*Fidèle à sa charte constitutive et à la politique qu'elle n'a cessé de pratiquer depuis le Congrès de Boulogne, l'U. S. C. se prononce pour le bloc ouvrier et paysan, étant entendu naturellement qu'un programme précis sera au préalable élaboré en commun par les organisations participantes.*

*A l'effet d'aboutir à la formation de ce cartel ouvrier – et à défaut de l'unité organique que nous souhaitons – nous vous proposons l'ouverture de pourparlers qui pourraient si nous sommes d'accord s'engager dans le plus bref délai.*

*Persuadés que vous comprendrez tout l'intérêt qui s'attache aux propositions que nous vous soumettons, et dans l'espoir que vous les accueillerez favorablement, nous vous prions d'agréer, etc.*

Le Secrétaire : Raoul Verfeuil.

Dans sa séance du 31 octobre la CAP délibérant sur cette lettre décidait d'en saisir le Conseil national du 1er novembre.

Paul Faure en donna lecture à la séance de nuit. Le Conseil national approuva les diverses résolutions et les positions prises par la C. A. P. et lui donna mandat de poursuivre dans le même esprit son action en faveur de la reconstitution de l'unité.

Dans ses réunions du 21 novembre et du 28 du même mois, Paul Faure faisait connaître les conversations officieuses qu'il avait eues avec des militants de l'U. S. C.

Après débat, la C. A. P., ayant repoussé un ordre du jour Mayéras opposé à tous nouveaux pourparlers de fusion des groupes et des Fédérations et, afin d'activer le mouvement, charge sa délégation déjà nommée, de poursuivre les négociations avec les représentants qualifiés du Parti socialiste communiste, qui détermineront d'une façon générale, les conditions de fusion et qui aplaniront les difficultés locales qui pourront s'élever.

Le vendredi 14 décembre, eut lieu dans les bureaux du Populaire, une entrevue à laquelle assistaient : Paul Faure, Hubert Rouger, Maurice Maurin, Jean Longuet, Gaston Lévy et Le Troquer pour la SFIO ; Henri Sellier, Verfeuil, Morizet, Frossard, Méric, Paul Louis pour l'USC.

Après un échange de vues au cours duquel chaque délégation a défini le mandat donné et la position prise par son organisation, une sous-commission composée de Paul Faure , Gaston Lévy, R. Verfeuil, Henri Sellier, fut nommée pour chercher un texte commun sur lequel pourrait se réaliser la fusion par Fédérations. Il sera rendu compte au Congrès national des pourparlers postérieurs à la date d'impression du rapport. »

Nous savons que ces débats seront sans suite : aux élections de 1925 la SFIO ayant décidé de faire l'unité avec les radicaux.

7 janvier 2014

## **Verfeuil à la mort de sa mère**

**Ce n'est pas en cette année du centenaire du lancement de la grande boucherie que je vais oublier Verfeuil, ce montalbanais parfaitement original. En 1917, au cœur de la guerre il écrivait un long poème à la gloire de Jaurès, l'homme qui est mort pour que guerre s'en suive.**

**Je retrouve aujourd'hui Raoul au moment du décès de sa mère. Et j'ajoute un autre article du début 1921 où il est facile de comprendre qu'il sert d'alibi pour nier l'évidence : la scission du Congrès de Tours. Mais à chacun sa lecture. JPD**

## **L'Humanité : Jeudi 29 septembre 1921**

### **Nécrologie**

Nous apprenons avec un vif chagrin la mort survenue à Montauban de la mère de notre excellent camarade et ami Raoul Verfeuil délégué à la propagande du Parti communiste.

Une affection délicate et profonde unissait Verfeuil à celle qui n'est plus et la douleur de notre ami nous écrit-on de Montauban fait peine à voir. Le coup qui le frappe aujourd'hui il le ressentira longtemps. Nous lui adressons dans cette douloureuse circonstance l'expression émue de sentiments fraternels.

## **L'Humanité 8 janvier 1921**

### **SUR UN MANIFESTE**

Le bureau de la C. G. T. lance un manifeste relatif à la « scission » qui s'est produite au Congrès de Tours.

Ce document appelle quelques réflexions-. Tout d'abord, il est inexact de dire, que la «scission» soit « le fait de Moscou ».

Les défenseurs de la motion d'adhésion à l'Internationale communiste ne demandaient aucune exclusion. Ils s'étaient mis d'accord, sur ce point, capital, avec Moscou. Ceux qui ont quitté le Parti à Tours n'y ont été contraints que par leur propre volonté. Raoul Verfeuil, qui n'était pas des nôtres dans cette lutte, mais qui est un grand honnête homme, en témoignais hier encore.

Parti de cette erreur, le manifeste de la C. G. T. déclare que le nouveau « Parti communiste » va s'efforcer de subordonner les syndicats à sa politique et que, pour y parvenir, il n'hésitera pas à diviser les organisations ouvrières.

C'est une autre inexactitude. La motion de la majorité, approuvée par les syndicalistes minoritaires, qui sont particulièrement soucieux de la liberté d'action du mouvement ouvrier, est à cet égard d'une netteté parfaite. Elle ne fait d'ailleurs que reproduire les déclarations de Frossard au Congrès confédéral d'Orléans.



Il est curieux de noter, en particulier, que cette motion, conformément à la décision du Congrès international de Moscou, interdit toute scission dans les syndicats et fait un devoir aux syndicalistes révolutionnaires de demeurer dans les organisations ouvrières dirigées par les réformistes, pour transformer peu à peu ces organisations du dedans. Par contre, la direction confédérale actuelle s'efforce d'obtenir, dans les syndicats, l'exclusion des éléments révolutionnaires (C. S. R.). Nous avons le droit d'opposer ces deux attitudes.

Le bureau confédéral, dans son manifeste, invoque la charte d'Amiens. Cette charte, qui fonda le syndicalisme révolutionnaire d'avant-guerre, contredit dans toutes ses affirmations à la politique réformiste de la C. G. T. pendant et depuis la guerre. Nous le rappelons simplement pour constater que le bureau confédéral actuel ne saurait l'invoquer contre nous.

Aussi bien, nous ne nous méprenons pas sur le sens et la portée du manifeste. Nous persévérons néanmoins dans notre politique syndicale, scrupuleusement respectueuse de tous les droits du monde ouvrier.

Nous croyons que l'union fraternelle des révolutionnaires sur le terrain politique et sur le terrain économique s'imposera de plus en plus comme une nécessité. Nous croyons aussi que cette union en préparera une autre plus vaste, celle du parti politique et de l'organisation économique de la classe ouvrière, agissant d'un même effort pour la Révolution. Ce sera l'œuvre des bonnes volontés communes, et aussi celle d'événements plus forts que les hommes.

En attendant, le bureau, de la C. G. T. aurait grand tort de croire que l'acte des dissidents pourrait avoir des conséquences funestes pour le mouvement, syndical. Il n'y a pas deux partis socialistes, dont les disputes risqueraient de retentir de façon fâcheuse sur le mouvement ouvrier. Il n'y a qu'un Parti socialiste, qui garde toutes ses troupes en perdant seulement quelques parlementaires. En pareil cas, le mot de scission n'est guère de mise, et nous pensons que le bureau de la C. G. T. s'est ému à tort. Daniel RENOULT.

3 juillet 2014

**Premier mai 1919 par Raoul Verfeuil**

**Le jour du 1er mai 1919 Le Populaire publie ce poème de Verfeuil. Le lendemain, la France entière peut compter le nombre de blessés et de morts suite aux charges de la police commandée par Clémenceau. Dans le même journal Verfeuil fait le point le lendemain. JPD**

### **La fête du peuple**

Premier Mai, fête du Travail,  
Sortez, ouvriers, des usines  
Et fleurissez d'une églantine  
Vos bourgerons et vos chandails

Sortez, les maudits, les esclaves,  
Les parias, les sans-logis,  
Tout ce qui peine et ce qui gît  
Sous le knout et dans les entraves.

Voyez donc ces rayons vermeils  
Coulant à pleins bords dans nos coupes ;  
Sortez des ateliers en troupes,  
Et venez boire du soleil !

Buvez aussi de la révolte ;  
Par larges rasades, buvez ;  
Il faut des forces : vous avez  
A faire de rudes récoltes.

Le blé rouge partout éclot,  
Le vent d'Ouest souffle en rafales,  
Au grenier de la Sociale,  
Nous allons engranger bientôt.

Nous avons à construire un monde,  
Le vieux croule de toutes parts :  
Ne confions pas au hasard  
Une besogne aussi profonde.

Mettons-nous à l'œuvre, les gars,  
Et que le Destin s'accomplisse ;  
L'heure vient des grands sacrifices :  
Ou le triomphe ou le trépas.  
Raoul Verfeuil

## **Le Populaire 2 mai 1919 : La journée d'hier**

La journée d'hier marquera dans les annales ouvrières. Jamais, on ne vit un chômage si complet, si total, si absolu. Toutes les corporations ont obéi avec un ensemble admirable au mot d'ordre des organisations.

Pas un tramway, pas un taxi, pas un fiacre dans les rues. A peine, de-ci de-là, quelque voiture de maître qui file à toute vitesse, ou quelque auto militaire. Des camions aussi qui transporteront, dans l'après-midi, les brutes des réserves centrales au-devant des colonnes de manifestants, et, les charges effectuées, se retireront avec leur cargaison de viande policière.

Tous les corps de métier, sans exception, ont chômé. Les cheminots ont fait arrêter les trains, le Métro n'a pas fonctionné, les électriciens ont coupé le courant, les postiers ont interrompu le tri des lettres et l'expédition des télégrammes. A la Recette principale, ils ont fait plus que ne leur demandait leur Fédération, ils ont abandonné totalement le travail et sont descendus dans la rue, toutes les catégories fraternellement mêlées.

L'après-midi, le décor changea. Obéissant aux instructions de l'Union des Syndicats, c'est par dizaines de mille que les ouvriers essayèrent de se rassembler place de la Concorde.

La manifestation avait été décidée très tardivement ; le gouvernement l'avait interdite. Et cependant le peuple de Paris a répondu en foule et la démonstration a eu lieu.

Ah ! sans doute, elle ne s'est pas faite comme les organisateurs le désiraient ; des bagarres violentes se sont produites ; du sang a coulé : il retombera sur les épaules déjà bien rouges du sinistre vieillard qui, pour notre honte, gouverne notre malheureux pays.

Quel journal parlait la veille de mesures d'ordre, insignifiantes ? Ce fut au contraire un déploiement de forces extraordinaires. Dans la nuit, des troupes étaient venues de banlieue, et quand les manifestants tentent de déboucher place de la Concorde, désignée comme point de concentration, ils se heurtent à des barrages de dragons et de fantassins, derrière lesquels sont alignés les masses sombres de la préfecture de police qui, tout à l'heure, vont se distinguer.

La place de la Concorde étant inaccessible, on prend des rues adjacentes et on atteint le boulevard des Capucines.

A la Madeleine, nouveau barrage, composé de poilus du 59ème de ligne, qui se laissent forcer sans trop de difficultés. On les sent hésitants, voire sympathiques. Le gros des manifestants passe à la hauteur de la rue Royale, il y a malheureusement un deuxième cordon de troupes. Ce sont des dragons. On ne va pas plus loin. Les premières charges se produisent. Les pompiers eux-mêmes viennent à la rescousse et inondent la foule.

Mais des colonnes énormes de camarades s'ébranlent et prennent la direction de l'Opéra au chant de L'Internationale.

A l'Opéra, nouveaux barrages et nouvelles charges, plus brutales, plus meurtrières.

Un jeune homme, Charles Lorne, mécanicien, 18 ans, est tué d'un coup de feu.

M. Clemenceau, qui aime le sang, a dû dormir d'un sommeil rempli de visions charmantes.

Les lauriers de Villeneuve-Saint-Georges, Draveil-Vigneux et Narbonne étant flétris, il a jugé nécessaire de les redorer.

Il a parfaitement réussi. La couronne rouge vient de s'orner d'un nouveau fleuron. Raoul VERFEUIL.

13 mai 2010

## **Verfeuil : je compte sur vous**

En cherchant l'article sur Buffon je suis tombé sur ce texte que j'avais totalement oublié et qui renvoie à un autre projet de nos éditions : rééditer un roman de Verfeuil.

N°28 Janvier-Février 1997 Point Gauche !

### **Lettre exclusive de l'au-delà :**

#### **Je compte sur vous**

Soixante-dix ans après mon enterrement à Montauban vous n'imaginez pas le bonheur que j'ai ressenti quand j'ai appris que j'étais invité à m'exprimer dans un journal du département.

Moi-même, en 1919, j'ai aidé au lancement d'un hebdo tarn-et-garonnais pour défendre des idées semblables aux vôtres (1) : il s'appelait **le Travailleur**. En 1910, avec quelques amis, nous avons créé, dans l'enthousiasme, la première fédération socialiste du Tarn et Garonne. J'avais fait une croix sur mes ambitions poétiques pour me consacrer à la politique. 1910 ! Je pleure quand je pense encore aujourd'hui aux optimismes qui étaient les nôtres. Aux chiens qui nous gouvernaient, il leur fallait la guerre pour tuer nos bontés et miracle des miracles, la guerre donna lieu à la révolution qui tua une deuxième fois nos bontés d'hier ! La bonté ? Vous pouvez l'appeler la générosité, la solidarité, la laïcité, vous pouvez l'appeler comme vous voulez, elle grandissait avec nos idées socialistes.

Jaurès, ils t'ont assassiné pour envoyer ton fils à la guerre et l'y faire mourir ! Jaurès, tu étais la France que j'ai aimée quand j'aimais encore mon pays celui qui leva si haut le drapeau de la démocratie (2). Puis la guerre est venue. Du premier au dernier jour j'ai été avec les pacifistes, et quand l'heure de la victoire a enflammé les esprits cocardiers, j'ai inventé la formule qui a brisé le consensus. J'ai parlé du « boulet de la victoire » ce boulet qui comme un boomerang est venu en 1940 atterrir dans le wagon de l'armistice. Hitler a eu sa revanche. En 1919, on la lui avait offerte.

Ma vie a été un désastre et la tuberculose m'a sauvé en m'envoyant plus tôt que prévu au cimetière car après 1927 que pouvais-je faire ? C'est sûr, en 1936 j'aurais volé aux sommets du bonheur complet mais c'était trop tard, le Front populaire est arrivé trop tard. En 1920, j'ai choisi clairement le Parti communiste qui m'a, aussi clairement expulsé en 1921 car je ne voulais pas obéir aux ordres de Moscou. J'ai été le permanent national de ce parti seulement un an et ensuite j'ai essayé de créer une Union socialiste-communiste. Pendant un temps, nous avons fait peur aux deux partis de la gauche mais, comme toujours depuis, ils se sont unis pour réussir notre disparition. Et je suis devenu l'ombre de mon désastre. J'ai été sauvé par ma mort.

A Montauban, sur ma tombe, il a fallu que ce soit un communiste de mes amis qui prononce les mots les plus émouvants qu'il m'ait été donné d'entendre de mon vivant. Parce que nous étions de purs amis qui placions notre amitié au-dessus des querelles dites partisans et dont souvent on se demande de quoi elles sont partisans. Ecoutez, à soixante-dix ans de distance, mon ami Monsarrat :

« Raoul la bonté même, Raoul l'incarnation de l'honnêteté et de la droiture. Raoul, le vengeur des opprimés ! On n'entendra plus cette puissante voix qui secouait les foules, mais il restera ses écrits, on l'aimera davantage parce que, il a su confier, dans ses livres, toute la noblesse de sentiments qu'il possédait. »

Ah ! mes livres ! Malgré le bel optimisme d'Auguste, ils ont tous disparu avec ma mort et même mon roman auquel je tenais tant L'Apostolat. Vous comprenez mieux maintenant, j'espère, pourquoi l'appel à m'exprimer dans votre journal a été source d'un immense soulagement. Sachez-le, vos problèmes d'aujourd'hui, ceux de la démocratie ou de la paix, ceux de la justice ou de la liberté, ceux du droit ou du devoir, tous datent d'avant la date que vous imaginez. Voilà pourquoi je ne viens pas donner des leçons mais évoquer une expérience. Les divisions issues de l'époque 1920 ont changées de nature, il me semble qu'un autre Jaurès pourrait redynamiser les progressistes, il me semble que l'avenir a besoin de cette perspective. Je sais, dans la circonscription de Jaurès un socialiste au courage de carton est venu piocher une élection facile en 1993, mais tant pis, oublions les aberrations et retenons les nécessités. Constituez un pôle actuel de radicalité en crachant sur les langages convenus et surtout sur les querelles hors de saison. Je compte sur vous. Amitiés révolutionnaires à tous les cœurs de poètes, à tous les braves de partout, à tous les sourires enfantins qui illumineront malgré eux les hommes et les femmes qui gardent la tête haute. Raoul Verfeuil (à qui J-P Damaggio vient de prêter sa plume)

(1) Depuis j'ai appris qu'il commença en tant que lycéen à produire des journaux.

(2) J'ai appris depuis que son roman L'Apostolat commence par l'assassinat de Jaurès !

Dans le numéro suivant de Point Gauche ! Yves Vidailac, directeur du journal évoqua la réunion qui présenta une brochure à la gloire de Verfeuil.

### **Propos d'A propos sur Verfeuil. (par Y. Vidailac)**

Le 11 février 1997, une vingtaine de personnes -bien trop peu vu le charisme du personnage- avaient répondu à l'invitation de "Point Gauche!" et de J.P Damaggio afin d'évoquer la mémoire de Raoul Lamolinerie dit Verfeuil.

" C'est un autre avenir qu'il faut qu'on réinvente "

C'est par ces paroles de la chanson de Jean Ferrat "Le bilan" que Jean Paul commença son exposé, expliquant qu'il serait bon qu'en France tout commence et finisse en chansons ... même les révolutions, déplorant le vide laissé en la matière par les mouvements sociaux d'aujourd'hui.

Puis, il présenta avec la complicité des présents, l'étonnant bonhomme, sans prétendre en dresser la biographie. Toutes les facettes de l'individu furent abordés : le journaliste, l'écrivain, l'homme politique, le pacifiste ... On s'interrogea longuement : comment un homme au tel passé, qui a côtoyé les plus grands politiques de son époque, puisse être devenu un si illustre inconnu, oublié même des siens. Sa voix disparu, on aurait pu espérer le retrouver par ses écrits. Mais il n'en est rien : les coupures de journaux sont rares, ses écrits sont introuvables (D'ailleurs, J-Paul lance un appel à tout lecteur qui posséderait documents et ouvrages de R. Verfeuil de bien vouloir le lui faire savoir).

Une autre chanson concluait bien sûr ce brillant exposé que vous pourrez retrouver dans le N° 2 des Poches de "Point Gauche !". En nous offrant le pot de l'amitié, J-Paul nous dévoilait que ses recherches, après nous avoir fait explorer le temps via la vie de personnages locaux nous feraient voyager dans l'espace . Ses nouvelles cibles : des inconnus du monde.

11 juin 2014

## **Verfeuil dans le Gers 1920-1921**

**Juste avant le Congrès de Tours, Verfeuil est passé par le Gers et le Tarn-et-Garonne. De ce fait, Le Socialiste du Gers a mentionné ce passage et suite au Congrès de la scission il a repris le propos de Verfeuil : Oui au Parti communiste mais sans allégeance à Moscou ce qui vaudra à Verfeuil d'être parmi les exclus de la fin 1921-1922, débat évoqués dans d'autres éléments du blog. J-P Damaggio**

## **Le Socialiste du Gers 5 octobre 1920**

Tournée de propagande

Le Citoyen Raoul Verfeuil de la C. A. P. accomplira dans le Gers, du 15 au 24 octobre la tournée de propagande depuis longtemps demandée par le bureau de la fédération. En raison du peu de temps dont dispose le conférencier, et tenant compte de la difficulté des communications, le conseil a décidé qu'il ne pourrait être donné de réunion qu'au siège des groupes constitués comportant le plus grand nombre d'adhérents et qui, de plus, se chargeront de transporter et accompagner le conférencier à l'aller ou au retour. En conséquence, les secrétaires des sections suivantes : Vic- Fezensac, Fleurance, Eauze, Lannepax, Mirande, St-Clar, Gimont et Lectoure, sont priés de nous renseigner par retour du courrier sur le local et l'heure de la réunion, ainsi que le jour préféré. Pour ce dernier, il est fait toutes réserves utiles en vue de l'organisation définitive de la tournée. Les sections de Miradoux et d'Auch se désistant en faveur des groupes en formation de Condom et de l'Isle-Jourdain, nous prions les camarades de ces deux dernières localités de répondre d'urgence aux questions posés plus haut aux autres secrétaires. Nous attendons toutes ces réponses pour arrêter les dates et préparer les affiches passe-partout dont chacun nous dira le nombre qu'il sera nécessaire de lui envoyer, Le numéro du 15 octobre paraîtra un jour plus tôt et donnera les derniers détails, Nous comptons sur le zèle et sur l'activité des militants pour assurer au vaillant Raoul Verfeuil le succès et l'aise qu'il mérite et qu'il sait pouvoir attendre des socialistes de notre département. Le Bureau Fédéral.

P, S. — Nous dire également les véhicules et conducteurs qui pourront être mis à notre disposition pour transporter l'orateur d'un groupe au groupe voisin, lorsque ces groupes ne seront pas situés sur une ligne de transports publics.

## **Le Socialiste du Gers 15 octobre 1920**

Tournée de propagande par le Camarade Raoul Verfeuil

Raoul Verfeuil, membre du Conseil national et délégué à la propagande, procédera du 15 au 23 octobre à une tournée de conférences dans notre



département. Voici la liste des réunions arrêtées définitivement à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Vendredi 15: Lectoure.

Samedi 16 : Fleurance.

Dimanche 17 : Vic-Fezensac.

Lundi 18 : Mirande.

Mardi 19 : Eauze (non définitif).

Mercredi 20 : Gimont.

Jeudi 21 : St-Clar.

Vendredi 22 : Auch.

Samedi 23: (encore-disponible). La tournée sera terminée ce jour-là pour permettre au camarade-Verfeuil de se rendre au Congrès fédéral du Tarn-et Garonne qui doit se tenir à Valence-D'agen, le 24 et où sa présence a été décidée.

Que les bureaux des sections qui doivent être visités se hâtent de nous indiquer, si elles ne l'ont encore fait, du lieu et de l'heure des réunions, qu'elles ont organisées afin de pouvoir utilement renseigner le conférencier.

Nous ne doutons pas que les secrétaires ne fassent diligence pour que notre ami Verfeuil trouve des camarades, au moment de son arrivée, qui seront se chargés de l'accompagner. Ils ne devront pas perdre de vue, également les moyens de lui permettre de se rendre, le lendemain, dans la Ville où il est attendu selon le programme indiqué plus haut. Il serait même bon qu'ils avisassent le secrétaire de cette section de l'heure du départ et de l'heure probable d'arrivée. - Nous comptons, tous; les uns sur les autres afin que toute confusion soit évitée. Le Bureau Fédéral.

P-S. Si, accidentellement, une section n'avait pas reçu les affiches annonçant la réunion qu'elle nous en informe sans retard. Nous ferons le nécessaire aussitôt.

### **Le Socialiste du Gers 15 Janvier 1921**

#### **POURQUOI NOUS RESTONS dans le Parti**

L'article de notre camarade Raoul Verfeuil n'exprime naturellement pas, dans toutes les appréciations qu'il contient, le point de vue de la majorité du Parti socialiste. Nous n'hésitons pas cependant à lui donner accueil.

Au moment où les dissidents s'efforcent d'égarer l'opinion sur les responsabilités de la scission socialiste, il nous plaît qu'un militant aussi justement considéré que Verfeuil rétablisse dans ses droits la vérité outragée. Et il nous plaît aussi de montrer que nous saurons à l'occasion donner la parole à nos camarades de la minorité du Parti. La discipline que nous entendons imposer à cette dernière ne consiste pas, pour elle, dans l'obligation du silence. —Am. D.

"La scission qui vient de se faire, à Tours, dans notre grand et cher Parti, sera néfaste, — si elle dure— à la cause du socialisme français et à celle de

la Révolution mondiale elle-même. Voulu, dans ses origines lointaines, par Moscou, elle est due, dans ses origines immédiates, à la droite du Parti alliée à certains éléments reconstructeurs qui ont exploité admirablement, contre Longuet lui-même, le télégramme Zinoviev. J'ai dit au congrès ce que je pensais de ce télégramme. Je ne retire pas un mot de ma déclaration. L'indignation qu'il a soulevée était sincère chez certains ; elle était factice chez les autres qui ont vu seulement, dans cette fameuse dépêche, l'occasion tant cherchée de s'en aller en beauté d'un parti dans lequel, à tort ou à raison, ils croyaient ne plus pouvoir vivre. Le télégramme était outrageant.

Nous avons reçu d'autres outrages pendant la guerre, depuis la "déviation mentale" jusqu'au "cafard du poilu" en passant par bien d'autres calomnies collectives ou personnelles. Nous sommes cependant restés. Si la scission ce fût jamais justifiée, c'eût été pourtant à ces heures où l'on ne se contentait pas de nous injurier, mais où l'on faisait en outre subir à la doctrine et aux méthodes du Parti un autre bouleversement, ô Blum ! Que celui qui résultera de l'adhésion à la IIIe Internationale !

Le télégramme Zinoviev appelait une protestation : elle a été formulée.

Frossard a textuellement affirmé que Longuet n'était pas, comme prétend Zinoviev, un agent de l'influence bourgeoise ; la majorité du Congrès a fait siennes, par acclamations et à ma demande, ces déclarations sténographiées du secrétaire général du Parti. A ce moment là l'accord aurait pu facilement s'établir si d'aucuns n'étaient venus à Tours avec un nouveau parti en poche. Ceux-là voulaient, coûte que coûte, la cassure ! C'est tellement vrai qu'ils avaient - pour le cas où la motion Renoult eût été retirée par ses auteurs ou repoussée par le Congrès, — préparé deux autres positions de repli. Une nouvelle bataille se fut livrée sur les garanties à donner aux minorités, et une troisième sur la conférence de Vienne. Nous n'avons, malheureusement, appris ces choses qu'après le Congrès.

La scission, dans ces conditions, était difficile à éviter. Que ceux qui, de près ou de loin, dans quelque camp qu'ils se trouvent, en sont responsables, portent cette responsabilité, s'ils le peuvent, d'un cœur léger ! Nous ne pensons pas, quant à nous, que ce soit en divisant le prolétariat, sur quelque terrain que ce soit, qu'on sert-bien le-socialisme. Et c'est la raison essentielle qui nous a fait rester dans le Parti. Nous ne pouvions d'ailleurs pas, en tout état de cause, rejoindre la droite dans une organisation cessant d'être un groupement de synthèse pour de venir un groupement d'affinités. Bracke me disait un jour rue de la Bretonnerie : «Je supporte Albert Thomas dans l'unité parce que l'unité suppose la représentation de toutes les tendances ; l'unité brisée, je ne pourrai pas vivre dans le même parti que lui». Une seule chose aurait pu justifier la scission : des mesures d'ostracisme prises par le Congrès contre telle ou telle fraction, ou même telle personnalité. Ces mesures ont été écartées et le Congrès était disposé à voter sur le champ une charte des minorités

qui, sans nous donner entièrement satisfaction, garantissait cependant notre liberté d'opinion et d'action en même temps qu'elle sauvegardait notre dignité d'hommes et de militants. Les déclarations des délégués de province nous avaient, d'autre part, complètement rassurés sur la façon dont les fédérations, presque unanimes, comprenaient l'adhésion à la III Internationale. Malgré cela, des citoyens ont cru devoir rompre avec le Parti. Il en est parmi eux, dont le départ était souhaitable; il en est d'autres que pour ma part je regrette profondément de ne plus voir à nos côtés. Nous ne sommes pas tellement riches en hommes que nous puissions faire aisément notre deuil du concours précieux qu'ils nous eussent continué. Ce n'est d'ailleurs pas sans hésitations que certains d'entre eux ont pris une telle détermination. Je connais leurs troubles de conscience pour les avoir moi même partagés et je puis bien dire que Longuet par exemple, serait resté avec nous si des amitiés sur lesquelles il comptait ne s'étaient, au dernier moment, dérobées. Nous voici maintenant séparés. Ce n'est certainement pas ce que souhaitaient les reconstructeurs de nos fédérations-qui nous avaient envoyés à Tours. Puissent-ils, ces camarades obscurs et dévoués, réparer rapidement le mal que l'on a fait par dessus leur tête et contre leur volonté. Il leur appartient, à leur tour, de parler et d'agir. Nous les aiderons, pour notre modeste part du mieux que nous pourrons, dans les efforts qu'ils voudront bien faire pour réconcilier les frères devenus ennemis. Nous nous sommes inclinés, en militants disciplinés, devant les décisions du Congrès national. Il n'y a pas de parti possible sans discipline. Nous entendons cependant, comme je l'ai déclaré, conserver notre indépendance d'esprit, notre dignité, nos conceptions propres. La discipline nécessaire et renforcée du Parti ne nous interdit pas d'entreprendre ou de soutenir une action en faveur du rapprochement de toutes les forces révolutionnaires momentanément divisées. L'Unité est morte: Vive l'Unité !

RAOUL VERFEUIL.

### **Autre article du même journal**

#### **Le Congrès Socialiste**

*Dédié aux réflexions de nos amis et aux méditations de Verfeuil.*

Enfin, notre Parti socialiste vient, dans son Congrès de Tours, de faire la scission avec les réformistes. Tant mieux. Il était désirable que le Congrès se terminât dans ces conditions. Nous avons eu le tort même de faire trop de concessions à ces renégats. Nous ne devons pas hésiter à déclarer que nous souhaitons la scission. Les Renaudel et les Longuet ne parlaient pas la même langue que nous. Les mêmes mots n'avaient pas la même signification pour les uns et pour les autres. Comment pourrait-on faire l'unité entre gens si différents. Ce n'était pas possible. Enfin, nous allons pouvoir mener l'action qui nous conduira prochainement à la transformation sociale totale. Nous n'aurons plus de freineurs pour nous empêcher de monter la côte de la Révolution. Longuet-Paul Faure et leur

bande sont démasqués puisqu'aussitôt la scission acquise ils décidaient de fusionner avec Renaudel et ses amis dans un nouveau Parti alors que pendant la guerre ils prétendaient impossible l'entente entre ces deux groupes. Bientôt ils seront avec les radicaux, lesquels les attendent. Quand on voit M. Schwob, du **Phare** accepter le socialisme de ces gens-là, on est fixé sur leur socialisme. Les Longuet et les Renaudel ont voté tous les crédits de guerre jusqu'à l'armistice, ils ne repoussent pas leurs actes et sont prêts à les renouveler. Cela ne pouvait être admis par nous, en aucun cas. Le Congrès s'est terminé comme il le fallait. Bravo.

Accaparons les syndicats, à présent, ce qui sera facile, et l'avenir sera ensuite à nous. Edmond GUILLOU. (Du Prolétaire de la Vendée).

11 janvier 2014

## A Jaurès par Verfeuil



Le Montalbanais Verfeuil a été profondément marqué par l'assassinat de Jaurès qu'il raconte dans le premier chapitre de son roman, *L'Apostolat*, et que nous avons publié sur ce blog. Ici je l'imagine sans peine, en pleine guerre, penché sur sa feuille pour, par un poème, pleurer le disparu. Un texte aux tonalités religieuses. Verfeuil est resté un pacifiste et un grand bonhomme. Si lui tente de continuer Jaurès, modestement je tente de continuer Verfeuil. Jean-Paul Damaggio  
La brochure de quelques pages est éditée en 1917 à Paris à la Librairie d'Action et de la Ghilde « Les Forgerons » au 16 rue Monsieur le Prince ; le poème est décoré de trois dessins dont un portrait de Jean Jaurès par Pierre Larivière.

### A JEAN JAURÈS

ILS l'ont tué. Ils l'ont, en un soir de démente  
Ou d'infâme calcul, lâchement abattu.  
O Lui qui fut le Verbe et qui fut l'Éloquence,  
Et le son de sa voix à tout jamais s'est tu.  
Ils l'ont tué. La guerre agitait à nos portes  
Son spectre de douleurs, de haines et de sang.  
Ils l'ont tué : la guerre, aussitôt surgissant,  
Faisait s'entrechoquer les premières cohortes.

Un seul espoir restait : sa parole sublime,

Et sa douce énergie et son cœur généreux,  
Son immense savoir, son âme magnanime,  
Son exquise bonté propice aux malheureux.

Et tous nous attendions, angoissés et farouches,  
Au seuil même du drame où sombrait l'univers,  
Le mot qui fût sorti sûrement de sa bouche  
Et nous eût délivrés de nos troubles amers.

Il nous eût indiqué d'un geste notre route ;  
Il nous eût dit : « Amis, c'est là qu'est le Devoir »  
Et c'était suffisant pour dissiper nos doutes  
Et nous l'aurions suivi sans même le vouloir.

Il nous aurait donné le signal des révoltes :  
« Nous ne sommes liés qu'avec l'Humanité  
Et nous ne ferons pas vos sanglantes récoltes  
Nous sommes pour la paix et la fraternité ! »

Ou bien, sous l'ouragan courbant nos faibles têtes,  
Nous aurions attendu que le soleil revînt.  
Il faut savoir laisser passer une tempête ;  
Contre la foudre aveugle on lutterait en vain.

Mais, quel que soit, hélas ! son conseil ou son geste,  
A la face du ciel, d'un grand cri surhumain,  
Il eût clamé ces mots éperdus : « Je proteste !  
Et vous, gouvernements, prenez garde à demain ! »

Oh non ! tu n'aurais pas légitimé la guerre,  
Toi qui la combattis si vigoureusement !  
Tu n'aurais pas absous les bandits de naguère ;  
Le crime aurait reçu son juste châtement.

Oh non ! tu n'aurais pas prêché la guerre sainte  
— Guerre dite du Droit et de la Liberté ! —  
Il monte des charniers de trop lugubres plaintes  
Et le nombre des morts encor n'est pas compté.

Non ! tu n'aurais pas dit : « Mourez ! c'est la dernière !  
Vous luttez pour la Paix et pour l'Humanité ! »  
Et si tu l'avais dit, prudemment, à l'arrière,  
Tu ne te serais pas, un seul jour, abrité.

Surtout, tu n'aurais pas glorifié la haine,

Exalté le plus bas des sentiments humains,  
Et les peuples trompés, qu'on tue et qu'on enchaîne,  
A ta voix se seraient bientôt tendu la main.

Tu te serais dressé, suppliant et superbe,  
Entre ces malheureux plus fous que des démons  
« Aimez-vous ! Allemands, Français, Autrichiens,  
Serbes Aimez-vous par dessus les fleuves et les monts !

« Aimez-vous par dessus les frontières factices,  
Par dessus les patries, par dessus les tombeaux !  
Ensemble, bâtissez la cité de Justice,  
De la Paix, de l'Amour, du Bien-Être et du Beau / »

Et lorsque la plupart, regrettant leur furie,  
Auraient voulu boucher la gueule des canons,  
Ah non ! ce n'est pas toi qui, poussant aux tueries,  
Impitoyablement eusses répondu: « Non ! »

Tu serais apparu, tel un autre Messie,  
Aux yeux émerveillés des peuples repentants.  
Le rameau d'olivier, c'était là ton hostie:  
Il eût brisé le glaive aux mains des combattants !

Le rameau d'olivier, c'était le nouveau Signe  
Par lequel nous aurions vaincu, derrière toi !  
Hélas ! tes successeurs, tes disciples indignes,  
Sans crainte et sans pudeur l'ont profané vingt fois !

Ils t'ont, pour des raisons qui sont peut-être infâmes,  
Trahi comme jadis on a trahi Jésus ;  
Ils ont vendu ton sang comme ils vendaient leur âme  
Et ton saint évangile ils ne le prêchent plus.

Qu'importe ! Nous saurons conserver ta mémoire  
Pure de toute tache et de tout abandon  
Et ceux-là qui, sans nous, auraient terni ta gloire  
Viendront, à deux genoux, te demander pardon !  
Dors en paix, ô Jaurès, dans la terre albigeoise,  
La vieille terre d'oc que brunit le soleil ;  
Parmi tes paysans, parmi tes villageoises  
Qui veillent pieusement sur ton dernier sommeil.

Dors en paix dans les fleurs, les fruits, les céréales ;  
Parmi les blonds épis, parmi les grappes d'or ;

Dans le cadre ancien des choses familiales,  
Grand parmi les vivants, vivant parmi les morts !

Dors en paix ! l'heure vient des moissons attendues.  
Le grain que tu semas ; nous le récolterons.  
Au milieu du sillon on te prit la charrue :  
Nos sommes quelques-uns qui le continuerons.

Raoul Verfeuil

Ce poème a été réédité par le *Bulletin de la société de études jaurésiennes* janvier mars 1971 avec cette petite bio

Raoul Verfeuil s'appelait, de son vrai nom, Lamolinairie. Né en 1887, employé aux P.T.T., socialiste, il milita d'abord dans le Tarn-et-Garonne, puis dans la Fédération de la Seine. Proche de Jean Longuet, il entra à la Commission administrative permanente comme minoritaire, en décembre 1916. Resté anti-zimmerwaldien, son choix à Tours pour la S.F.I.O. relève des ambiguïtés du con- grès. Il sera exclu du parti en septembre 1922, sur demande de l'Exécutif de l'Internationale et de la gauche de sa fédération. Son poème parut aux éditions de la Ghilde des Forgerons au cours du troisième trimestre de l'année 1917.



28 août 2012

## **La mort de Verfeuil par Frossard**

**L'ami René Merle m'oriente vers une nouvelle source accessible sur internet : une partie de la presse régionale à la BM de Toulouse. Je suis allé aussitôt voir le *Midi socialiste* que j'ai tant et tant étudié au moment d'une étude sur le cas des grèves de Castelsarrasin avant 1914. Je voulais y retrouver l'homme qui ne me quitte pas, Raoul Verfeuil, et les résultats ne manquent pas. Aujourd'hui le texte de Frossard sur la mort du Montalbanais. Je rappelle que le « boulet de la victoire » c'était pour dire que la victoire de 1918 avec les conditions imposées à l'Allemagne ne pouvait que revenir en pleine figure de la France.... Ce texte est précieux par beaucoup de point. J-P D.**

## **Midi Socialiste 3 novembre 1927**

### **Raoul Verfeuil**

Il est mort l'autre nuit, dans un sanatorium des Landes, après une longue agonie de plus d'un an. Nous étions tous sans nouvelles de lui depuis des mois. Il m'avait écrit au début de l'année, coup sur coup, deux lettres pleines d'humour et comme l'un de nous, notre ami R.-G, Réa, qui le savait presque dans la gêne, s'était préoccupé de lui assurer au moins un minimum de sécurité matérielle, m'avait prié, avec un émouvant et farouche souci de ce qu'il croyait être sa dignité, de dire qu'il n'accepterait point qu'on lui vint en aide. Sur tout ce qui le concernait, il était d'une discrétion ombrageuse. Il ne livrait jamais rien de sa vie intime et pourtant il n'avait rien à cacher. Nous le plaisantions parfois. Ce doux poète aux yeux candides, qui avait dévoué au socialisme un cœur d'une admirable richesse, cet idéaliste ingénu, passionné accueillait nos railleries avec un bon sourire et les désarmait à force de généreuse indulgence.

Il était venu au socialisme très jeune, par instinct plus que par raison, à la recherche d'une mystique comme tant d'autres. Dans son département d'origine, le Tarn-et-Garonne, il lui fallut livrer de dures batailles pour que le parti de Jaurès eût enfin droit de cité. C'est là-bas qu'en 1914 il fit ses premières armes. Candidat socialiste dans une circonscription où il n'y avait que des coups à recevoir, il se dépensa sans compter, tenant tête avec un beau courage à la meute de ses adversaires. Puis il vint à Paris. La guerre en quelque sorte le révéla à lui-même. Tout de suite, il la dénonça comme le Crime des crimes, et il se mit à la haïr d'une haine exaspérée. Lorsque Maurice Delépine racontera l'histoire du mouvement minoritaire qu'il connaît mieux que personne, il nous montrera Verfeuil assidu aux réunions de son Grenier et plein d'une sombre ardeur pour la paix. Hélas ! nous n'étions pas nombreux à rester maîtres de nos nerfs dans l'effroyable tourmente.

Nous avions pris au sérieux les enseignements de nos chefs et les résolutions viriles de nos Congrès. Le mensonge de la guerre du Droit, de la guerre pour tuer la guerre, soulevait nos consciences. Mais autour de nous, par un phénomène de folie ou d'aberration collective, les plus fermes, les plus clairvoyants, les plus justement écoutés et réputés réprouvaient nos scrupules et nous donnaient tort d'avoir raison.

Raoul Verfeuil était certes, dans notre petit groupe, l'un des plus décidés. Il n'admettait pas leurs hésitations. Il méprisait les petites habiletés de la politique. Il allait toujours jusqu'au bout de sa pensée qui était simple et droite, et il nous proposait toujours, à notre grand désespoir, les formules les plus audacieuses et les initiatives les plus risquées. Un jour, dans un congrès, à la veille des élections bleu horizon de 1919, il eut un mot qui lui valut une notoriété que nos candidats jugèrent fâcheuse : il parla du « boulet de la Victoire ». Quelle tempête dans les encriers du Bloc National ! Je ne suis pas sûr que ses amis ne lui reprochèrent point avec une affectueuse sévérité, cette audace oratoire. L'avons-nous assez traîné depuis dix ans bientôt, le «boulet» du pauvre Verfeuil !

La Révolution russe exerça sur son esprit un puissant attrait. Mais, il n'adhéra au communisme que par discipline. Il rompit avec Moscou quelques semaines avant moi. Lorsqu'à mon tour je repris ma liberté, il m'écrivit : « Enfin, je te retrouve !... » Et, dans les heures difficiles que je vécus alors, sous les outrages des hommes dont je m'étais séparé, sa chaude et fidèle amitié me fut un réconfort quotidien.

Dès lors, c'est à la reconstitution de l'unité ouvrière qu'il se consacra tout entier. A la mort de Pierre Brizon, il avait repris La Vague qu'il rédigeait presque seul, dans un bureau voisin du mien, rue Saint-André des-Arts. Avant que ses forces ne le trahissent, il nous donna un beau roman, d'une solide facture « L'Apostolat », qui était le récit des années terribles et l'histoire un peu amère de nos espérances et de nos déceptions. Mais déjà il souffrait des premières atteintes du mal implacable qui devait l'emporter.

Nous lui reprochions, nous qui ne savions pas, de manquer de ressort ; il était malade et ne l'avouait point. Nous ne le reverrons plus.

Dans nos réunions et à la tribune des assemblées populaires, nous ne l'entendrons plus de sa voix chantante, que relevait une pointe d'accent méridional, exalter l'idéal dans lequel il avait trouvé le maximum de poésie. Le socialisme perd en lui un militant d'une rare sincérité, Nous perdons un ami sûr, l'ami des mauvais jours, cœur d'or, d'une exquise délicatesse, compagnon charmant et modeste qui ne voulut jamais faire de peine à personne autour de lui. Sur sa tombe, au bord de l'océan, l'on pourrait graver cette inscription : « Ici repose un socialiste qui fut le meilleur des hommes ! » L.-O. FROSSARD

15 juin 2009

## **Raoul Verfeuil en 1907 et bio de Maurières**

Raoul Verfeuil est un montalbanais extraordinaire que Marcel Maurières présente ainsi dans 800 auteurs, dix siècles d'écriture en Tarn-et-Garonne :

Fils d'ébéniste il travaille d'abord comme employé des postes avant de devenir journaliste. Militant politique, il est un des créateurs de la Fédération socialiste de Tarn-et-Garonne (1910), puis devient un dirigeant national de la SFIO et de la CGT avant la première guerre mondiale. Outre ses écrits politiques, on lui doit un roman L'Apostolat, qui retrace les luttes des minoritaires socialistes (dont il faisait partie) pendant la guerre, et les circonstances de la scission de Tours. A dix-neuf ans, il a également publié un recueil de poésies, *Fleurs d'avril* ».

### **Compléments d'informations :**

Ce recueil est publié pendant son combat des années 1905 à 1907, un combat lisible à travers ses interventions régulières dans l'hebdomadaire d'Irénée Bonnafous (le maître local de *La Dépêche*), *l'Indépendant*. Nous y voyons comment Raoul Verfeuil passe d'un engagement aux côtés de la gauche des radicaux, à un engagement aux côtés des socialistes. A partir de 1920, il deviendra un dirigeant national du Parti Communiste mais fera partie de la première fournée des exclus au moment de la bolchevisation en 1922. Il tentera alors de créer, sans succès un parti socialiste-communiste puis il meurt en 1927 de la tuberculose. Son action entre 1905 et 1907 recoupera celle de toute sa vie : action sociale, pacifiste et politique. Par rapport à la loi de 1905, tout en étant un ferme soutien de la Séparation des Eglises et l'Etat, il la jugera insuffisante tout en indiquant qu'il n'est pas toujours utile de « manger du curé ». Quand le 16 décembre 1905 il fait le bilan de l'œuvre de la législature, il note en positif la loi des deux ans (le service militaire passe de trois à deux ans) et en négatif « les fautes qui sont nombreuses sur la loi de Séparation qui n'est pas beaucoup mieux que le Concordat ». Pour lui, il reste une question essentielle : « qui va payer les retraites ouvrières ? ».

A travers les écrits du jeune Raoul Verfeuil nous allons survoler tous les débats de la période 1906-1907.

#### Positionnement politique

Le 22 avril 1905, il donne quelques réflexions suite au drame de Limoges quand le gouvernement a fait tirer sur les ouvriers en grève : « Décidément les gouvernements actuels se valent, que nous vivions sous un régime autocratique comme en Russie ou que nous soyons les sujets d'un roi constitutionnel ... Un Etat vaut l'autre mais pas plus ; le Tsar fusille les habitants de St Pétersbourg, le ministère Rouvier et particulièrement M. Etienne canarde les Limousins. »

Il continue : « La nation française tombe des hautes cimes où elle s'était élevée, dans l'ornière, dans la boue. Son gouvernement qui se dit républicain, assassine les ouvriers, de même que Napoléon III massacrait en 1851 les adversaires du coup d'Etat. »

Il écrit aussi : « Il ne faut pas se le dissimuler. La République qui nous régit n'est qu'une république bourgeoise, moins mauvaise qu'un autre sans doute, mais pas précisément bonne. »

Il est favorable à un retour du ministère Combes ce qu'il confirme le 10 mars 1907 avec la mort du gouvernement Rouvier.

### **La querelle religieuse**

Son positionnement est clair : « Tandis que la Religion se mourrait, la Raison, autre soleil, se levait triomphante ».

Le 17 juin 1905, pour dénoncer une manœuvre de la droite, il envoie une lettre ouverte aux plébiscitaires (ceux qui veulent que la question de la Séparation soit soumise à un plébiscite) : « On croirait entendre parler le plus farouche de nos révolutionnaires. Au lieu de vous unir à la droite unissez vous aux socialistes mais je suis bien tranquille ce voisinage vous gênerait trop. Vous êtes républicains quand il s'agit d'amorcer les électeurs et d'abuser d'eux ».

Il intervient aussi sur ce point en affirmant clairement ses positions anti-cléricales le 24 mars 1906 dans *les élucubrations de l'église* ou le 7 juillet 1906 dans *la sainte galette*. Il indique alors, pour la critiquer, la position d'un prêtre :

« Forcés par notre vocation de vaquer en conscience aux obligations du saint ministère il nous est impossible de recourir au travail de la terre, aux opérations du commerce, ou de l'industrie, pour faire face aux nécessités de l'heure présente. »

22 juin 2014

## **Raoul Verfeuil en 1913 et la naïveté**

**Parmi les nombreux articles de Verfeuil, je retiens celui-ci pour interroger cette naïveté que fut celle des pacifistes de 1910 à 1914. Un avant la guerre, pas question de voir la moindre trace de nationalisme chez les socialistes allemands !**

**Attention, je ne prétends pas, parce que le combat pacifiste était perdu d'avance face aux "patriotards", qu'ils auraient dû rester à la maison ! Toute la question reste la même : comment adapter un stratégie de lutte aux conditions de la lutte ? Pour le dire autrement : comment analyser une réalité pour y puiser les moyens de la changer en mieux ?**

**Comme le démontre d'autres articles, Verfeuil resta un pacifiste toute sa vie et en particulier pendant la guerre ! D'où lui venait cet engagement ferme et définitif ?**

**Comment ne pas céder aux sirènes majoritaires ? J-P Damaggio**

## **Midi socialiste 17 avril 1913 AUTOUR D'UN DÉBAT**

### **Les socialistes allemands**

#### **De notre rédaction parisienne**

On se souvient du bruit fait autour d'une étude du citoyen Audler, professeur à la Sorbonne sur le socialisme dans l'Allemagne contemporaine. Le citoyen Audler, qui est un homme de grande valeur, qui fut délégué, de l'Université de Paris au centenaire de l'Université de Presbourg; qui passe pour connaître admirablement l'Allemagne ne craignait pas, dans son étude de mettre en doute l'antimilitarisme incontestable de nos camarades allemands et de les représenter comme de "bons patriotes", inféodés de plus en plus à un impérialisme paradoxal.

Se basant sur l'attitude de quelques individualités sans mandat et sans autorité comme Hildebrand, exclu d'ailleurs de la social-démocratie pour ses conceptions anti- socialistes sur la politique coloniale, Audler prétendait que le socialisme allemand s'éloignait chaque jour davantage du marxisme et tendait presque vers un nationalisme dangereux.

On se doute de la joie de la presse bourgeoise quand elle connut de telles affirmations. Cette fois, ce n'était pas un réactionnaire, un chauvin qui parlait : c'était un socialiste, un historien. Et la presse bourgeoise, de "L'éclair" en passant, naturellement, par "Le Temps" cria plus fort que jamais que nous étions vendus à l'Allemagne alors que nos camarades d'outre-Rhin étaient de loyaux sujets de kaiser. Notre parti lui-même s'émut et Jaurès dans "L'Humanité" dut écrire plusieurs articles pour remettre les choses au point.

Audler, attaqué par Jaurès, témoigna du désir de s'expliquer et dimanche il venait devant l'Union des sections. socialistes de Sceaux et de Vannes

fournir ses explications contradictoirement avec le citoyen Grumbach, secrétaire du Club de lecture socialiste allemand de Paris.

Nous devons à la vérité de dire qu'Audler n'eut pas le beau rôle. Il essaya bien de prouver qu'il avait eu raison de signaler le danger que faisait, courir au socialisme allemand et mondial un prétendu impérialisme de la social-démocratie mais, véritablement, ses affirmations n'étaient pas sérieuses et Grumbach n'eut pas de peine à lui démontrer que ses documents étaient fantaisistes, erronés ou inexacts. La Social-démocratie est à l'avant-garde de l'Internationale Ouvrière, et rien dans son passé n'autorise personne - et surtout un socialiste à à croire et à publier qu'elle a des tendresses pour le militarisme. Son action actuelle contre les armements prouve au contraire, une fois de plus, qu'elle est en parfaite communion d'idées avec la section française comme avec toutes les autres sections et Audler a fait preuve d'une inconcevable légèreté en prenant à son compte les ragots de nos patriotards. De cette façon non seulement il blessait le parti allemand et le parti français, mais encore il gênait considérablement leur action contre les nouveaux crédits militaires dans les deux pays et contre la loi de trois ans en France. Quand on est socialiste et quand par surcroît on professe à la Sorbonne, on doit être d'esprit plus sûr et plus réfléchi.

Raoul VERFEUIL,

10 janvier 2011

## **Verfeuil : il était au Congrès de Tours**

Monsarrat sur la tombe de Verfeuil

Au moment où le PCF célèbre l'anniversaire du congrès de Tours, en Tarn-et-Garonne on pourrait rendre hommage à un Montalbanais participant du Congrès. Au moment du décès de Raoul Verfeuil (1887-1927), mort de tuberculose très jeune, c'est un Montalbanais, Auguste Montsarrat, qui lui rend l'hommage suivant.

Chers amis

Ma désolation se mêle à votre désolation, mes pleurs à vos pleurs. C'est dimanche matin, par la voie de ***l'Humanité*** que j'ai appris la terrible nouvelle : Raoul Verfeuil est mort ! Aucun écho autour de moi pour me dire les causes de ce malheur. J'en voulais à Henriette de m'avoir laissé dans l'ignorance, car elle sait très bien que j'aimais Raoul comme j'aime mon fils. Je sais bien que mes regrets auraient été vains devant le mal qui le guettait, mais il me semble que, dans les circonstances si tragiques, il n'est pas trop de rassembler tous les cœurs amis pour ne former qu'un bloc capable d'aider à supporter de pareils chagrins.

Raoul la bonté même, Raoul l'incarnation de l'honnêteté et de la droiture, Raoul le vengeur des opprimés ! On n'entendra plus cette puissante voix qui secouait les foules, mais il restera ses écrits : on l'aimera davantage parce qu'il a su confier dans ses livres toute la noblesse de sentiments qu'il possédait.

Sa pensée révolutionnaire ne s'éteindra pas et si ces dernières années il s'était séparé du Parti communiste je suis certain que son cœur battait à l'unisson de tous les militants dans la grande victoire de la Révolution de 1917. C'est d'ailleurs pour cela qu'il fit la prison à Clermont-Ferrand comme délégué du Parti.

Il était signalé comme dangereux ; pour avoir parlé à Molières, Caylus, Saint-Antonin, nous étions appelé chez le juge d'instruction.

Dans ***l'Apostolat***, il confesse que la discipline de fer que nous devons nous imposer pour abattre le régime capitaliste était la cause de son départ. Il n'avait pas compris, comme je le lui disais, que c'était le gage du triomphe d'un nouveau monde : de l'Humanité, de la Paix universelle !

Tout jeune, il avait commencé la bataille. C'est sur les bancs du lycée qu'il rédige un journal *L'indépendance*. Il ne peut pas continuer ses études, ses moyens de fortune ne le lui permettent pas ; il voudrait écrire, écrire. Il va au journal *la Dépêche*, mais le salaire est insuffisant, il faut aider la famille et il ne gagne pas pour se suffire ! Un examen des P.T.T. est annoncé. Il se présente et est reçu ; il pourra peut-être secourir son père et sa mère qu'il affectionne. Sa joie est grande. Il contribue à fonder la Jeunesse laïque.

Il assure les fonctions de secrétaire du Parti radical pendant un certain temps, mais il ne tarde pas à l'abandonner pour venir rejoindre le Parti socialiste. Sous son impulsion, un élan nouveau se crée, mais on ne peut pas se réunir, personne ne veut de nous parce que Révolutionnaires ! Il trouve une combinaison : les anciennes prisons sont démolies, on construit l'immeuble où se trouve le commissariat de police et la maison Lasvénes, le rez-de-chaussée est couvert, on enjambe les fenêtres et on tiendra là nos réunions. Plus tard, on va au Café *des Etats-Unis* on ne nous craint plus.

Il fonde une Jeunesse socialiste dont il est l'âme. Il va à Paris tout plein de cette ardeur qu'il nous avait donnée. Là il se dépense sans compter. Après son service, on le voit partout ; il donne vie au groupe de son quartier. Bientôt, il se fait distinguer. Ses camarades le choisissent comme secrétaire.

Il rentre à *l'Humanité* où on lui confie "la Vie sociale". A partir de ce moment, il se trouve en contact permanent avec les chefs du Parti. Longuet en fait son ami, son confident. Des élections législatives ont lieu. La Fédération de Tarn-et-Garonne le choisit pour combattre Frayssinet dans l'arrondissement de Castelsarrasin. Il mène une campagne impitoyable contre les ennemis de classe : les bourgeois roulent en auto, il n'a qu'une modeste bécane qu'on lui a prêtée. Il poursuit ces messieurs partout. Il arrive en retard, mais on est obligé de l'écouter : sa sincérité en impose, c'est l'apôtre qui parle. Il retourne à Paris reprendre son service. La guerre éclate quelques temps après. Là, il tient barre dans tous les congrès : il se classe dans les minoritaires, les défaitistes de l'époque. Par son action, le Parti écoute sa voix ; il devient majorité, il prend le secrétariat du parti de la Seine où il donne une nouvelle vie au socialisme. Dans un discours retentissant, il lance la fameuse phrase si prophétique "du Boulet de la Victoire". Toute la presse bourgeoise s'élève contre lui et ici à Montauban on chercha dans cette circonstance à effleurer sont honnêteté par la médisance. Nul mieux que moi n'a pénétré toute la beauté de cet homme dans l'indignation qu'il ressentait de se voir ainsi outragé.

Arriva la scission de Tours, Raoul, qui voulait sauver l'unité à tout prix, donna son adhésion au Parti communiste ; à la mort de Brizon, il prit la direction de la Vague. Depuis, il se donnait avec passion à ses écrits : « **L'Apostolat** » préfacé par Victor-Marguerite restera un de ses meilleurs romans.

Il y a un an à peine, il était venu me voir au bureau ; il était plein de santé. En nous embrassant, je vis perler une larme. Il me dit : A bientôt, je promets de venir vous voir à la campagne avec mon ami Beate.

Hélas ! cette joie m'est ravie et aujourd'hui, je n'ai qu'à pleurer avec vous celui qui a si dignement rempli sa tâche. Que sa vie serve d'exemple et nous donne le courage de surmonter la douleur qui nous étreint. Camarade Raoul, adieu !



**En publiant ce texte en Décembre 1927, le *Républicain de Tarn et Garonne* indique :**

« C'est vendredi, par une matinée froide et brumeuse, qu'ont eu lieu les obsèques de notre bon camarade Raoul Verfeuil. Le cortège n'était pas nombreux mais il était formé d'amis sincères et dévoués pour qui le souvenir et l'amitié ne sont pas de vains mots. »

**Le journal ajoute le texte d'un vieux militant :**

"Verfeuil, de son vrai nom Lamolinairie, était une curieuse figure montalbanaise. Sa physionomie douloureuse où flottait le rêve et la mélancolie rappelait celle du christ.

Il n'avait pas vingt ans qu'il publia un recueil de fraîches poésies : *Fleurs d'Avril*. Il faisait alors partie de cette noble phalange de jeunes adolescents de la Jeunesse laïque, jeunesse ardente, vibrante, éprise d'idéal de bonté et de justice sociale. Ce jeune bataillon a connu les Maynard, les Desquines, Léon Ferral, Sibra, Rolland, Pomiès, Campagnac etc...

Avant de quitter Montauban, Verfeuil fonda avec quelques militants la Fédération socialiste de Tarn-et-Garonne. [...]"

**Note : Jean-Paul Damaggio**

Quelques mots sur Auguste Montsarrat (1866-1942) recueillis auprès de sa belle-fille que j'ai rencontrée au début des années 80, après la mort de son mari ce qui l'incita à brûler les archives de son beau-père (quel malheur !) dont elle ne conserva qu'une photo.

"Ses parents sont des paysans catholiques du Tarn : Vianne près de Castres. Il a une sœur. Il sera élève dans une pension religieuse mais perdra la foi. Sa femme était une protestante attachée à sa religion. Ils eurent un seul enfant. Auguste Monsarrat était la bonté absolue, d'une grande gentillesse et d'une grande bravoure. Il habitait rue Carrel à côté de la barrière et il s'occupait des enfants de cette maison. C'était un grand idéaliste. "Plutôt que de jeter des bombes, les avions devraient jeter des fleurs" aimait-il répéter. Son dieu était le travail et il fut contrôleur des PTT avec sa femme. Il fut aussi administrateur de l'hôpital. Il faisait des conférences et il écrivait. Son décès : le 12 septembre 1942."

18 janvier 2011

## **Le peuple, Verfeuil**

Le poète et le peuple : Le peuple

Le cyclope le Peuple, en secret, sous la terre,  
Sans relâche produit les armes de demain;  
Il aiguise l'acier dans le plus grand mystère,  
Façonne le fer et l'airain.

De ses bras vigoureux il forge les épées;  
Il poursuit son travail sans trêve ni repos;  
Il exerce, pour les prochaines épopées,  
Des soldats et des généraux.

De sa besogne ardue encor nul ne se doute.  
On le croit prisonnier, enfermé pour toujours ;  
Il est inoffensif ! En riant, on écoute  
S'élever ses murmures sourds.

Cependant, quelquefois, du fin fond de sa hutte,  
Arrive, inquiétant, un bruit assourdissant;  
Il traîne lentement et l'écho répercute  
Partout ce souffle mugissant.

Alors, il fait trembler les repus sur leurs trônes,  
Car c'est de la révolte un autan précurseur ;  
C'est déjà le tocsin qui dans les airs raisonne,  
Annonçant la fin du Malheur.

Effrayés, les tyrans accourent à leurs armes ;  
S'associant entre eux, ils détruisent le bruit,  
Et puis, bientôt après, ils rient de leurs alarmes, —  
Le cyclope rentre en la nuit.

Il est vaincu, c'est vrai, mais il poursuit sa tâche;  
Plus vaillant que jamais, il façonne le fer ;  
A sa rude besogne ardemment il s'attache,  
Et bientôt, semblable à l'éclair,

Tyrans ! vous le verrez à vos yeux apparaître ;  
Vous le verrez venir vers vous vous écraser ;  
Vous sentirez le poing formidable de l'être  
Que vous avez tant méprisé !

Vous le verrez porter, parmi les incendies,

De la révolte enfin l'étendard glorieux ;  
Sous ses coups vigoureux, tous, vous perdrez la vie,  
O vous, Tibères odieux !

Il est las de souffrir, trop dures sont ses chaînes,  
Et depuis trop longtemps vous l'avez prisonnier ;  
Il est las, à la fin, de courber sous les peines  
Son sublime front altier !

Vous le croyez encor, dans ses liens séculaires,  
Endormi ; vous croyez à sa docilité ;  
Quand vous le croyez mort, il est en train de faire,  
Pour l'avenir, sa liberté !

28-29 avril 1904.

Raoul Verfeuil

21 juillet 2014

## **La dernière action de Verfeuil**

Raoul Verfeuil est à l'agonie mais des amis pensent à lui pour au dernier moment, signer cette pétition. Il est loin de Paris puisqu'il est dans son sanatorium des Landes. Il a été sollicité, car dès 1925, en tant ue conseiller municipal de Boulogne Billancourt il a fait voter une motion sur le même sujet, celui de la pais et de la solidarité internationale. C'est, pour quelques mois, ma dernière intervention sur ce militant. JPD

10 septembre 1927

Contre la terreur blanche dans les Balkans

Le Comité de Défense des Victimes de la Terreur Blanche dans les Balkans vient d'adresser à M. Voukitchevitch, président du Conseil de la Yougoslavie, la lettre suivante :

Le 2 septembre 1927

Monsieur le Président,

Nous avons appris avec plaisir que vous aviez démenti les termes que vous avait prêtés à notre endroit (au Sujet de notre intervention dans l'affaire Vouyovitch-Koussovatz et consorts) le journal Nôvosti de Zagreb. Cette initiative de votre part facilite notre intervention d'aujourd'hui, qui, d'ailleurs, se serait produite dans tous les cas, car elle est commandée par le devoir.

Il nous faut, en effet, insister à nouveau sur la situation qui est faite aux jeunes Macédoniens arrêtés il y a trois mois, à la suite de l'attentat de Ptchinia, sur la ligne Uskub-Velès.

D'après les informations les plus sûres, ils sont au nombre de 78 arrêtés à Uskub, à Loubiana. à Zagreb.

Ce sont de jeunes étudiants absolument innocents dans l'affaire en question, pour laquelle des témoignages sérieux accusent votre propre police ou les comitadjis à la solde de Sofia.

Dans tous les cas, ces jeunes gens qui étudiaient, bien loin de Ptchinia, n'ont rien à faire dans l'explosion qui, heureusement, ne causa que des dégâts matériels.

On les a pourtant jetés dans les cachots souterrains des prisons, *et nous savons qu'on les y torture.*

Quel est donc leur crime ? C'est de se sentir et de se proclamer Macédoniens.

Nous savons que les autorités serbes nient qu'il y ait une Macédoine, des populations, des aspirations macédoniennes.

Mais la répression même qui frappe les Macédoniens dans le royaume yougoslave constitue, hélas, à cet égard, une démonstration trop éloquente.

Nous réclamons, nous, qui nous nous sommes donné la tâche de défendre les opprimés des Balkans, la liberté pour les Macédoniens, non seulement en Yougoslavie, mais en Grèce et en Bulgarie

Comment ceux qui, en ce moment même, parlent de remaniements et de modifications territoriales profondes dans les Balkans, ne comprennent-ils pas que la question macédonienne occupe le centre même du problème qui, selon nous, ne pourra être résolu que par la Fédération de tous les pays balkaniques.

Quoi qu'il en soit, les Macédoniens souffrent en ce moment, dans le royaume yougoslave, d'une oppression renforcée.

Votre agent, dans le département de Monastir, M, Dobriza Matkovitch, ne s'est pas contenté des arrestations que nous rappelons plus haut.

Nous avons sous les yeux d'innombrables faits de terreur dont il est responsable; parmi eux on trouve plusieurs assassinats.

Cette situation est intolérable.

Nous demandons donc la libération des 73 jeunes Macédoniens innocents, arrêtés à la suite de l'affaire de Ptchinia.

Nous demandons ensuite que votre gouvernement mette un terme aux agissements de M. Dobriza Matkovitch dans la région de Monastir Recevez, etc...

Henri Barbusse, Séverine, Mme de Saint- Prix, Mme Duchêne.

André Morizet, Dherbécourt, Voilin, sénateurs ; Frédéric Brunet, vice-président de la Chambre.

Cazals, Ernest Lafont, Ferdinand Faure, Compère-Morel, Fontanier, Paul Marchandea, André Berthon, Héliès, Marius Moutet, Vaillant-Couturier, Mistral, Albert Fournier, Chastanet, Jacques Duclos, Jules Uhry Albert Milhaud, Jean Garchery, Eugène Frot, Raoul Evrard, Charles Baron, Raynaud, députés.

Alexandre Luquet, Duteil, Robert Bos, André Gayot, Louis Sellier, Louis Gélis, conseillers municipaux de Paris.

Henri Sellier, conseiller général de la Seine.

Jean Longuet, Bracke, anciens députés.

Henry-Torrès, Marcel Williard, Antonin Coën, Foissin, Dellevallée, René Plard, avocats.

Léon Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T. : Herclet, du secrétariat de la C. G. T. U. Emile Glay, secrétaire du syndicat national des instituteurs.

Langevin, Prenant, Victor Basch, Emile Kahn, Vernochet, professeurs.

Mathias Morliardt, Georges Duhamel, Panait Istrati, Victor Margueritte, Léon Bazalgette, Léon Werth, Marcel Martinet, Jean- Richard Bloch, Charles Vildrac, Daniel Renoult, Henry-Marx, Gabriel Péri, Georges Pioch, Rousset. André Gybal, Bernard Lecache, Paul-Louis, Fernand Meunier, André Salmon, Francis Jourdain, Robert Salomon, Zyromski, Raoul Verfeuil, écrivains et journalistes.

2 juin 2009

## **Avec Raoul Verfeuil**



Avec Raoul Verfeuil

Dès 1983 avec l'ami Marcel Maurières nous avons évoqué ce Tarn-et-Garonnais inconnu auquel j'ai consacré en 1993 une brochure. Grâce à l'envoi de ce document par René Merle nous allons entamer un travail autour de ce militant socialiste puis communiste puis socialiste-communiste. Avec des publications surprises !  
Pour la médaille du jeune Verfeuil, à suivre.

L'ENCYCLOPÉDIE socialiste, 1914. Tome II.

Les Fédérations socialistes : Fédération du Tarn-et-Garonne

Il existait à Montauban, il y a une vingtaine d'années, un groupement, à tendances socialistes qui s'appelait « Les Chevaliers du Travail » ; reconstitués quelques années après, à la suite d'une conférence de Zévaès, délégué du P.O.F, les Chevaliers du Travail adhérèrent à cette organisation nationale. Parmi les adhérents de ces vieux groupements restés fidèles au socialisme se trouvaient les frères Abbès, les citoyens Coujoulou, Taillefer, Soulé, qui sont pour la plupart encore adhérents au Parti. Le docteur Bach, de Toulouse, visita souvent le Groupe de Montauban ; il donna des réunions sous ses auspices et représenta les socialistes de cette ville dans les congrès du Parti Ouvrier. Des dissensions personnelles s'élevèrent au Groupe et eurent comme suite la naissance d'un autre Groupe, « La Jeunesse Socialiste », fondé par le citoyen Niel, qui adhéra au P.S.R.

A Moissac, à Valence-d'Agen, deux groupements se constituèrent et, sous l'inspiration de la « Jeunesse Socialiste » de Montauban, adhérèrent également au P.S.R, tandis que le groupe d'Auvillar, « La République Sociale », s'affiliait au P.O.F. En 1903, tous ces Groupes étaient disparus, et seuls les socialistes de Montauban avaient reconstitué le Groupe dont Henri Niel était le secrétaire. Après une réunion du citoyen J.Monties, le Groupe de Montauban donna son adhésion à la Fédération de Gascogne et se fit représenter à ses Congrès de Saint-Clar (1903) et Dunes (1904).

Mais il était peu nombreux, composé d'éléments hétéroclites et sans aucune influence sur la vie politique montalbanaise. Le groupe de Valence-d'Agen avait eu une existence intermittente. Ses principaux militants, Dupin, Roubert, Filhol, le reconstituèrent à plusieurs reprises ; il présenta à plusieurs élections cantonales Filhol et Roubert ; en 1905 il adhéra également à la Fédération de Gascogne. Celui de Montauban n'existait plus en fait. Mais il s'était formé une Jeunesse laïque à tendances socialistes et révolutionnaires qui symbolisait le mouvement d'avant-garde et d'où devait sortir quelques bons militants du futur Parti unifié ; entre autres les citoyens Raoul Lamolinairie, Emile Poujol, etc. Après la constitution de l'Unité, le Groupe de Montauban se réorganisa, à la suite d'une conférence publique donnée sous les auspices de la Jeunesse laïque par C.Sabatier, professeur à la Faculté de Toulouse. Un jeune militant, René Cabannes, apporta une courtoise contradiction. La sympathie avec laquelle il fut écouté enhardit quelques socialistes : Raoul Lamolinairie, Terrieux, etc., qui approuvèrent les doctrines collectivistes défendues par Cabannes et se prononcèrent contre un ordre du jour en faveur du ministre Clémenceau. Plus de cent auditeurs les suivirent. Ce fut le point de départ d'une nouvelle action socialiste à Montauban. Malgré le milieu particulièrement ingrat, où les travailleurs sont absorbés par la lutte entre un parti réactionnaire très puissant et un parti démocratique fortement outillé, l'idée socialiste commence à germer ; les premiers bourgeons de l'arbre sont éclos successivement à Caussade, Septfonds, Finhan, Moissac, Beaumont-de-Lomagne, Laguépie, Bruniquel, Verfeil-sur-Seye, Molières et Verdun, où des groupes du Parti militent très activement. Ces groupes, avec celui de Montauban, fondèrent, le 19 juin 1910, au Congrès de Finhan, la Fédération du Tarn-et-Garonne. L'année suivante, à son Congrès de Laguépie, la Fédération désigna comme secrétaire général E.Bardiès, professeur de sciences démissionnaire, qui, après une vigoureuse campagne électorale contre Cruppi, à Toulouse, se consacra au développement de la Fédération du Tarn-et-Garonne par de nombreuses conférences dans tout le département. La trésorerie générale fut confiée à Gouffé, ouvrier plombier-zingueur qui, avec Lamolinairie, collaborateur au « Midi Socialiste » sous le pseudonyme de Raoul Verfeuil, furent les premiers artisans de l'œuvre d'organisation. Terrieux, Abès jeune, serrurier, Montsarrat, commis des P.T.T à Montauban, sont les principaux militants de la Fédération. Les socialistes de Montauban présentent deux candidats aux élections municipales de 1908, Terrieux et Barrière, sur une liste de coalition républicaine. Ils sont élus tous deux . Une liste partielle autonome, violemment combattue par les radicaux et quelques transfuges des anciens groupements, échoue en 1912. Mais la municipalité de Laguépie est conquise. Aux élections législatives de 1910, le citoyen Terrieux obtint 1890 voix dans la circonscription de Montauban. A Montauban, les militants socialistes ont fondé une

coopérative. Ils ont fait élire deux conseillers prud'hommes, Barrier, ouvrier imprimeur, et Barrière, ouvrier menuisier, qui ont depuis abandonné le Parti. Aux élections législatives de 1914, ils ont présenté deux candidats : le citoyen Eloi Hébrard, conseiller municipal de Verfeil-sur-Seye, pour l'arrondissement de Montauban, et le citoyen Raoul Lamolinairie, pour l'arrondissement de Castelsarrasin. Hébrard a obtenu 1160 voix et Lamolinairie 881 dans des conditions de lutte particulièrement difficiles. La Fédération du Tarn-et-Garonne est appelée à prendre prochainement un grand développement. »



2 février 2009

## **Raoul Verfeuil, le Riche (conte)**

**Raoul Verfeuil est un Montalbanais peu connu.**

**<http://la-brochure.over-blog.com/article-32156748.html>**

**Il a été le premier permanent du PCF suite au Congrès de Tours mais ne le resta pas longtemps, victime de la politique de bolchévisation. Mort trop tôt en 1927 de la tuberculose, il est aussitôt tombé dans l'oubli.**

**14 février 1925**

### **Raoul Verfeuil : Le Riche (conte)**

On l'appelait le Riche, sans doute parce qu'il était pauvre. Dans le Midi surtout, les sobriquets ne sont pas seulement pittoresques, ils sont ironiques aussi. Le Riche était donc, pauvre - pauvre comme Job, et plus encore peut-être.

Job, en effet, couchait sur son fumier tandis que le Riche – à l'époque où on l'avait baptisé ainsi - dormait dans les granges ou sur la paille des autres.

Alors journalier, il avait fini par abandonner ce métier pour devenir un de ces musiciens ambulants qui courent, dès la bonne saison arrivée, de fête en fête ou de village en village, piston ou clarinette aux lèvres, pour la plus grande joie des populations endimanchées.

L'hiver, la vie était plus dure et il ne mangeait pas toujours à sa faim. Grâce à quelques bals dominicaux et aux noces qu'il « faisait » il se tirait pourtant d'affaires. Somme toute, il était heureux.

Aux âmes frustes, le bonheur est facilement accessible.

Comment avait-il appris la musique ? Il ne l'avait pas apprise et les partitions, étaient pour lui des rébus. Il s'était contenté d'acheter, tout jeune, une clarinette et il avait fini par en sortir une mouture toujours semblable de danses et de refrains qui suffisaient à sa gloire et à sa profession.

Le Riche était connu à dix lieues à la ronde. Démesurément grand et invraisemblablement maigre, sa taille gigantesque avait à ce point fléchi qu'il était devenu, de bonne heure, presque bossu.

Sur son dos voûté, les enfants grimpaient volontiers et, telle une bonne vieille bête docile, il les promenait avec résignation et peut-être même avec plaisir.

Les jours de fête, c'était lui qu'on apercevait d'abord et qu'on saluait ; c'était sa silhouette étrange et sympathique qui le faisait ressembler, tant elle était drôle, à quelque animal antédiluvien.

En tête des musiciens, il allait, leur donnant le ton et les conduisant, d'un pas qui voulait être solennel, chez M. le Maire et les principales notabilités auxquels on offrait, avec l'aubade habituelle, le bouquet traditionnel.

Les gamins du village le suivaient en imitant, sans moquerie d'ailleurs, sa démarche bizarre, indolente et saccadée à la fois, son corps en arc de

cercle, la tête seule relevée et les mains tenant collée à la bouche, comme un curieux appendice, la fameuse clarinette populaire dans tout le pays. Ce temps-là avait été pour lui un peu comme son temps de splendeurs. Mais l'âge était venu, le Riche s'était fait vieux, et aux splendeurs avaient succédé les misères.

Les fêtes votives, un peu partout, avaient perdu de leur éclat et de leur simplicité.

Les jeunes paysans ne se contentaient plus des danses pourtant si jolies d'autrefois.

Les polkas leur paraissaient anachroniques et les farandoles vétustes.

Ils préféraient les tangos à la mode de Paris - ou de Buenos-Aires.

Le Riche, incapable d'exécuter les nouvelles danses, avait alors fait une fugue à la ville - toujours, philosophe d'ailleurs sans un mot de plainte ou d'amertume, un peu plus maigre et un peu plus voûté seulement.

C'est à cette époque que je le connus. Il était sans travail et ne savait du reste pas bien à quoi il pourrait s'employer.

Il avait enfoui dans un étui sa clarinette et il n'y touchait presque plus.

A peine si, de temps en temps, on l'appelait encore dans quelque lointain hameau et ce n'était pas sans une certaine mélancolie qu'il s'y rendait.

– Pourquoi ne joueriez-vous pas dans les auberges ? lui dis-je un jour. Cela vous rapporterait sans doute quelque argent.

Il ne me répondit pas et je ne sus pas ce qu'il pensait de mon conseil.

Ayant quitté, sur ces entrefaites, la ville, je n'y revins que quelques mois plus tard.

Le lendemain de mon retour, j'étais assis à la terrasse d'un café, à l'heure, de l'apéritif, lorsque j'entendis soudain un air de clarinette qui me fit tressaillir.

Au bout de la terrasse, le Riche, assis sur un pliant, égrenait sur son fidèle instrument les notes ingénues et champêtres qui avaient jadis charmé tant de couples et célébré tant de mariages.

Et ce fut pour moi, dans la mélancolie prenante du crépuscule qui tombait, une adorable évocation.

Un village surgit à mes yeux, un village aux maisons de briques emmaillotées de glycines et de vigne vierge et qui, bâti à flanc de coteau, regardait couler à ses pieds, de toutes ses demeures fleuries, un paresseux et chantonnant ruisseau.

C'était la fête patronale et le village, paré de ses plus beaux atours, qui m'apparaissaient parmi les lumières, les oriflammes et les chansons avec sa grande place embaumée de l'odeur des acacias, la grande place que toute une jeunesse ardente au plaisir, inondait de ses flots tumultueux.

Le Riche était là, sur l'estrade des musiciens, et c'était lui surtout que je voyais s'époumonant à jeter aux couples qui tourbillonnaient des rafales de notes langoureuses ou allègres.

Et tout cela était empreint de fraîcheur, de poésie, de séduction.

Qu'avait-il fait ces dernières années ? Comment vivait-il ?

Je le vis se lever, prendre dans sa poche une escarcelle et commencer sa quête.

Les sous tombaient dru dans la sébile et à chaque obole, il remerciait, d'un hochement de tête plus encore que d'un mot.

Quand il fut arrivé devant moi, je le questionnai :

– Eh bien ! mon brave, ça va le commerce ?

Il me reconnut, me prit les mains avec effusion :

– Ah ! mon bon monsieur ! quelle bonne idée vous m'avez donnée. Tenez ! regardez si ça marche !

Il fit sonner joyeusement les pièces de monnaie qu'il venait de recueillir.

– Chaque jour, c'est comme ça. Je joue partout à présent. Au début, je n'allais que dans les auberges puis je me suis hasardé à entrer dans les cafés. Maintenant on me tolère dans tous les établissements et je joue même au coin des rues. Je me fais jusqu'à trois francs par jour.

La guerre, malheureusement, a éclaté qui a vidé pendant longtemps la petite ville méridionale de sa population valide et a contraint le Riche à redevenir plus pauvre qu'il ne l'avait jamais été.

Ce n'est guère que la deuxième année de la guerre, la situation militaire se stabilisant et les plaisirs de toute nature étant retrouvés, qu'il a repris sa clarinette et ses tournées.

Mais il n'exécute plus les morceaux naïfs et charmants d'autrefois. Il a renoncé aux vieilles danses et aux vieux refrains mélancoliques et délicieux. Il a suivi la mode - la mode guerrière qui impose ses chansons comme elle impose ses servitudes militaires et son ignominie morale.

Je l'ai entendu de nouveau, depuis. A force de persistance, - et parce qu'il fallait vivre - il est parvenu à arracher à sa pauvre clarinette rétive d'ineptes couplets belliqueux qu'il a continué de jouer, la guerre finie.

Il avait déjà appris *Viens Poupoule* ; il a appris *La Madelon* et c'est *La Madelon*, doublée d'une *Marseillaise* extravagante et suraiguë qu'il hurle maintenant, au grand effroi des oreilles les plus complaisantes.

La grande victoire a de ces petites rançons...

**RAOUL VERFEUIL**

29 juillet 2014

## **Pouvillon Verfeuil et son pseudo**

Du 1905 à 1907 Raoul Verfeuil va proposer des dizaines d'articles dans l'hebdo radical acceptant des socialistes, L'Indépendant. Le 13 octobre, suite au décès de l'écrivain intervenue le 6, il publie cet article (il a seulement 19 ans !) qui présente une originalité unique : il signe de son nom ! Pourquoi là et seulement là ? Pour qu'on sache bien que c'est lui Lamolinairie qui fut un admirateur de Pouvillon ?

Cet article est indirectement un hommage à ce qui sera la vie... de Verfeuil sauf que par rapport à Pouvillon, il mettra plus souvent les pieds dans le plat ! Cet article n'est compréhensible que si on retient cette anecdote : Pouvillon a été exclu de l'Académie de Montauban. Pouvillon était célébré surtout par la droite car face au méchant Cladel rouge écarlate, il était le gentil mais quand éclata l'affaire Dreyfus ce fut la guerre à Montauban. L'historien Albert Mathiez qui était prof au lycée se fera muter pour ça... et on retrouvera Mathiez dans la tendance politique de Verfeuil quand ensemble ils se feront exclure du PCF en 1922. Bref, Verfeuil s'inscrit dans une lutte franche et directe où il lui plaît d'aimer le ton paisible de Pouvillon, celui qu'il aurait aimé avoir tout le temps si la lutte des classes n'était pas aussi rude. JPD

### **Pouvillon**

Le charmant écrivain Emile Pouvillon notre compatriote est mort lundi dernier à Jacob-Belle-Combette à 2 km de Chambéry (Savoie) où il était en villégiature depuis quinze jours. La triste, la douloureuse nouvelle nous a frappé brusquement, comme un coup de foudre. Cette mort nous est en effet d'autant plus pénible, d'autant plus douloureuse qu'elle est inattendue et que Pouvillon nous appartenait à tous les points de vue, comme militant et comme littéraire. Il était à nous avant d'être à quiconque. Avant d'être à sa famille et à l'église. Il était à Montauban, à notre parti, à l'histoire. On ne nous le prendra pas.

Né dans notre ville en 1840, Emile Pouvillon manifesta très jeune ses instincts littéraires. Pourtant ce n'est guère qu'à 28 ans qu'il fut ses débuts, en collaborant au journal de Jules Vallès La Rue. En 1878 seulement il fit paraître son premier volume : Nouvelles réalistes. Mais dès ce moment ses œuvres se succèdent sans interruption. Ce sont : Césette, le délicieux roman couronné par l'Académie française (1881), l'innocent (1884), Jean de Jeanne (1886), le Cheval-bleu (1888), Chante-Pleure (1890), les Antibels (1892), Petites amies (1893) Bernadette de Lourdes -1894) Pays et Paysages (1895), Mademoiselle Clémence (1896), L'Image (1897), Le vœu d'être chaste (1900), Pep, Petites gens. Emile Pouvillon laisse une pièce de théâtre inédite à tendances sociales, l'alluvion, actuellement au théâtre Antoine où elle allait être représentée, et un roman non terminé. Il se proposait aussi de réunir en volume les « Portraits de villes » publiés dans La Dépêche.

L'œuvre de notre compatriote est des plus remarquables. Elle vibre de sincérité, d'enthousiasme, de simplicité et de poésie. Il y a de la noblesse et une exquise naïveté, en même temps qu'une tranquillité sereine. Elle n'en est pas moins empreinte de force de la robustesse de ces paysans qu'il a peints, alliée à la grâce des paysages où ils se meuvent. On a dit d'Emile Pouvillon qu'il est réaliste à sa façon. C'est un réalisme en quelque sorte idéaliste, mais un réalisme quand même ; car dans les hommes les plus terre à terre il y a des sentiments de poète. Le paysan de Pouvillon est de ceux là. C'est le travailleur robuste, puissant mais rêveur, langoureux, idyllique. Sous son masque grossier se cache un sentimental. Dans sa face terreuse, de brute, brillent des yeux pétillants où se reflète l'admirable nature qu'il connaît par cœur. L'âpre soleil du Midi lui hâle, lui flétrit la peau ; mais il lui donne aussi toute la joie de sa flamme éclatante.

Assurément, tout ce que l'on pourrait reprocher à Pouvillon, si on pouvait lui reprocher quelque chose, ce que je ne crois pas, ce serait d'avoir trop poétisé le paysan. La brute domine souvent dans l'habitant des campagnes. Il arrive aussi qu'il suffit l'influence du milieu et que la beauté des gracieuses plaines et des altiers coteaux le frappe, l'émeut, le transforme, le rend poète. Pouvillon a connu ce paysan là. Son âme d'artiste l'a peut-être empêché de coir le côté trop matériel, trop grossier de ses héros. Devons-nous nous en plaindre ? Sans doute, il faut peindre la vie comme elle est. Mais que la vie ne comporte pas que des tableaux lugubres et des spectacles répugnants. Il y a aussi des idylles. Nous n'avons qu'à remercier ceux qui nous les dévoilent. Elles sont tellement rares qu'elles étonnent heureusement. Ne serait-ce qu'à ce point de vue, Pouvillon a droit à notre gratitude.

D'ailleurs ses dernières œuvres accusaient une tendance plus *vraie*, pour ne pas dire plus réaliste. Dans *Jep*, par exemple, cette tendance se manifeste d'une façon frappante. Autant que je m'en souviens, le paysan est vraiment le paysan, c'est-à-dire l'homme qui croit aux sorciers, qui se bat pour un motif futile et qu'enthousiasme l'Idée. Pouvillon se rapproche alors de Cladel et peut-être un peu de Zola. Il ne manque pas d'âpreté. Il n'arrive pas jusqu'à la crudité, mais il ne voile que très discrètement sa peinture. « Ce qui devait arriver arriva... » C'est dans *Jep*. Le poète n'ose pu dire davantage. Cela suffit. J'aime peut-être mieux Pouvillon ainsi. Il est plus vrai. Quoi qu'il en soit, ce fut un parfait écrivain. Sa phrase est étrangement claire. Il excelle dans la simplicité. Il atteint même jusqu'à l'exquis. Il y a du mysticisme en lui, mais un mysticisme qui n'a rien des religions. Il avait la foi, mais la foi en son art et en la vérité. Il détestait les honneurs, quels qu'ils fussent. Sa vie est d'un sage.

Comme militant, Pouvillon nous appartenait aussi. Il suffit de connaître quelque peu sa vie. Il avait nos opinions. Il fut l'un des premiers défenseurs de Dreyfus condamné et de Zola odieusement outragé, ce qui

lui valut d'être chassé de l'Académie montalbanaise dont il était pourtant la seule raison d'être. Il lutta toujours pour le Beau, le Juste et le Vrai, malgré les cruelles souffrances dont on le persécuta. Ce fut un poète, mais ce fut aussi un homme. Il était du Cercle départemental radical et socialiste, de la Ligue des Droits de l'Homme, de la Jeunesse et de la Mission laïques. Pouvillon est des nôtres, nous le disons bien haut. Nous pourrions nous ériger en accusateurs et crier notre colère et notre indignation. Nous préférons, pour l'instant, exprimer seulement notre douleur. Le temps viendra où nous reprendrons celui qu'on n'a pu que nous confisquer.

Pouvillon disparaît, mais ses œuvres restent.  
Raoul Lamolinairie (Raoul Verfeuil)

### A ÉMILE POUVILLON

La Mort t'arrache a nous, écrivain du terroir \*  
Dont tu glorifias la beauté souveraine,  
Troubadour qui chantas la grâce de la plaine  
La fierté des coteaux aux antiques manoirs.

A ton pays natal, tu pris avec savoir  
Sa tranquillité douce et sa force sereine,  
Son éclatant soleil et la troublante haleine,  
De ces fertiles champs que tu ne peux plus voir.

Et tu dressas ton œuvre avec cette matière,  
Et cette œuvre fut simple et pourtant comme altière,  
Et tu fus un conteur délicieux, exquis ;

Sur le grand livre d'or que l'Avenir t'apprête,  
Ton nom demeurera, Pouvillon, ô poète,  
Comme notre douleur dans nos êtres meurtris.

RAOUL. VERFEULL.

10 octobre 1906.

21 juin 2014

## **Raoul Verfeuil : un mystère total**

Cher Raoul,

Depuis 1980, tu es un des fantômes que je croise le plus fréquemment. Comme le Petit Poucet, j'ai semé sur ma route quelques petits cailloux pour te retrouver, et à travers toi ceux qui furent mes soutiens. Aujourd'hui, je me rends enfin à l'évidence : tu resteras à jamais un mystère total !

Marcel Maurières fut le premier à me soutenir dans mon effort. C'était dans le bureau de Georges Bastide à l'ancienne fédération du PCF du 82, et je lui présentais ta candidature aux législatives en 1914 quand il m'a précisé d'un mot : « Il était au Congrès de Tours ». Les Editions sociales venant de publier les actes de ce Congrès, la vérification était facile. Marcel n'était pas un bavard donc sa science efficace l'a simplement incité à ajouter : « Tu le croieras souvent sur le journal de Bonnafous, **L'Indépendant**. »

Par la suite, René Merle m'envoya une bio, avec la première photo de toi, où malgré la piètre qualité technique, on pouvait te reconnaître.

Mais, je ne suis pas là pour te raconter ma vie mais la tienne, donc j'en viens à l'essentiel.

Ta vie aura été un mystère pour toi comme pour les autres : un mystère permanent, un mystère total. Un mystère comparable à celui d'un autre Montalbanais aussi méconnu que toi : Guibert.

Un rapprochement risqué puisque Guibert fut un génial stratège militaire alors que toi, tu as été un obsédé du pacifisme.

Mais pourquoi, aujourd'hui, pointer cet aspect mystérieux ? Pourquoi dès notre première rencontre, en lisant la bio écrite à ton sujet sur le livre Le Congrès de Tours, n'ai-je pas perçu cette originalité ? Parce qu'à l'époque je pensais justement que l'étude de ton cas, pouvait me permettre d'éclaircir ta vie.

Je me souviens particulièrement de la voix de l'homme qui m'a vendu ton exemplaire du roman **L'Apostolat**.

Après des années de recherches, j'ai vu un exemplaire en vente sur ce qu'on appelle à présent Internet. Je n'y croyais pas. On donnait la référence avec un numéro de téléphone. J'ai téléphoné pour savoir si le prix était franco de port. Et, à l'autre bout du fil le libraire m'a répondu : « Pour Verfeuil, c'est franco de port ! ».

Je pensais que la lecture du roman pourrait m'éclairer sur la nature de ton combat. Ce fut le cas mais en épaississant le mystère sur son auteur !

Aujourd'hui je me rends enfin à l'évidence : tu resteras à jamais un mystère définitif !

Un ami vient de décrypter la plaque qui est sur ta tombe et ma surprise est totale !

Quel lien pouvait t'unir à une famille au nom totalement inconnu, au point de la rejoindre dans la tombe ?

Vu l'amour immense pour ta mère et sans doute aussi pour ton père, j'avais imaginé qu'au moins un des deux se trouvaient là. Mais non pourtant en 1921 Anne Lagarde, le corps de ta mère, est venu de Mazamet jusqu'à Montauban pour y être enterré dans une concession qui est donc encore inconnue !

Je ne sais ni quand, ni où est mort ton père qui n'est pas davantage dans cette tombe.

Toi, tu es avec la famille Etchevery !

DENISE ETCHEVERY décédée le 17 OCTOBRE 1907

MARTE ETCHEVERY décédée le 12 DECEMBRE 1912

Quel lien pouvais-tu avoir avec cette famille au nom basque ?

Et en plus, deux femmes, sans doute deux sœurs ! Toi qui semble n'avoir jamais été marié... Du début à la fin, du surnom devenu ton nom, à cette plaque tombale, tu as été un militant du mieux impossible. J-P Damaggio



16 juin 2014

## **Raoul Verfeuil en 1916**

*Pendant la guerre, Verfeuil a continué son combat pacifiste d'avant la guerre. Je crains que les commémorations autour de la guerre 14-18 n'effacent ce combat dont les données sont déjà si peu connues. Ici nous avons un texte de Verfeuil (il est seulement censuré en partie ; par la suite ses écrits seront le plus souvent totalement censurés) que le Midi socialiste accepte de publier. Comment renouer les fils de l'Internationale ? Pour les pacifistes l'essentiel restera le cas de l'Alsace-Lorraine. En cas de victoire s'agit-il d'un butin de guerre ? Faudra-t-il laisser les habitants décider ? Pour l'écrire autrement : comment faire que les conditions de la paix ne conduisent pas à une autre guerre ? JPD*

**Le Midi socialiste 18 février 1916**

### **ASSEZ D'EQUIVOQUE**

La reprise des rapports internationaux est, plus que jamais, à l'ordre du jour, malgré la décision du Congrès de Noël [**congrès du PS**]. C'était à prévoir. On ne résout pas avec des phrases plus ou moins filandreuses un problème de cette gravité. Surtout quand, à la longueur et à l'obscurité des phrases, on ajoute, par surcroît, la contradiction. Prenez le manifeste du Congrès national, dont majoritaires et minoritaires essayaient de tirer parti à qui mieux mieux. Il est plein de contradictions : contradiction sur la question de la paix ; contradiction sur la question de l'Alsace et la Lorraine ; contradiction enfin sur la question des rapports internationaux. J'en passe, pour ne relever que les principales.

Au sujet de la paix, le Manifeste dit ceci : ""Le Congrès déclare adhérer, en vue d'une paix non séparée, aux paroles de M. Asquith à la Chambre des Communes ainsi conçues : "Les gouvernements de France, Russie, Japon, Italie et Angleterre se sont engagés mutuellement à ne pas conclure de paix séparées. Si des propositions de caractère sérieux, en vue de la paix générale, étaient faites par les gouvernements ennemis, directement ou par des intermédiaires neutres, elles seraient d'abord discutées entre les gouvernements alliés. Jusqu'à ce que cela se produise, je ne puis faire aucune promesse. Dès que des propositions de paix seraient faites, le désir du gouvernement serai d'en faire part au Parlement le plus vite possible.""

C'est très bien, et cela nous donne dans une certaine mesure, satisfaction. On ne peut véritablement pas demander davantage, aux gouvernements.

Malheureusement, le Manifeste dit autre chose - qui est tout le contraire de ce que je viens de reproduire. Il dit, dans son ,premier paragraphe même : "Le Parti socialiste est, avec toute la France, entré dans la guerre sous le coup de la plus brutale agression, pour une œuvre de défense nationale exclusive de tout dessein de conquête et d'annexion. Il demeurera dans la guerre tant que le territoire n'aura pas été libéré, tant que n'aura pas été brisée la tentative d'hégémonie dont l'agression a été

le signe et la preuve, tant que n'auront pas été assurées les conditions d'une paix durable."

[GROS BLANC DE LA CENSURE]

C'est ce qu'a répété, l'autre dimanche au Pré Saint-Gervais, avec beaucoup de netteté, le citoyen Vanderfelde : "On ne discute pas avec l'ennemi aussi longtemps qu'il occupe votre territoire." Ces paroles, nous les répétons : nous voulons la paix, mais nous ne "discuterons jamais avec l'envahisseur aussi longtemps que notre territoire sera occupé."

[GROS BLANC DE LA CENSURE]

Ce droit rétabli, dit le Manifeste de Noël, la France saura se montrer prévoyante et juste en demandant à l'Alsace-Lorraine elle-même d'affirmer à nouveau, solennellement, comme le firent ses représentants à l'assemblée de Bordeaux, sa volonté d'appartenir à la communauté française."

[GROS BLANC DE LA CENSURE]

Il y a enfin la question des rapports internationaux. Et là encore c'est la contradiction et c'est peut-être aussi la mauvaise foi.

Ainsi, le Parti socialiste français, ayant à envisager s'il y a lieu de reprendre les relations internationales et par là même, les rapports avec la section allemande, lie la reprise de cette activité à des actes : clairement et sans ambiguïtés la social-démocratie devra redonner force et vie aux principes dès longtemps fixés par l'Internationale ; Répudiation de l'impérialisme et des politiques de conquête ; Affirmation du droit pour les peuples à disposer d'eux-mêmes et, pour les nationalités ou fractions de nationalités violentées, à fixer elles-mêmes leur statut ; Protestation contre la violation du droit international et des neutralités placées sur la garantie de l'Europe.

C'est lorsque ces affirmations auront été faites non seulement comme formule de résolution mais comme règle vivante d'action contre le gouvernement impérial ; c'est seulement lorsque des actes décisifs auront été accomplis par la social-démocratie ou par la "minorité opposante " que la reprise des relations pourra être envisagée."

Ce sont là beaucoup de conditions à la reprise des rapports internationaux. Mais si nombreuses et d'ailleurs si naturelles qu'elles soient, je dis qu'elles sont superflues parce qu'elles sont -- et parce qu'elles étaient déjà au Congrès de Noël -- réalisées.

Les socialistes majoritaires d'Allemagne aussi bien sinon avec autant de véhémence que les minoritaires, ont répudié l'impérialisme et les politiques de conquête ; ont affirmé le droit pour les peuples à disposer

d'eux-mêmes et pour les nationalités ou, fractions de nationalités violentées, à fixer elles-mêmes leur statut ; ont protesté. -- si tardivement que cela soit - contre les violations du droit international et des neutralités. Scheidemann lui-même a réclamé le rétablissement de la Belgique dans son sol intégral. Il a d'ailleurs fait au Reichstag le discours, qu'a fait Renaudel au Palais Bourbon avec, en plus, l'affirmation pacifiste conforme peut-être aux intérêts allemands mais à coup sûr aux résolutions de tous nos congrès et à la doctrine socialiste elle-même.

Et en admettant que l'attitude des majoritaires allemands soit suspecte ; en admettant qu'ils se séparent de nous sur la question d'Alsace-Lorraine notamment, est-ce une raison pour refuser de reprendre les rapports avec, tout au moins les minoritaires ? Avec ceux-là nous sommes d'accord je suppose. Ils ont accompli ces "actes décisifs" réclamés par le Congrès de Noël. Vingt députés minoritaires ont voté, le 21 décembre, contre les crédits de guerre demandés par le gouvernement impérial. Vingt-quatre se sont abstenus, ce qui fait quarante-quatre, près de la moitié du groupe parlementaire socialiste allemand, qui se sont désolidarisés de la politique impérialiste. Et ces quarante quatre représentent en réalité, non pas la minorité de la social-démocratie, mais la majorité. Tandis que les 66 députés majoritaires représentent d'après la statistique des élections de 1912, 366.375 membres organisés du Parti et 1.872.058 électeurs, les 44 représentent 805.674 organisés et 1.380.950 électeurs, soit la majorité des électeurs sociaux-démocrates et la moitié des membres du Parti.

Ça ne vous suffit pas ? Alors il faut s'expliquer ; il faut dire. « clairement et sans ambiguïté " ce que vous voulez, ce que vous exigez, ce que vous attendez. Il faut nous préciser ce que vous entendez par « actes décisifs ». La Révolution allemande ? Alors, pourquoi ne pas le mettre dans le manifeste ? Nul, plus qu'a nous ne la souhaite Elle résoudrait bien des difficultés d'ordre national et international, dissiperait bien des malentendus et apaiserait bien des haines. Mais nous ne voulons pas attendre la Révolution allemande pour renouer les rapports internationaux. Elle est hypothétique et, en tout cas lointaine. Et si nous exigeons des Allemands une révolution politique, pourquoi n'exigeraient-ils pas de nous qui avons déjà franchi ce stade, une révolution économique - la révolution sociale pour tout dire ?

Nous voulons la reprise des rapports internationaux "dans le plus bref délais possibles", pour me servir, de la formule - abandonnée - de Longuet. Nous la voulons parce que l'Internationale ayant recouvré "force et 'vie" peut avoir une influence heureuse sur la conclusion de la paix qu'on fera bien entendu, sans nous dans tous les cas, mais qu'on fera aussi contre nous si nous restons désunis, c'est-à-dire impuissants. Nous la voulons parce que les résolutions de tous nos Congrès nous font une impérieuse obligation de la réclamer et que nous ne considérons pas les résolutions de nos Congrès comme des « chiffons de papier » pour parler

le langage de M. de. Belthmann-Holveg ou comme des "formules" pour parler celui de Renaudel.

Il semble que les diverses sections de l'Internationale se soient saisies de nouvelles propositions tendant à la réunion d'une Conférence ou, tout au moins, du B. S. I. [direction de l'Internationale] Nous verrons si, cette fois encore, la C A.P, [direction du PS] repoussera, d'elle-même et sans consulter le Parti, ces propositions. Qu'on n'invoque pas la décision de Noël. Elle n'a résolu rien du tout. Il faut que le Parti se prononce de nouveau et, cette fois, catégoriquement. L'équivoque a trop duré

Raoul VERFEUIL

10 janvier 2013

## **Article fondamental de Verfeuil le 31-07-1914**

30 juillet 1914 dans le *Midi socialiste*

### **L'ultime moyen**

Il est encore temps de parler de la Grève générale. Ses adversaires, qu'ils soient de nos amis ou de nos ennemis, n'ont pas fini d'en parler et la situation extérieure est telle qu'elle lui donne comme un regain d'actualité. La grève générale est destinée à empêcher la guerre et la guerre gronde pour le moment à nos pertes...

J'ai suivi avec attention les débats-du dernier congrès du Parti. J'ai écouté sans parti-pris, n'appartenant et ne voulant appartenir à aucune tendance, Guesde, Compère-Morel, Lucien Deslinières et tous les camarades qui ont combattu la grève générale que derrière Vaillant et Jaurès, nous soutenions.

Les arguments qu'ils nous ont opposés et que j'ai eu l'occasion dans mon dernier article du Midi de discuter ne m'ont pas convaincu, pas plus qu'ils n'ont convaincu la majorité du Congrès. Le seul qui ait une apparence de valeur est le suivant : « Si vous faites la grève générale en cas de guerre, vous livrez le pays le plus socialiste au pays le moins socialiste et vous faites le jeu des gouvernements d'autocratie. »

Cela serait exact s'il y avait action unilatérale et grève dans un seul pays.

Mais la motion Keir-Hardie-Vaillant, amendée par la commission des résolutions est formelle : la grève devra être déclenchée internationalement et simultanément.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il n'est pas possible d'affirmer qu'il y aura simultanéité de mouvement et identité- d'efforts. En douter, c'est douter de l'Internationale elle-même, c'est nier son esprit de discipline et son socialisme lui-même et si le bureau socialiste international ne parvient pas à faire exécuter des décisions prises solennellement en Congrès par toutes les sections je me demande à quoi il sert et je réclame sa suppression,

En admettant qu'il n'y ait pas, de part et d'autre - et cela ne dépendrait pas du bureau international mais de la force d'organisation des diverses sections - identité d'effort, cela ne prouve rien. Cette identité n'est pas nécessaire.

Il n'est pas nécessaire que la grève atteigne partout le même développement.

C'est à souhaiter, mais ce n'est pas indispensable. La grève dans un service public seulement paralyserait ou gênerait à tel point la mobilisation qu'il suffirait qu'elle se produisit dans les deux pays pour empêcher la guerre. Et peu importerait dans ce cas que la grève s'étendit, dans une nation, et d'autres services alors que, dans la nation voisine, elle se limiterait à se service seul. Le même résultat serait atteint dans les deux nations. Il y a là de quoi rassurer la conscience républicaine et un tant soit peu nationaliste de certains de nos camarades, ceux précisément - et

ce n'est pas le côté le moins plaisant de la chose - ceux qui professent en temps ordinaire, pour la forme politique de gouvernement une indifférence proche du mépris et qui voient avec raison dans l'humanité non pas des patries mais des classes et des classes irréductiblement ennemies.

Car il faudrait bien aussi parler de ce point de vue. On nous dit : « Vous allez livrer la France à l'Allemagne ». Oubliez qu'en Allemagne il n'y a pas qu'un empereur, que des hobereaux, qu'une caste militaire et que des pangermanistes.

Il y a aussi des ouvriers et des paysans, des travailleurs comme nous, qui triment tout comme nous, qui souffrent tout comme nous ; des socialistes tout comme nous, ont assez d'être des miséreux et des esclaves et poursuivent la même transformation sociale, le même idéal de bien-être, de liberté, de fraternité et de justice. Il faudrait en parler de ceux-là et il ne faudrait pas cacher que c'est contre ceux-là, contre ces frères de souffrance et de lutte que la guerre nous dresserait et nous jetterait dans une effroyable crise d'aberration et de bestialité. Je me refuse pour ma part –et je prétends être dans la plus pure tradition socialiste - à commettre ce crime. La haute trahison contre le socialisme, citoyen Deslinières, ne consiste pas à empêcher ce crime, même par la grève générale et l'insurrection si c'est nécessaire, mais à le commettre en refusant de recourir à ces moyens même s'ils sont reconnus indispensables. Car je pose ici la question que j'ai posé à Compère-Morel eu cours de mon intervention au Congrès National et à laquelle il n'a pas répondu : « Si tous les moyens légaux, si je puis dire, que vous préconisez pour empêcher la guerre que tous nous redoutons comme le pire des fléaux, sont de toute évidence, insuffisants; si, malgré les campagnes de presse et de réunion, les meetings, les manifestations, les discours et les obstructions parlementaires; si, malgré tout cela, la guerre est sur le point d'éclater, voulue à tout prix par les gouvernants, que ferez-vous ? » Nous vous offrons le dernier moyen, l'ultime, le seul qui puisse détourner de nos têtes l'orage et prévenir la catastrophe. C'est la grève générale.

Il ne s'agit pas de savoir quel est son degré plus ou moins grand d'efficacité.

Vous n'avez plus le choix. Vous avez tout épuisé. Il ne vous reste plus que cette arme. Allez-vous la repousser ou la dédaigner ? Alors c'est l'abattoir. Êtes-vous assez « moutons » pour vous y laisser conduire ? Vous le pouvez. Vous pouvez aller vous battre contre des camarades-de la veille, que vous aurez salués, avec qui vous aurez fraternisé dans un congrès, à Stuttgart, à Copenhague, à Bâle ou à Vienne et en compagnie desquels vous aurez décidé de vous opposer à la guerre « par tous les moyens », quitte à ne pas utiliser le meilleur. Vous le pouvez, mais alors ne vous dites plus socialistes.

Vous êtes des nationalistes qui s'ignorent...

Vous placez l'idée de patrie au-dessus de l'idée de classe et, que vous le vouliez ou non, les intérêts nationaux, c'est-à-dire, en définitive, capitalistes, au-dessus des intérêts prolétariens. Pour nous, notre patrie, c'est l'internationale ouvrière.

Le hasard de la naissance nous a faits Français; le cœur et la raison nous ont fait socialistes. Nous ne commettrons pas ce crime monstrueux et « de haute trahison » contre le socialisme, celui-là, de porter les armes contre d'autres socialistes, de quelque nom qu'ils s'appellent.

Vous nous dites qu'on nous traitera de sans-patrie ? La belle affaire ! On nous traitait bien jadis de partageux et de pétroleurs. Ces calomnies ne nous ont pas empêchés de progresser, d'avoir cent élus à la Chambre et près de cent mille cotisants. La motion du Congrès de Paris, si elle est acceptée à Vienne par l'Internationale, au lieu de gêner notre recrutement le facilitera. Ce qui le gêne, ce recrutement, dans une certaine mesure, ce n'est pas notre prétendu verbalisme révolutionnaire : c'est, sur le terrain antimilitariste, l'attitude trop imprécise de la social-démocratie allemande. Si, une fois pour toutes, nos camarades allemands déclarent avec nous, catégoriquement cette fois, qu'ils ne marcheront pas en cas de guerre, on aura fini de nous opposer les uns aux autres et la grève générale, au lieu d'apparaître à de nombreux esprits timorés ou inquiets comme un épouvantail, apparaîtra comme l'ultime moyen de salut, accepté et utilisé par tous.

Il ne suffit pas de proclamer qu'on ne veut pas la guerre. Il faut prendre toutes les mesures propres à l'empêcher et tenter, dans ce but, les efforts les plus héroïques et les plus désespérés. Contre un tel fléau, tous les remèdes sont bons et doivent être employés.

Raoul VERFEUIL.

N. B. - A l'argumentation de notre camarade - dont l'opinion n'engage que lui. - nous répondions un seul mot : Verfeuil ne veut pas porter les armes contre d'autres socialistes, C'est donc que les autres socialistes marcheraient à la bataille ?.., Dans ces conditions, on se demande pourquoi nous n'irions pas nous-mêmes.

Par ailleurs, Verfeuil nous dit que dans une nation il y a deux classes et que, en luttant contre elle, on lutte contre la classe ouvrière. Mais notre ami sait bien que c'est la classe bourgeoise qui détient le pouvoir et qu'en nous inclinant devant un pays étranger c'est devant des capitalistes que nous capitulons. L. H.

3 juin 2014

## **Situation du PS dans le 82 en 1918-1921**

Voici deux articles du Populaire, quotidien qui deviendra celui du PS après la scission, qui donnent un aperçu de la mutation de ce parti avant et après la scission de 1920. JPD

### **Le Populaire 12 mai 1918 :**

CARNET d'un commis - voyageur en socialisme

DANS LE TARN-ET-GARONNE

Une petite fédération que la guerre a arrêtée dans son développement. Un département rural, dans lequel la bataille électorale d'avril 1914 avait éveillé de nombreuses sympathies. Depuis la guerre, il semble qu'on se soit un peu endormi, là-bas. On s'est contenté de maintenir les sections déjà vieilles : la plupart des groupes nouveaux ont disparu et il ne reste guère qu'une centaine de camarades organisés à travers tout le département.

De bons militants, d'ailleurs, instruits des choses du Parti. Des minoritaires de la première heure, informés, persévérants, irréductibles. C'est le pays de notre ami Verfeuil : comment n'y serait-on point internationaliste et lutte de classe ?

Je n'y ai tenu que deux réunions : l'une publique à Beaumont-de-Lomagne, l'autre privée, à Montauban. Oserai-je dire à nos amis de Beaumont que je ne conçois pas comme eux la propagande en ce moment ? Il ne s'agit pas de faire des réunions à grand orchestre, où l'on convoque plus spécialement les notabilités du chef-lieu : juge de paix en tête. Un public nombreux et mêlé s'y presse, qui écoute plus ou moins distraitemment un discours quelconque, que le propagandiste d'ailleurs s'efforce de faire quelconque dans l'impossibilité où il se trouve de serrer de près les questions... Puis la séance est levée, chacun s'en va dormir là-dessus. Autant en emporte le vent.

Combien est préférable la petite réunion intime, à laquelle ne sont invités que les sympathiques ! On tâche d'en amener une douzaine, deux douzaines. Le permanent les renseigne sur la vie du Parti et la politique internationale, il cherche à les y intéresser, il s'efforce de leur montrer l'importance de telle ou telle action et surtout il s'attache à les entraîner dans l'action. Il est bien rare qu'à l'issue d'une réunion semblable, on ne puisse constituer une section ou recruter des adhérents nouveaux au Parti.

Voilà une propagande utile ; c'est la seule, à mon sens, qui dans les circonstances actuelles puisse donner des résultats. Nos camarades de Montauban l'avaient du reste compris. Ils étaient une cinquantaine de militants ou d'invités à la réunion organisée par le groupe, qui fut de tous points excellente. Les camarades un peu éloignés du centre n'ont pas besoin de discours : ils cherchent surtout à savoir. Que fait-on, là-bas, à Paris ? Que dit-on ? Que pense-t-on ? Comment le Parti envisage-t-il les



derniers événements diplomatiques, militaires, intérieurs ? Voilà les questions qui se pressent à leurs lèvres. Une longue harangue sur la Société des Nations les intéresse médiocrement. Ils veulent être renseignés. N'est-ce pas au propagandiste de les renseigner, de mettre au point les critiques, d'éclairer l'action du Parti à la lumière des faits quotidiens, de mieux armer, somme toute, pour les discussions de chaque jour les hommes de bonne volonté qui dans la lointaine province essayent de faire rayonner autour d'eux la pensée socialiste ?

Quoi qu'il en soit, il y aurait beaucoup à faire dans le Tarn-et-Garonne. A Castelsarrasin d'importantes usines métallurgiques se sont créées depuis la guerre. Il y a là un très important contingent d'ouvriers : on n'y trouve encore ni syndicat, ni groupe socialiste. Cependant, c'est le propre fief de Verfeuil... Si notre camarade ne veut pas être décrété d'accusation qu'il se dépêche donc d'aller faire un tour à Castelsarrasin : même dans les plus importantes communes rurales de l'arrondissement, il est possible malgré la guerre, d'organiser des sections nouvelles ou de reconstituer celles que la mobilisation a mises en sommeil. Les paysans commencent à comprendre que les adversaires du socialisme les ont soumis depuis des années à un bourrage de crânes intensif et imprudent. Ils nous sont moins hostiles ; beaucoup même parmi les vieux républicains des pays ruraux deviennent de plus en plus sympathiques à notre Parti. C'est un état d'esprit nouveau dont il nous faut savoir profiter, dans l'intérêt de notre recrutement actuel et aussi pour préparer l'avenir. Louis-Oscar FROSSARD.

### **Le Populaire 1921 (la date exacte m'échappe)**

#### DANS LE TARN-ET-GARONNE

Dans cette petite fédération (300-cartes), les communistes aussi font du bluff. À deux reprises ils ont, dans ***L'Humanité***, fait passer des communiqués erronés. Il est faux que toutes les sections aient adhéré au Communisme puisque déjà, dans toutes les sections, nous avons groupé le tiers des cotisants de 1920 et puisque nous avons la majorité de Castelsarrasin, Moissac et Saint-Nicolas. A Montauban, nous sommes partagés. Le secrétaire fédéral communiste, qui émarge pour 20.000 francs au budget de l'Etat affirme que nous sommes tous des demi-bourgeois, et qu'aucun ouvrier n'est avec nous. Les demi-bourgeois prouveront sous peu à ce quart de révolutionnaire que l'élément ouvrier est représenté à la S. F. I. O.

Notre propagande active continue et nos espoirs se réalisent. Les camarades se réjouissent, de la prochaine venue de Couteaux, député du Nord. Le bureau fédéral est constitué comme suit : L. Deilles, secrétaire ; Richard : trésorier.

Le siège de la Fédération est au Cercle Socialiste, 7, place du Coq.

Parmi les élus sont adhérents : Barrière, Deslandes, Desquines, conseillers municipaux à Montauban ; Vignols, adjoint au maire à Bessens ; Gibily, conseiller municipal à Lavit.

Voicvi les articles de **l'Huma** auxquels il est fait référnce :

### **L'Humanité Montauban 23 janvier 1921**

Au congrès du Tarn et Garonne, malgré la campagne de quelques dissidents montalbanais, tous les groupes acceptent les conditions de Tours et la discipline de parti sauf Castelsarrasin, avec ses douze adhérents qui reste dans l'expectative. Les délégués du départements sont enthousiastes. On fait de nouvelles adhésions : de nouveaux groupes sont constitués. Le congrès a désigné son bureau : Monsarrat, Gros, Vidal, Tesseyre, Coignon, Terrieux, conseiller municipal, Dr Dandrieu conseiller municipal. Le congrès s'est séparé au chant de *l'Internationale*.  
Lacerissie

### **L'Humanité 16 mai 1921 Congrès fédéral**

Le congrès dans son étude des statuts du parti a pris diverses résolutions concernant : les engagements, les candidats aux élections, la représentation des élus au comité directeur et l'étendue de l'autorité interfédérale à donner à notre organisation.

Les citoyens Coignpn, Portal furent désignés comme délégués titulaires et Vernochet comme délégué suppléant. Le nombre de cartes distribués au 31 mars était de 260.

Les groupes de Montauban, Valence, Verdun, Laguépie étaient représentés : c'était fait excuser : Beaumont, Moissac, Verfeil etc. Le Congrès présidé par le citoyen Courdy de Valence fut d'une belle tenue. L

15 juillet 2014

## **Raoul Verfeuil au moment de la bataille de Verdun**

En 1916 Verfeuil est au cœur de la bataille des pacifistes. Dans son roman *L'Apostolat* son héros, le professeur, Pierre Courtès qui vient de participer à la création du journal La Paix (en fait le Populaire), au chapitre XIII, part en vacances dans les Landes, chez ses beaux-parents. Il témoigne alors du rôle des journaux (ici *Le Conservateur* mais je soupçonne qu'il s'agit de *l'Action française*), les mêmes qui contribuèrent à l'assassinat de Jaurès. Le roman sera prochainement disponible en entier. Ce n'est pas une géniale œuvre littéraire mais une indispensable façon d'approcher l'histoire de la guerre. J-P Damaggio

"Les vacances étaient venues et, depuis trois semaines déjà, Mme Courtès était partie avec ses enfants pour les Landes, chez ses parents.

Le Congrès du Parti socialiste terminé, le professeur la rejoignit. Il se reposerait quelque temps puis irait dans le Midi, faire une tournée de conférences.

Les Gentil habitaient Ondres, un village des environs de Bayonne où, leur fortune faite et leur fonds de commerce vendu, ils s'étaient retirés.

A quatre kilomètres de la mer et protégé du rude vent du large par un épais rideau de pins, le village somnolait, engourdi et désert, vidé — à quelques réformés et mutilés près — de toute sa population masculine adulte.

En pleine pinède, du côté de la mer, les Gentil avaient fait construire une villa, qu'ils avaient confortablement meublée et où leur vieillesse doucement s'épuisait.

Courtès aimait beaucoup la région landaise, qu'on dit monotone et triste, mais qui est variée et charmante à qui sait la pénétrer. Il en est des paysages comme des femmes : les uns ont une beauté aguichante qu'on voit et apprécie tout de suite et qui vous séduit d'emblée ; les autres cachent la leur farouchement, et il faut chercher au plus profond d'eux-mêmes, dans les yeux languides des étangs et dans l'âme mystérieuse des bois, pour la découvrir.

Courtès prisait particulièrement les lacs landais. Il y en a de superbes, et, à Ondres même, il trouvait le lac dit du Maire concomitant à celui d'Yrieu, d'une beauté émouvante. Couronné de pins et de chênes-lièges qui reflétaient leur masse sombre dans ses eaux limpides, avec la seule échappée du lac d'Yrieu, il régnait sur ses bords un silence impressionnant, troublé seulement par le croassement des corbeaux dont le vol rayait de lignes noires le ciel clair.

Ah ! qu'on était loin, sur ces berges, des hommes imbéciles et méchants, de la société tyrannique et féroce, de la guerre surtout, de la guerre odieuse et stupide qui ravageait et abêtissait la France, l'Europe, l'Humanité !...

Et quelle cure de repos, de sérénité et de philosophie on faisait là, dans la seule mais adorable compagnie de l'eau, des arbres et du ciel magnifiquement confondus !

Courtès, en sautant du train, vit tout de suite sa femme et ses enfants, qu'il embrassa aussitôt avec effusion. Ses beaux-parents n'étaient pas venus l'attendre, contrairement à l'habitude, car, à toutes les vacances précédentes, ils s'étaient empressés d'accourir.

Il en, fit la remarque à sa femme.

— Grand'mère boude, dit la petite Yvonne.

— Grand-père aussi, ajouta le petit Julien.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le professeur à Mme Courtès, soucieuse et muette.

— La guerre ! répondit-elle. Ils sont au courant de ton action. Ils lisent le Conservateur. Alors, tu comprends !

Il avait compris et il fut envahi d'un flux subit d'amertume.

Allait-il être obligé de lutter ici comme à Paris, et faudrait-il qu'il se dressât contre ses beaux-parents comme il se dressait contre ses adversaires politiques, sans haine et sans provocation, certes, mais plein de résolution froide et de ténacité ?

Ce n'était pas pour cette bataille, portée au sein même de la famille et qui avait, par là, à ses yeux, quelque chose de sacrilège qu'il était venu.

Il eut, un instant, l'idée de repartir — de repartir avant même d'avoir vu les Gentil.

Mais c'eut été aggraver les choses au lieu de les arranger. Et puis sa femme, ses enfants étaient là qui lui offraient leur tendresse exquise et leurs yeux rieurs.

Il décida de rester — quitte à abréger son séjour s'il devenait trop pénible. L'arrivée à la villa fut marquée d'un premier incident. M. Gentil était parti pour Bayonne d'où il ne rentrerait que par le train du soir, et il fallut aller chercher Mme Gentil, volontairement claquemurée dans sa chambre et qui ne voulait pas en sortir.

— Vous en faites de belles, mon gendre s'écria-t-elle, dès qu'elle le vit.

— Nous ne parlerons pas de cela, si vous le voulez, dit-il, conciliant.

— Nous n'en parlerons pas, mais les autres en parlent et en parleront.

Elle avait ouvert un secrétaire ; elle en tira un journal.

Tenez ! lisez ceci

C'était le Conservateur. Il reconnut un numéro récent dans lequel il était abominablement outragé. Il haussa les épaules.

— Cette bave ne me salit pas.

— Elle nous salit, nous. Avec ça, on peut ameuter tout le village contre nous.

— Mère, supplia Mme Courtès, Pierre n'est pas venu à Ondres pour faire de la politique, mais pour vous voir et se reposer. Je t'en prie, laisse cela de côté.

— Pourquoi défend-il les «Boches»? Il n'y en a pas, dans ma famille.

L'allusion était claire et elle voulait être méchante. Courtès, volontairement, ne la releva pas. La bonne appelait pour le déjeuner. Ce fut une diversion. Le soir, au retour de M. Gentil, une scène analogue faillit éclater.

M. Gentil rapportait de Bayonne *le Conservateur* du jour.

Les calomnies habituelles s'y étalaient et « Huitième de Boche » y était lourdement et féroce ment insulté.

M. Gentil entra, furieux, brandissant le journal comme il aurait brandi une massue.

— Voilà ce qu'on dit, mon gendre, contre vous et par conséquent contre nous. Je suis un Français, moi... un Français de vieille souche... J'étais trop jeune en 1870, sans quoi, je me serais engagé...

— Et tu es trop vieux maintenant, sans quoi aussi tu te serais engagé, dit la petite Yvonne, avec un sérieux imperturbable, en lui sautant au cou.

Trop vieux trop vieux ! parfaitement... trop vieux.

La répartie de la fillette l'avait désarçonné. Il n'insista pas.

Quelques jours passèrent. Un dimanche matin, comme Courtès était allé au bourg acheter des journaux, il remarqua devant l'église un groupe de jeunes gens qui le dévisageaient. Il n'y prit pas autrement garde.

Quand il repassa, muni de ses journaux, devant l'église, le groupe avait grossi. C'était la sortie de la messe et, aux jeunes gens, s'étaient joints des enfants, des femmes et des vieillards qui le regardèrent, eux aussi, avec une curiosité malveillante. Sous le porche, un prêtre semblait surveiller le troupeau.

Courtès avait à peine fait quelques pas, qu'une voix sifflante l'interpellait :

— Voilà le Boche ! Eh ! là-bas ! le Boche !

Il ne se retourna point. Il déplia un journal et se mit à lire. La route nationale, qu'il suivait, déroulait devant lui son ruban ombreux, bordé de platanes.

— Boche ! Prussien ! Embusqué !

Les épithètes injurieuses — ou qui passaient pour telles — se multipliaient à son adresse. Il continua son chemin, le pas égal et lent.

— Embusqué ! Prussien ! Boche !

Ce n'était plus une voix, mais vingt voix, maintenant, qui proféraient l'outrage et il sentait sur sa nuque le souffle haletant de la meute qui se pressait. Enfants, jeunes gens, femmes, vieillards le poursuivaient, mêlant les ricanements aux injures, les yeux mauvais, le poing menaçant, les crocs aiguisés, fendant des lèvres baveuses.

Il aurait pu, pour rentrer plus rapidement chez les Gentil, couper par des sentiers. Il persista à suivre la grande route, la belle route large dont il voyait l'admirable perspective mourir au loin, dans l'entrelacement frémissant et voûté des platanes.

La clameur, derrière lui, se faisait plus forte. Des enfants couraient à ses côtés.

— Boche ! Boche !

Leur voix grêle lui pénétrait le cœur qu'une immense tristesse peu à peu emplissait.

C'était pour eux, c'était pour que cette innocence ne fût pas flétrie, pour que cette fraîcheur ne fût pas gâtée, pour que cet avenir ne fût pas gaspillé qu'il s'était jeté dans l'âpre lutte. Or, ceux-là mêmes qu'il voulait sauver des hécatombes futures et dont il s'efforçait, en attendant, d'arracher les pères à l'enfer où les gouvernants criminels les maintenaient, ces petits êtres de joie et d'amour lui tendaient le poing et l'injuriaient, inconscients mais féroces, hélas !

Un caillou, lancé à toute volée, siffla à son oreille droite, éraflant le lobe. Une goutte de sang perla.

Sans hâte il marchait. Il avait replié le journal, et il regardait droit devant lui, comme indifférent, les yeux levés vers la voûte feuillue des arbres où s'accrochaient çà et là des pans de ciel.

Et les insultes se faisaient plus grossières ; les menaces se précisaient ; toute une tempête de mots orduriers et de vociférations l'enveloppait.

Et le piétinement de la meute se précipitait. Elle était à quelques pas seulement bientôt, il serait rejoint, entouré, frappé sans doute.

Un deuxième caillou fut lancé qui, cette fois, l'atteignit à l'épaule.

Il ressentit à l'omoplate gauche, une violente douleur. Il eut un réflexe, porta la main à l'endroit meurtri, mais aucune plainte ne lui échappa.

Et il continua de marcher sous les invectives et sous les coups, un peu pâle, sans haine et sans peur, mais plus triste, infiniment.

Il était arrivé au chemin qui, perpendiculaire à la grand'route qu'on laissait là, conduisait, à travers les pins, chez les Gentil. Il allait s'y engager lorsqu'un grand gaillard, d'un bond, se jeta au-devant de lui et lui barra le passage.

Sale Boche ! tu n'iras pas plus loin !

Courtès, d'instinct, recula et, s'étant retourné, il vit une centaine de personnes qui l'encerclaient et hurlaient à sa mort.

— A l'eau ! à l'eau ! à l'étang !

L'étang était tout proche et l'on voyait miroiter son eau sous le soleil.

Courtès, sans forfanterie comme sans crainte, regardait la bande hurlante. Aux derniers rangs, il aperçut le prêtre remarqué tout à l'heure à la porte de l'église et qui, sans se mêler à la scène, semblait la suivre avec intérêt, n'intervenant, en tout cas, d'aucune façon pour y mettre fin.

L'idée lui vint de s'adresser à lui, par-dessus la tête de ces malheureux qu'une rage incompréhensible avait saisis et qui n'étaient, de toute évidence, que des victimes ou des instruments.

Mais il considéra aussitôt que c'était une lâcheté. Il ne s'abriterait pas derrière la robe de l'ecclésiastique, et c'était à eux, à ces paysans imbécilement dressés contre lui à la suite d'il ne savait quelles excitations, qu'il allait parler.

Les vociférations croissaient. Une vieille lui cracha au visage. Le cercle autour de lui se rétrécissait.

— Que vous ai-je fait, mes amis, et que me voulez-vous ?

Une bordée d'invectives lui répondit :

— Boche ! Prussien ! Embusqué ! Va-t'en en Allemagne, si tu n'es pas bien en France !

— C'est à cause de toi et de tes pareils que mon mari est mort !

— C'est parce qu'il y a des traîtres comme toi que mon fils a été tué !

— Tu voudrais sans doute que nous devenions Prussiens !

— Mes amis, insista-t-il, ce n'est pas contre vous, mais contre la guerre que je lutte, et c'est parce qu'il y a la guerre que vous avez perdu vos maris et vos fils !

Il voulut continuer, mais une rafale de huées l'en empêcha. Des jeunes gens s'étaient précipités sur lui ; l'un d'eux l'avait saisi à la gorge et le brutalisait ; un autre levait sur lui un bâton.

Alors, il sentit une infinie pitié l'envahir, et il pleura.

Il pleura sur ces pauvres diables qu'une haine bestiale aveuglait et à qui il pardonnait parce que, tout comme ceux qui lapidaient Jésus, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

Il pleura sur eux qui ne comprenaient point et qu'avaient suggestionnés les abominables campagnes de toute une presse versant, depuis les derniers jours de juillet 1914, le poison de haine dans ces âmes simples et ces cerveaux frustes.

Ah l'immonde besogne faite par les journaux depuis deux ans ! S'ils s'étaient contentés de déformer les faits, de « bourrer les crânes » selon la pittoresque expression des combattants ! Ils faisaient plus, hélas ! Ils souillaient la pensée, desséchaient les cœurs, obnubilaient les consciences et répandaient, mêlés à de stupides mensonges, de tels torrents de haine contre l'ennemi et contre tous ceux qui ne criaient pas à son extermination, que le pays tout entier en était submergé.

Et les grandes associations dites patriotiques, largement subventionnées par le gouvernement, avaient, elles aussi, leur part de responsabilité et la nocivité de leur propagande ne le cédait en rien à celle des journaux.

Quels efforts il faudrait faire, la paix revenue, pour réparer tout ce mal et allumer de nouveau la flamme d'amour là où ne brûlait plus maintenant qu'une inexpiable aversion !

En quelques secondes, ces idées traversèrent l'esprit de Courtès. Mais, brusquement, il sentit un choc violent à la tête. L'individu au bâton venait de le frapper. Le professeur, sous le coup, chancela. Ses agresseurs, enhardis, s'approchèrent encore et il fut bousculé, renversé, piétiné, cependant qu'une acclamation de joie montait, dans un redoublement d'injures et de cris.

Le prêtre, un peu à l'écart, souriait.

La bande partie, Courtès, péniblement, se releva. Il avait au front une large plaie d'où le sang, avec abondance, coulait et, sur tout le corps, de douloureuses meurtrissures.

Il alla à l'étang proche où les plus enragés avaient parlé de le jeter. Avec son mouchoir, il lava la plaie.

Puis il reprit son chemin, de son même pas égal et lent.

Et il avait le soleil dans les yeux et dans l'âme."

Raoul Verfeuil



18 janvier 2011

## **L'apostolat de Verfeuil**

Voici le premier chapitre d'un roman achevé en 1923 et publié peu après par des éditions militantes : La Vague. Nous le rééditerons par souscription au cours de l'année ou l'an prochain. Les conditions seront données en page d'ouverture du blog d'ici un mois. Nous attendrons d'avoir 70 souscripteurs avant de l'imprimer. Il s'agit d'un rêve vieux de presque vingt ans. JPD

### CHAPITRE PREMIER

Je vais aux nouvelles. Ne vous inquiétez pas si je rentre tard, dit Pierre Courtès.

Et ayant embrassé ses deux enfants, une blondinette ravissante de dix ans et un garçonnet déjà solide de douze, qui, le dîner terminé, allaient se coucher, il sortit.

— Sois prudent, lui recommanda sa femme en l'accompagnant jusqu'à la porte. Il y a une telle fièvre ! On était au 31 juillet 1914. D'heure en heure, de minute en minute, la situation internationale s'était aggravée. Depuis deux jours surtout, la tension diplomatique était extrême. Mobilisation de la moitié de l'armée russe venant après la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie ; échec de la proposition de Sir Edward Grey tendant à laisser les armées austro-hongroises occuper Belgrade pendant que les grandes puissances offriraient leur médiation qui serait acceptée ; refus d'internationaliser le conflit ; proclamation de l'état de danger de guerre par l'Allemagne, tels étaient les principaux événements qui s'étaient produits durant ces deux jours et qui faisaient haleter l'Europe conduite peu à peu au bord de l'abîme où elle allait être précipitée.

Les bruits les plus sinistres rôdaient. Ce matin même, disait-on et c'était vrai, l'ordre de mobilisation générale avait été donné à Vienne et à Saint-Pétersbourg, et l'on ajoutait — ce qui était encore inexact — que l'Allemagne mobilisait à son tour. Des incidents de frontière — racontait-on encore — avaient éclaté ; un poste français avait été attaqué par une patrouille allemande ; les avions «boches» avaient survolé un département limitrophe ; la guerre était imminente.

L'opinion publique, confiante et pacifique l'avant-veille encore, était devenue subitement ombrageuse et irritable. Quarante-huit heures avaient suffi aux journaux pour la transformer de la sorte.

Elle était convaincue maintenant que l'Empire germanique — qu'elle avait cru jusqu'ici hors du conflit balkanique — poussait sournoisement à la guerre souhaitée d'ailleurs par lui depuis quarante ans, et que le différend austro-serbe lui donnait enfin l'occasion tant désirée de déchaîner.

Le ton de la presse était monté au diapason le plus aigu et le plus hypocrite à la fois. Les menaces les plus fanfaronnes se mêlaient aux

protestations pacifiques les plus ardentes, la France ne voulant pas la guerre mais étant résolue, si on la lui imposait, à la faire et à la gagner, quel que fût d'autre part son amour immense de la paix.

Et c'était le rappel des divers incidents qui, depuis 1871, avaient surgi entre les deux pays et avaient failli les jeter l'un contre l'autre : affaire Schnaebelé, Tanger, Agadir, sans parler des difficultés secondaires ignorées du grand public et qui avaient mis aux prises, dans l'ombre des cabinets diplomatiques, les chancelleries rivales.

La presse, une fois de plus, jouait merveilleusement son rôle. L'abrutisseur fonctionnait à la perfection. Demain, les foules, enthousiasmées, partiraient en chantant vers les hécatombes glorieuses.

Des cortèges, cet après-midi, avaient déjà défilé sur les grands boulevards aux cris, comme en 1870, de « A Berlin ». Des ouvriers qui, du haut d'un échafaudage, s'étaient permis de riposter par « A bas la guerre », avaient été promptement descendus et rossés. Deux menus faits, sans doute, mais qui, quarante-huit heures plus tôt, ne se fussent pas produits et qui témoignaient de l'infiltration déjà profonde du virus belliciste dans les cerveaux.

Pierre Courtès pensait à cette évolution subite de l'opinion. Était-ce donc vrai que l'idée de guerre repoussée avec horreur il y avait à peine deux jours fût, à présent, accueillie, acceptée, tolérée par le plus grand nombre ?

La guerre ! Allons donc ! Elle n'était pas possible... on ne la ferait pas, Pierre Courtès, âgé de 42 ans, le corps malingre, mais le visage empreint d'une aménité qu'adouçissaient encore de bons yeux de myope et une barbe blonde frisottante, était professeur d'histoire au lycée Janson-de-Sailly.

Avec sa femme et ses deux enfants, il habitait dans une de ces rues silencieuses qui font du quartier de Pasy une oasis de tranquillité dans l'immense tumulte de Paris.

Il avait loué rue Nicolo un modeste appartement et il passait là, parmi les joies sereines de la famille et celles, plus savoureuses, de l'étude, les heures qu'il ne consacrait pas à ses cours.

Le quartier, ce soir du 31 juillet 1914, était encore plus calme et plus esseulé qu'à l'ordinaire.

Deux ou trois passants nonchalants, un concierge sur le pas de sa porte, qui se fût douté qu'on se trouvait à Paris et à la veille de la plus formidable conflagration que le monde eût jamais vue !

Ce silence, ce calme, cette solitude impressionnèrent favorablement Courtès et détendirent un peu ses nerfs.

Quelle semaine d'inquiétudes, d'angoisses que celle qui finissait et comment allait-elle finir !

Il était huit heures. Il décida de se rendre aux grands boulevards, puis à l'Humanité. Il avait adhéré, depuis quelques semaines, au Parti socialiste et on lui communiquerait certainement, au journal du parti, les dernières

dépêches. Elles seraient peut-être meilleures, après tout, que celles du matin. Le monde n'était tout de même pas assez fou pour se battre à cause d'un archiduc autrichien !

Rue de la Pompe, Courtès voulut prendre l'autobus Passy-Bourse, puis il imagina de passer par le bois et d'emprunter, avenue Henri-Martin, le tramway La Muette-Taitbout.

Des idées tellement désordonnées et contradictoires affluaient à son cerveau, un tel choc d'espoirs et de découragements l'endolorissait, la fièvre battait avec tant de violence à ses tempes que quelques minutes de recueillement, de marche et de plein air lui étaient presque nécessaires.

La Muette, ce délicieux parc à la Watteau que des groupes de jeunes femmes et d'enfants emplissent, jusqu'aux dernières heures du jour, de toilettes claires, de rires et de jeux, était, pour une fois, déserte.

Seuls, au pied d'un arbre, le professeur vit un couple d'amoureux qui s'enlaçaient, tailles et lèvres jointes.

Il traversa sans hâte la pelouse. Boulevard Lannes, il s'arrêta devant l'échappée lumineuse qui, par-dessus les lacs et le bois, aboutissait au Mont Valérien, nettement détaché sur l'écran pur du ciel. Le Mont Valérien De ce fort, que la Commune, aux heures de son triomphe, avait négligé de prendre, l'armée versaillaise avait mitraillé Paris.

La Commune ! Versailles ! La guerre civile après la guerre étrangère.

Courtès, à cette évocation, eut un tressaillement.

Allait-on à de semblables événements en cette fin de juillet 1914 pleine déjà du fracas des armes que, de part et d'autre, on apprêtait ?

Optimiste par nature, il écarta le cauchemar. Sans doute, le péril était grand, mais tout n'était pas encore perdu. Des forces de paix subsistaient. Il y avait la Confédération générale du Travail qui, le mercredi même de cette semaine, avait, malgré la police, organisé contre la guerre, en pleins boulevards, une impressionnante manifestation ; il y avait le Parti socialiste, fort de ses cent députés et de ses 80.000 adhérents ; il y avait Jaurès ! Or, Jaurès croyait à la possibilité d'un arrangement diplomatique, et dans son éditorial de l'Humanité, intitulé **Sang-froid nécessaire**, il disait que le danger, si grand qu'il fût, n'était pas invincible et qu'avec la lucidité de l'esprit et la fermeté de la raison on pouvait le conjurer.

D'autres crises, aussi graves sinon plus, avaient surgi ces dernières années. Elles s'étaient finalement dénouées sans dommages. Pourquoi n'en serait-il pas de même cette fois ?

Courtès regarda l'horizon proche. Derrière les coteaux de Suresnes, le soleil se couchait dans un rutillement qui embrasait le ciel. Et ses derniers rayons tombaient sur le bois en une pluie de flammes qui mettait aux cimes des arbres comme des bouquets d'or.

Comment les hommes, devant cette nature si belle et qui leur donnait de si émouvantes leçons de sérénité, pouvaient-ils penser à autre chose qu'à vivre et qu'à aimer ? Comment, surtout, pouvaient-ils en arriver à

concevoir, préparer et perpétrer des dévastations imbéciles et de fratricides égorgements ?

Quel sacrilège et quelle aberration !

C'était aux épousailles fécondes et non à la mort que les conviait l'été fastueux.

Un tramway s'avavançait. Courtès y monta. Dans la voiture et dans les rues, des gens graves qui dévoraient les journaux du soir. Jusqu'à, Saint-Augustin, peu de monde. Le sang de Paris, refoulé des quartiers périphériques, affluait au cœur même de la ville. Boulevard Haussmann, le va-et-vient se faisait plus dense. Au carrefour de la Chaussée d'Antin, c'était déjà la cohue.

Le terminus atteint, Courtès descendit. Quelques secondes après, il se trouva en pleins boulevards, emporté tout de suite dans le remous énorme de toute une population haletante. Une rumeur confuse montait de cette mer humaine qui battait de son flux impétueux et zigzaguant la chaussée et les trottoirs. Innombrables, des hommes étaient là qui attendaient que se fixât leur destin.

Et une parole, tout à coup, frappa Courtès de stupeur et d'angoisse.

— On a tué Jaurès 1

Bouleversé, il se précipita sur l'homme qui venait de prononcer la terrible phrase.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Qui vous a dit ça ?

— C'est un bruit qui court, répondit l'inconnu. Jaurès aurait été tué dans un restaurant du Croissant où il dînait avec des amis.

Malgré la précision qu'on lui donnait, le professeur ne pouvait croire à la nouvelle abominable. Qui donc eût osé commettre un pareil crime et à pareille heure surtout ?

Mais des camelots, chargés d'éditions spéciales, hurlaient déjà l'horrible événement En manchette « Jaurès assassiné » et le récit succinct du meurtre suivait.

Jaurès, revenu tard d'une délégation au ministère des Affaires étrangères où il avait été envoyé par le groupe socialiste au Parlement, s'était rendu, avant d'écrire son éditorial de l'Humanité, au restaurant du Croissant, en compagnie de quelques-uns de ses collaborateurs.

On achevait de diner lorsque deux coups de feu retentirent. Par la fenêtre ouverte contre laquelle Jaurès était adossé, un misérable avait tiré sur le tribun.

Courtès acheta un journal et, d'un trait, il lut l'atroce récit. Le journal ne disait pas si Jaurès était mort.

La foule, plus compacte et plus enfiévrée, portait Courtès vers le boulevard Montmartre.

Pour arriver plus vite à l'Humanité, il se dégagea de l'étreinte mouvante et prit des rues transversales. Peut être Jaurès était-il seulement blessé et pourrait-on le sauver. Dans quelques minutes, Courtès allait savoir. Jaurès ne mourrait pas, Jaurès ne pouvait pas mourir. La France,

l'Europe, le Monde, la Paix avaient besoin de lui, de sa présence formidable et discrète, de son labeur puissant et divers, de sa bonté rayonnante, de l'ascendant subtil et impérieux qu'il exerçait sur les peuples — sur tous les peuples — et même sur les gouvernements, de son éloquence imagée et divine, de sa culture immense et sans apprêt, de son optimisme trop obstiné peut-être mais si généreux, de son génie enfin, son génie vaste comme son cœur et comme son intelligence et tel qu'il n'y en avait pas eu de semblable depuis des siècles peut-être !

Courtès marchait comme dans un rêve ou une hallucination. Rue Feydeau, il rencontra un député socialiste qu'il connaissait et qui, comme lui, allait à l'Humanité.

Le député pleurait.

— Les salauds ! ils l'ont tué !

— Est-ce qu'il est mort ? demanda Courtès.

— On l'affirme, répondit, en sanglotant, le parlementaire.

Ils pressèrent le pas, remontèrent la rue Montmartre envahie par la foule. Devant le restaurant du Croissant, l'attroupement était tel que, pour passer, le député dut décliner son nom et sa qualité. Courtès et lui pénétrèrent dans le restaurant. Jaurès était là, couché sur une table de marbre, mort.

Courtès, hébété, regardait le cadavre.

C'était en lui comme un effondrement. Il lui semblait que tout croulait en lui, à la façon de ces dunes de sable qui, tout d'un coup, s'affaissent, glissent et se désagrègent dans l'océan qui sournoisement les rongait. Il n'avait vu Jaurès qu'une fois, dans une réunion électorale ; il ne lui avait jamais parlé ; il était de son parti, mais depuis quelques semaines seulement et n'avait encore — préférant le cabinet de travail au forum — jamais effectivement milité !

Et voilà que la mort de cet homme l'anéantissait. Il eût perdu les êtres les plus chers, sa femme adorée, ses deux enfants idolâtrés, qu'il n'eût pas éprouvé, croyait-il, pareille commotion. Le coup eût été terrible, la douleur atroce ; le désarroi moral eût été moindre.

Jaurès mort, c'était la paix elle-même qu'on avait assassinée. Aucun espoir ne subsistait plus à présent. L'ouragan qui soufflait déjà dans les Balkans allait s'abattre sur la Russie, sur l'Allemagne, sur la France, sur l'Italie, sur l'Angleterre peut-être, sur d'autres pays encore qu'il dévasterait.

Diplomates et ministres avaient la partie belle : il n'y avait plus maintenant personne qui pût les empêcher de jeter sur la table du monde l'atout rouge de la guerre. Le seul homme qui les gênait et, dont l'autorité était assez forte pour les faire reculer gisait là, la nuque trouée d'une balle, inoffensif désormais.

On ne le verrait plus démêler avec sa clairvoyance prodigieuse les intrigues ténébreuses de la diplomatie et de la finance internationales ; il ne démasquerait plus les gouvernements pusillanimes ou asservis ; il ne

dénoncerait plus, dans les conflits d'aspect patriotique le plus noble, la présence souterraine du capitalisme tout puissant ; il, n'appellerait plus les foules, que sa voix galvanisait, à la réflexion et à la révolte ; on ne subirait plus la subjuguante menace de son index tendu vers l'adversaire comme une baïonnette qui pointe ou de ses deux poings crispés ; on n'entendrait plus son tonnerre...

Avec Jaurès, c'était toute possibilité de résistance et de salut qui disparaissait. A présent, la guerre était probable, la guerre était sûre, la guerre était probable. C'était tout un monde qui finissait, roulé dans un linceul de boue et de sang. Tout était perdu : il n'y avait plus rien.

Et Courtès pleura. Il pleura comme pleuraient tous ceux qui étaient là, les collaborateurs les plus intimes du tribun, terrassés de douleur muette ; les camarades du Parti accourus en grand nombre ; des ouvriers n'appartenant à aucune section socialiste, mais pour qui Jaurès était le symbole même de la lutte contre l'injustice sociale et contre la guerre ; des intellectuels que son grand exemple avait gagnés au socialisme ; un officier même qui venait de se jeter, en sanglotant, sur le cadavre.

Au dehors, la foule grossissait sans cesse. La nouvelle était arrivée, fulgurante, dans les quartiers les plus éloignés. On a tué Jaurès ! On a tué Jaurès ! Elle y causait une émotion considérable. Les faubourgs ouvriers étaient en effervescence. Des masses sombres et résolues descendaient de Ménilmontant, de Belleville, de la Nation. La rue Montmartre fourmillait de milliers de personnes qui, le premier moment de stupeur passé, criaient vengeance.

— C'est le *Conservateur* qui a fait le coup. Allons au *Conservateur*, disait-on dans de nombreux groupes.

— Vive Jaurès ! A bas Charras ! A bas Beudet ! les cris se multipliaient à l'adresse de ceux que le peuple, dans son bon sens et son instinct, rendait responsables du crime qu'ils avaient en effet moralement sinon effectivement préparé.

On ne savait rien encore de l'assassin, mais on connaissait les accusations de trahison et les provocations à l'assassinat parues depuis des années dans certaines feuilles et qui, ces jours-ci, s'étaient faites plus brutales et plus précises.

.Quel que fût le bras qui eût porté le coup, il n'était pas difficile d'établir où l'attentat avait été conçu et quels étaient les vrais coupables.

S'ils n'avaient pas voulu et préparé matériellement le meurtre, ils l'avaient, en tout cas, rendu possible et même fatal.

Ce n'est pas impunément qu'on désigne chaque matin et chaque soir un homme comme Jaurès à la vindicte publique ; qu'on le représente comme un agent de l'ennemi et qu'on émet le souhait de le voir, au moment de la mobilisation, « collé au mur » comme l'écrivait un journaliste très patriote, quelques jours avant. Il finit par se trouver un cerveau trouble qu'on suggestionne, un bras fébrile qu'on arme et qui tue.

Courtès, titubant de douleur et de détresse, était sorti du restaurant tragique et il entendait monter la clameur de malédiction et de vengeance.

Dans un groupe, un vieil ouvrier à la longue barbe blanche tendait le poing.

— Ah ! Les cochons ! ils nous le paieront !

— C'est le moment de tenter quelque chose, dit un de ses voisins. Avec le cadavre de Jaurès, Paris, si nous le voulons, est à nous.

— Que proposes-tu ? demanda l'homme à la barbe blanche.

— Essayer un mouvement. C'est dans des heures comme celles-là qu'on fait les révolutions.

Celui qui venait de parler était jeune, mais d'aspect énergique et sérieux. Il portait une cote bleue, étant venu directement de l'usine où il travaillait, dans la hâte de connaître les dernières nouvelles. Et c'était la mort de Jaurès qu'il avait apprise, mais cette mort, au lieu de l'abattre, l'exaltait.

— C'est l'occasion ou jamais, ajouta-t-il. Je dois rejoindre demain. Mourir pour mourir, mieux vaut que ce soit devant l'Elysée que sur un champ de bataille, contre des prolos comme nous.

— Ah ! si l'on pouvait ! dit le vieillard.

Courtès n'entendit pas la suite de la conversation. Une rumeur plus forte s'éleva, un tourbillon le prit et l'entraîna plus loin, sous les fenêtres mêmes de *L'Humanité*.

De nouveaux arrivants survenaient Et c'était une colère sourde qui, peu à peu, empoignait ces milliers d'hommes aux yeux pleins de larmes et à l'âme ravagée, une de ces colères collectives qui s'emparent des foules certains soirs de fièvre et de malheur et qui font, en effet, les émeutes, sinon les révolutions.

Les cris s'exaspéraient, les regards devenaient plus farouches sous le brouillard des pleurs ; des mains, brûlantes, cherchaient une arme au fond des poches ; une atmosphère d'émeute naissait.

La rue pouvait être au peuple, à ce peuple de Paris qui l'avait si souvent arrosée de son sang, qui l'avait si souvent conquise et si souvent perdue et qui pouvait la reprendre et la garder cette fois — définitivement.

Qu'un homme autorisé se levât, qu'un chef parlât et Paris pouvait être soulevé et pouvait vaincre — enfin.

Un homme parut -- qui n'était pas un chef. On le vit s'avancer au balcon de *L'Humanité* et signifier, d'un geste, qu'il voulait parler. C'était un député socialiste — d'origine ouvrière et que le peuple aimait.

Au lieu des paroles de révolte que beaucoup attendaient, ce furent des exhortations au calme et à la sagesse qu'on entendit ; au lieu des mots d'ordre d'action virile, voire désespérée, ce furent des conseils de pondération.

— Retirez-vous. Retirez-vous...

Le révolutionnaire faisait place au prédicateur ; sous l'internationaliste perçait le patriote d'union sacrée, déjà...

La foule, qu'un langage opposé eût portée d'enthousiasme à l'Elysée ou à l'Hôtel de Ville, se laissa convaincre.

Puisque des hommes responsables, puisque des élus lui recommandaient de ne pas bouger, c'est qu'en effet il ne fallait pas ou qu'on ne pouvait pas bouger.

Le corps de Jaurès, d'ailleurs, apparaissait. Une ambulance était arrivée ; on allait transporter le grand mort chez lui, villa de la Tour, dans cette modeste maison pleine de silence et de recueillement, dont les adversaires du tribun n'avaient pas craint de faire — à l'exemple du fameux château de Bessoulet — un véritable palais.

Les têtes se découvrirent ; on entendit des sanglots hoqueter et la foule qui, derrière le cadavre de Jaurès brandi comme un drapeau, se fût ruée à l'assaut du pouvoir, se dispersa ou, docilement, suivit la dépouille glorieuse et inutile.

Courtès prit place aux premiers rangs du cortège lugubre.

Il lui semblait qu'il vivait, depuis quelques heures, un cauchemar. En vain essayait-il de rassembler ses idées. Jamais il n'avait éprouvé un tel désordre de l'esprit et connu un tel ébranlement. Il allait à la dérive, comme la barque sans pêcheur que le fleuve emporte et qui coule à la première chaussée ou se brise au premier pont — ou comme le navire que l'ouragan jette au rocher.

Jaurès mort, que fallait-il faire et que pouvait-on faire ?

Le matin encore, un pilote était là, le gouvernail solidement fixé dans ses mains robustes, le regard perçant et clair, devinant les écueils et prévoyant les orages. On se fiait à lui, on s'abandonnait même à lui parce qu'on savait qu'il vous conduirait aux rivages propices.

Maintenant, sans lui, on naviguait dans les ténèbres, parmi les rochers sournois et la tempête engloutisseuse.

Que faire ? Que faire ?

A la grille de la villa de la Tour — le corps de Jaurès déposé dans la chambre mortuaire — Courtès se heurta aux deux ouvriers qu'il avait remarqués rue Montmartre, le vieillard à barbe blanche et le jeune homme à cote bleue.

— C'est tous des lâches, disait le jeune homme. Nous avons raté le coup...

Le vieillard hochait la tête, mi-sceptique et mi-convaincu.

— Il nous manque un Blanqui, regretta-t-il.

Blanqui ! Ce nom et ces paroles firent sursauter Courtès que la première conversation de la rue Montmartre avait déjà impressionné.

Était-il vrai que la Révolution fût possible ?

Était-il vrai que Blanqui l'eût tentée en ce jour tragique du 31 juillet, gros des événements les plus imprévus et les plus immenses, lourd déjà de tous les sacrifices, de tous les héroïsmes, de toutes les lâchetés et de toutes les horreurs ?



Il se tâta le front. Un étai brûlant enserrait ses tempes. Eperdu, il se dirigea vers son domicile proche.  
Dans la chambre familiale où sa femme, inquiète, l'attendait, il s'abattit, comme assommé, sur le lit, dans un flot de larmes.  
-- On a tué Jaurès ! On a tué Jaurès !

## Liens sur le blog actuel

### Ils ont lu L'Apostolat de **Verfeuil**

*il y a 1127 jours par Livre social | Politique*

...; La révolution prolétarienne 1926 RAOUL VERFEUIL : L'Apostolat (Edit. «La Vague... apostolat. Les pages dans lesquelles **Verfeuil** raconte l'évolution de Courtès... «stipendiés», des «mercenaires» de Moscou. **Verfeuil** avait des rancunes à satisfaire.... CHAMBELLAND. Le Populaire RAOUL VERFEUIL 19 février 1926 L'APOSTOLAT...

[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)



### Raoul **Verfeuil** contre la peine de mort

*il y a 1144 jours par Livre social | Politique*

... l'article ci-dessous Raoul **Verfeuil** dit son refus de la..... qu'on l'exécute. Raoul **Verfeuil**

[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)



### Michel Veyres a lu L'Apostolat

*il y a 948 jours par Livre social | Politique*

... sa lecture du roman de **Verfeuil**. Je rappelle que vous pouvez... repris de **Verfeuil** au sujet de la presse : "L'Abrutissoir". **Verfeuil** en... lutte de Courtès-**Verfeuil** même si dans sa grandeur **Verfeuil** a tenu...) « L'Apostolat » roman de Raoul **VERFEUIL**. Ed. La Brochure — 2014 (339...

[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)



### L'apostolat de Raoul **Verfeuil**

*il y a 1180 jours par Livre social | Politique*

... ! Dès les premières lignes **Verfeuil** nous informe qu'il n... n'ont aucun lien avec **Verfeuil** qui fut socialiste dès 1904... présents car comme son héros **Verfeuil** est contre la guerre et... amis au militant mourant ? **Verfeuil**, en effet, est tuberculeux et...

[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)



## Verfeuil relance La Vague

*il y a 1120 jours par Livre social | Politique*

...;Le 11 octobre 1924 Raoul **Verfeuil** relance La Vague ouvrière et... nous devinons qu'ils cachent **Verfeuil** dont Frossard nous indique qu... est l'œuvre d'un **Verfeuil** tenace mais au bord du...

[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)



## Olympe de Gouges, Raoul **Verfeuil**

*il y a 1147 jours par Livre social | Politique*

... jusqu'à ce texte de **Verfeuil** suscité seulement l'intérêt... considérée comme une révolutionnaire. Raoul **Verfeuil**, militant socialiste puis communiste avant...

[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)



## Raoul **Verfeuil** était marié

*il y a 1138 jours par Livre social | Politique*

| 1 commentaire(s) »

... de cette information : « **Verfeuil** est mort dans un sanatorium... observer que le dit Lamolinairie-**Verfeuil** n'était pas mort à.... Sur la tombe de **Verfeuil** à Montauban, Auguste Monsarrat n...-Breton, Hubert Rouger, Lucien Roland, **Verfeuil** et Frossard, c'est-à...

[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)



## Raoul **Verfeuil** et le Théâtre

*il y a 1143 jours par Livre social | Politique*

... je dois délaissier un peu **Verfeuil** aussi, quoi de plus réjouissant... presque l'activité montalbanaise de **Verfeuil** ! Un peu avant nous..., sous le pseudonyme de Raoul **Verfeuil**, une pièce en un acte... au jeune auteur. » **Verfeuil** avait 20 ans, il avait...[viedelabrochure.canalblog.com](http://viedelabrochure.canalblog.com)